LA REVUE MODERNE

NOUVEAU PRIX 15c

ROMAN COMPLET:

MON CYGNE

par Emmanuel Soy

Art et Artistes
par HENRI D'ARLES

L'Architecture moderne
par Henri Girard

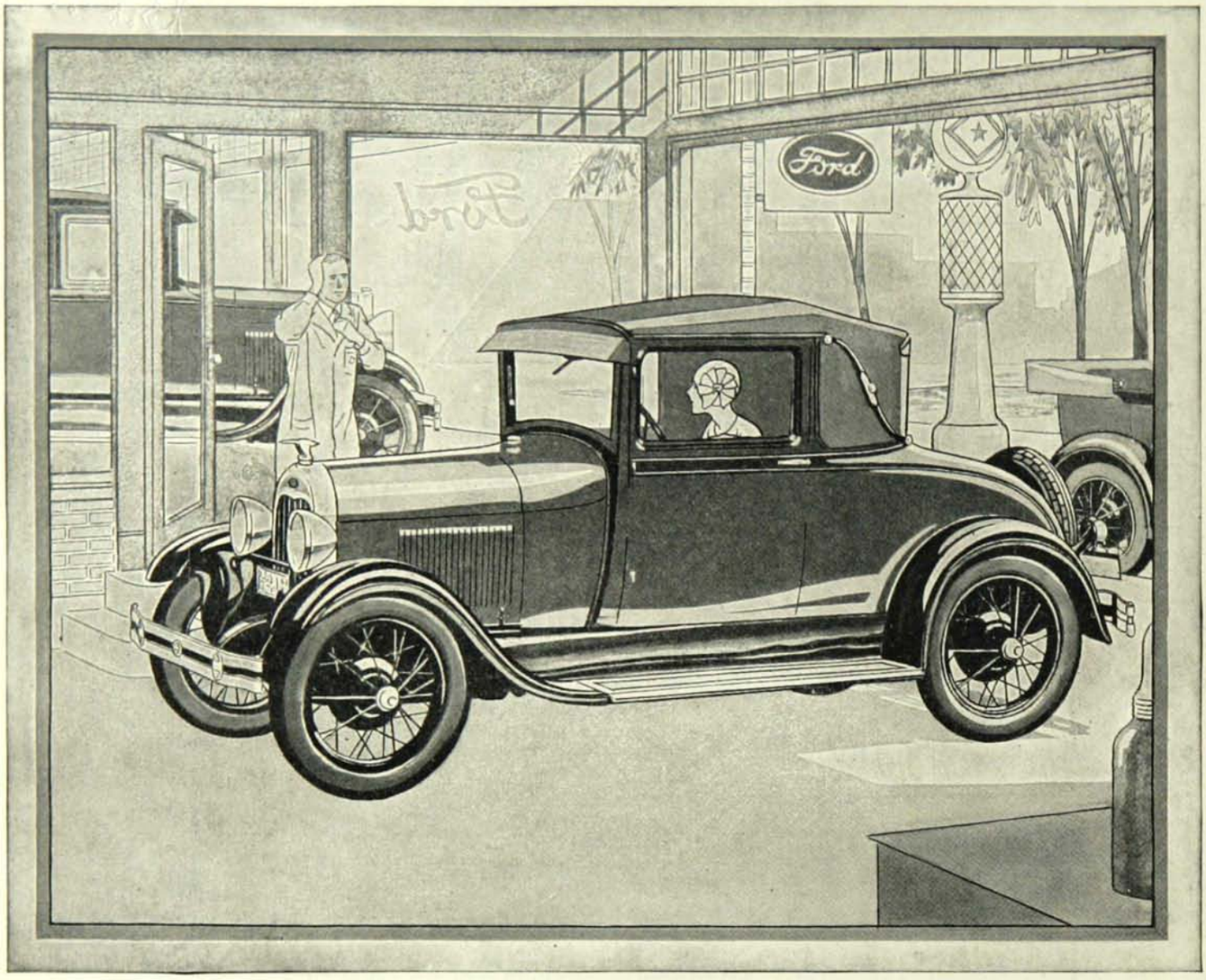
Poésies de Alice Lemieux et Simone Routier
lauréates du Prix David 1929

Le Théâtre en France: par Robert Rumilly
Une nouvelle d'Olivier Carignan

Sciences
Voyages

Pages féminines illustrées

10e Année
MONTREAL, CANADA
AOUT 1929 — No 10

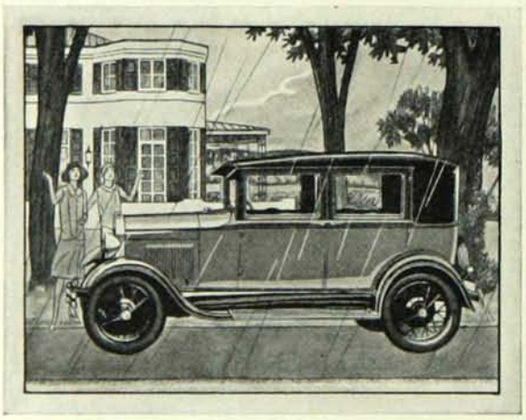


Service prompt, courtois, économique pour *la femme automobiliste*

L'ASSURANCE d'obtenir un bon service du distributeur est une des caractéristiques de l'auto Ford comme le sont la beauté de ses lignes et de ses couleurs, la sécurité, le confort, la fiabilité, l'économie et la facilité de contrôle. Ceci est d'une importance spéciale pour la femme qui désire avoir un auto en bon état de fonctionnement, en tout temps, et qui ne veut pas s'occuper de l'entretien.

Nous sommes particulièrement intéressés en la matière parce que nous croyons qu'il est de notre devoir non seulement de fabriquer un bon auto, mais aussi d'aider l'acquéreur à en retirer le meilleur service possible avec un minimum d'ennui et de dépenses. En vue de ceci, tous les distributeurs de Ford ont été spécialement formés et outillés pour assurer un excellent service.

Lorsque vous recevrez votre auto Ford, le distributeur vous expliquera les simples petits détails dont vous devez prendre soin, à intervalles réguliers, pour vous assurer le meilleur rendement. Il vous parlera aussi de notre service d'inspection gratis, donné à tout Fordiste à 500, 1000, et 1500 milles.



Cette inspection comprend la vérification de l'accumulateur, de la charge du générateur, du distributeur, de l'ajustement du carburateur, de l'éclairage, des freins, des amortisseurs de chocs, du gonflement des pneus et de la direction. L'huile du carter est changée et le châssis est lubrifié avec un gicleur à pression. Durant l'inspection finale on vérifie l'alignement des roues et les jumelles des ressorts.

Vous n'avez rien à payer pour ce service ni pour le matériel utilisé excepté pour les réparations rendues nécessaires par suite d'accident, négligence ou abus. Le service pour le changement d'huile et la lubrification du châssis est gratuit, vous ne payez que la nouvelle huile.

Quoique cette inspection ne soit gratuite qu'à 500, 1000, et 1500 milles, vous ne devriez pas discontinuer cette pratique mais continuer pendant toute la durée de votre auto. Une somme minime vous est chargée après les premiers 1500 milles.

De fait, chaque fois que vous conduisez votre auto Ford chez le distributeur pour faire changer l'huile et le faire graisser, il serait bon de faire vérifier tous les points importants dont dépend le bon fonctionnement et vous faire dire ce dont votre auto a besoin. Vous remarquerez que le distributeur vous donnera un prompt service, à prix raisonnable, et qu'il sera anxieux de faire un bon travail en tout temps. Il s'efforcera de vous éviter de voir aux détails d'entretien de votre auto et vous aidera à obtenir des milliers et des milliers de milles de tourisme sans aucun ennui — sans même lever le capot. C'est avec ce but en vue que l'auto Ford a été modelé et construit. C'est la "vraie" signification du Service Ford.

Ford

FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

Comme un Wagon Privé

UNE chambre coquette et confortable pour vous seul... un vrai lit avec sommier et matelas . . . eau courante, chaude et froide, pour votre usage exclusif . . . systèmes de chauffage et de ventilation que vous contrôlez vous-même . . . absence de bruit, de friction et de secousses . . . une sensation de confort et de détente encore accrue par l'élégance de l'ameublement et de la décoration . . . un sommeil calme et reposant, qui répare vos forces pendant que le train fuit dans la nuit, guidé par une main sûre . . . voilà ce que vous offre le Pacifique Canadien.

Chambres avoisinantes arrangées en suites pour groupes voyageant ensemble.

PACIFIQUE CANADIEN

EQUIPEMENT *de Luxe*

P A C I F I Q U E C A N A D I E N

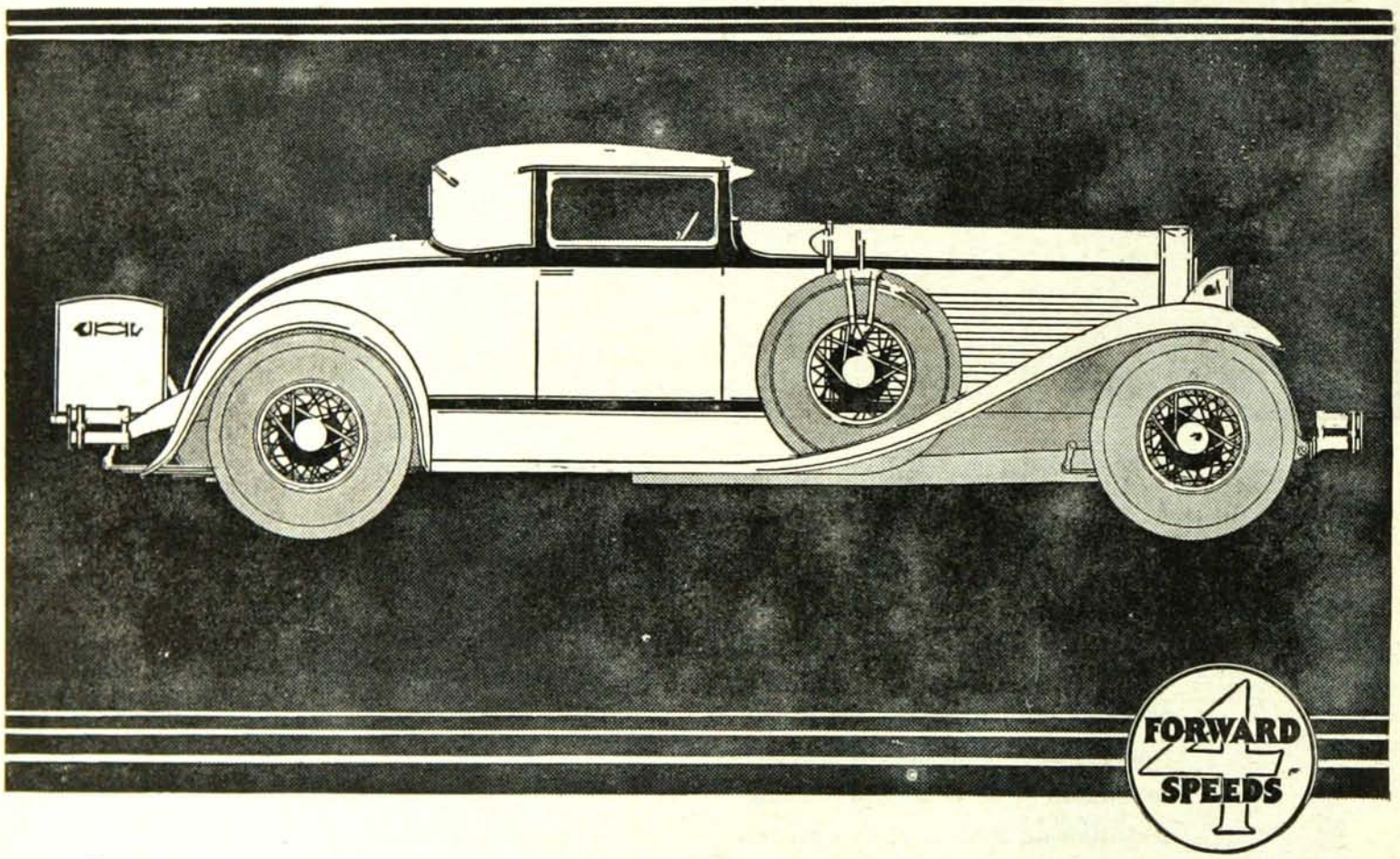
Windsor White Prince

LE CABRIOLET QUE LA FEMME DESIRE

LES femmes qui suivent le style, qui sont fières de leur connaissance très définie et positive de *ce qu'est le style* ne peuvent résister à cette Nouvelle Mode d'Auto apparue pour la première fois dans le Cabriolet Windsor White Prince de 1930. Elles ne peuvent fermer les yeux à l'appel de ces nouvelles lignes individuelles, ne peuvent dédaigner cet équilibre nouveau, l'individualité, l'élégance.

Mécaniquement, le Windsor est la perfection même, un monde de puissance, grande souplesse, facilité de direction et de manutention, et les Fameuses Quatre Vitesses Avant avec Deux Grandes Vitesses.

Cette Nouvelle Mode d'Auto peut être obtenue dans les *Six* et les *Huit*. Prenez rendez-vous aujourd'hui pour *votre* démonstration. Les prix du Windsor sont de $1,795.00 et plus, entièrement équipé, livré à Montréal.



Windsor White Prince

MODERN MOTOR SALES LIMITED

1400 Dorchester Ouest, au pied de la rue Bishop. Tél. UPtown 6920-21

SUCCURSALES:

5004 Sherbrooke Ouest, Westmount

4076, rue Sainte-Catherine Est, angle Boulevard Pie IX, Montréal. 6384-90 Saint-Laurent, Montréal.
Valleyfield, P. Q. Saint-Jean, P. Q.

Nous avons besoin de bons agents pour quelques territoires excellents où nous ne sommes pas représentés.

La Revue Moderne

320 Est, rue Notre-Dame, MONTREAL, Canada

Tel: Harbour 6195

Noel E. LANOIX
Président et Directeur

Robert CHOQUETTE
Directeur Littéraire

Georgine C. LEMAIRE
Secrétaire de la Rédaction

LA REVUE NE REPOND PAS DES MANUSCRITS COMMUNIQUES

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier.
Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.

Chèques, mandats, bons de poste doivent être faits payable à ordre de "La Revue Moderne".
Prière d'adresser toute communication à —
"LA REVUE MODERNE"
Montréal

10e Année—No 10 **"S'Unir pour Grandir"** *Août 1929*

Une causerie de M. C. Holmes

"Votre voisin — Baptiste"

Au club Kiwanis de Kingston

Par Robert CHOQUETTE

LE 24 juin dernier, devant les membres du Club Kiwanis de Kingston, M. Charles Holmes, président de l'Association de Publicité de Montréal, donnait une causerie intitulée: *Your Neighbor — Baptiste*, soit *Un mot sur vos concitoyens les Canadiens français*. Nous avons eu le plaisir de lire à tête reposée le texte de la causerie de M. Holmes. Rarement nous fut-il donné de trouver dans un même travail tant d'arguments solides unis à une compréhension si profonde de notre mentalité, à une cordialité si sincère à notre égard. Un délicieux brin d'humour se glisse à travers le sérieux des arguments.

Nous voudrions traduire en entier le texte de M. Holmes. L'orateur, en présentant *Baptiste* — la contrepartie de Johnny Canuck — met sur leurs gardes ceux qui s'étonnent de rencontrer le verbe français, et lui seul, sur les lèvres de certains Baker, Ross, MacDuff, MacMillan, Reid, Miller, Donaldson, etc. Autant de descendants de Loyalistes de l'Empire, venus des Etats-Unis après la révolution de 1776 et qui se marièrent avec des Canadiennes françaises. De leurs aïeux écossais ils n'ont conservé que le nom. Bien mieux, l'on trouve parmi nous des noms hébreux: Hart, Simon, Abram, Globensky, Esinhart, Glackmeyer, Levy, descendants d'immigrants juifs qui, eux aussi, épousèrent nos jeunes filles, et dont les fils sont aujourd'hui de parfaits Canadiens français.

"Ce à quoi je veux en venir", continue l'orateur, "c'est à cette extraordinaire et merveilleuse puissance d'assimilation qui caractérise la race canadienne-française. Le fameux *melting pot* américain n'a pas encore réussi à s'assimiler les deux millions de Canadiens français qui habitent la République. C'est une race essentiellement assimilatrice. Le vieux sang français qui court dans les veines de nos concitoyens est, de toute évidence, trop vigoureux pour ne pas avoir le meilleur dans tout voisinage avec d'autres races. J'ai dit *le sang français*, je veux dire le sang normand. Le Canadien français n'est donc pas si loin de l'Anglais que cela, après tout! Nous nous dénommons Saxons, mais nos poètes, chantant notre sang normand, ont proclamé que c'était là ce que nous avions de meilleur en nous. A ceux qui s'attachent encore à cette idée de la supériorité des Anglo-Saxons, cette parenté etnologique entre les Canadiens français et les Canadiens anglais sera possiblement d'un petit goût amer. Mais la chose existe et, quoi que nous fassions, demeurera telle.

"Ces frères par le sang parlent une autre langue, il est vrai. Et il s'en trouve encore pour émettre l'opinion que l'uniformité de langage est indispensable à l'unité nationale. Rien n'est plus contraire à la vérité comme à la conception même que la Grande-Bretagne se fait de la démocratie. Elle n'a pas oublié cette leçon apprise à l'école de l'expérience, il y a de cela de nombreuses et nombreuses générations, au temps où la reine Elisabeth prétendit forcer les habitants de l'Irlande à parler l'anglais exclusivement. La Grande Bretagne s'est dit alors que l'unité nationale provient de l'estime mutuelle entre les différentes races qui habitent un pays. Ceux qui pensent autrement se sont tout simplement américanisés sans le savoir!"

Quoique l'estime des Canadiens anglais à notre égard ait sensiblement augmenté depuis une dizaine d'années, il y s'en trouve encore parmi eux, malheureusement, qui nous considèrent et nous traitent comme des inférieurs. Nous serions, à leur dire, ignorants et sans éducation; nous parlerions un patois; nous serions emmaillotés dans une bigotterie ridicule; enfin, nous n'aurions aucune loyauté vis-à-vis de l'Angleterre.

M. Holmes répond à la première attaque en prouvant que les illettrés, dans la province de Québec, ne forment que 6 pour cent de la population entière, ce qui est un meilleur état de choses que dans les provinces du Nouveau-Brunswick, du Manitoba et de la Colombie Britannique. (La moyenne des illettrés, pour tout le Canada, est de 5.10). Québec possède 8,116 écoles et maisons d'éducation; sur un total de 718,873 enfants en âge d'aller à l'école, on en compte 597,364 sur les registres des écoles. L'école obligatoire n'existe pas chez nous, fort juste; mais n'est-elle pas nôtre la loi qui défend le travail aux enfants au-dessous de seize ans, à moins que ces mêmes enfants ne produisent un certificat témoignant qu'ils savent lire et écrire et possèdent un minimum de connaissances égales à celles que leur aurait procurées l'école obligatoire? L'orateur continue en citant une vingtaine de noms canadiens-français célèbres au delà de la frontière dans divers domaines littéraires et artistiques.

Pour ce qui est du *patois*, dont on nous accuse, "il n'existe pas de *Parisian French*", assure M. Holmes, à moins que l'on n'entende par là l'argot de l'apache". Ceux qui parlent d'un *français de Paris* sont des snobs et des sots. Après la reddition du Canada à l'Angleterre, il n'y eut, pendant cent ans, aucune relation entre le Canada et la France (les gouverneurs anglais y avaient l'oeil). Pendant que le parler de France évoluait en Europe, les Canadiens français conservaient dans toute sa pureté le français de Louis XIV, de Corneille, de Racine, de Molière. Il va sans dire que la langue française, au Canada, a subi certaines modifications; mais ce fut dans un autre sens. Il fallut, par exemple, créer des mots pour désigner des choses essentiellement canadiennes. Quoi qu'il en soit, pourquoi les Canadiens anglais feraient-ils tant de bruit à propos de tels détails, quand, pour faciliter à des visiteurs de vieille souche anglaise leur séjour parmi nous, la compagnie du Pacifique Canadien a dû publier un dictionnaire de termes canadiens-anglais!

Mais les Canadiens français ne sont-ils pas des bigots? Pas tant que ça. De quelle couleur votent-ils? En bloc, presque sans exceptions: rouge. "Et c'est un fait acquis, continue M. Holmes, que leur clergé est, en politique, conservateur. A chacun de tirer ses conclusions".

M. Holmes explique alors l'origine de la Saint-Jean-Baptiste. Plusieurs années avant la Confédération, alors que la loi martiale planait sur Québec, les soldats prirent l'habitude de dénommer les Canadiens français des *Johnny Baptiste* (probablement parce que le nom prédominait chez eux). Quand Duvernay décida de fonder une société sur le modèle des sociétés Saint-George, Saint-David, Saint-André et Saint-Patrice, il crut bon de choisir saint Jean-Baptiste comme patron de sa société, glorifiant ainsi un nom dont on s'était moqué.

Et maintenant, que dire de l'accusation de déloyauté dont on écrase les Canadiens français?

On raconte que lorsque le Roi Edouard VII monta sur le trône d'Angleterre, un vieux Canadien français, à cette nouvelle, s'écria: "Pensez-vous s'il fallait que le Prince de Galles fût en bon termes avec Laurier!" C'est une blague, qui en

(*Suite à la page* 12)

SOMMAIRE

Jardin du Poète, *Melles Routier et Lemieux* 6
Art et Artiste, *Henri d'Arles* 7
Le professeur de piano, *O. Carignan* 8
L'Architecture moderne, *Henri Girard* 9
Promenade, *André Lespérance* 10
Le théâtre en France, *Robert Rumilly* 11
Le sport chez nos dames 12
Croquis de Montréal, *Emile Coderre* 53
La vocation de mon ami Auguste, *L. Germain* 54

ROMAN

Mon Cygne (au complet), *E. Soy* 15

FEMINA

Eve au Miroir 14
Une chambre pour chaque heure 23-24-25
Pour embellir planchers et boiseries 30-31
Les Modes 33
Le Courrier du mois 46
Les choses féminines 51
Les Conseils de Manette 52

LE JARDIN DU POETE

JE T'AIME

Parfois on dit: "Je t'aime" et seule la pensée
En nous a décidé de cet attachement:
Le physique plaisait, l'image s'est glissée
Dans la mémoire assez vite et consciemment,

Et le fait étant sûr qu'il nous est agréable,
On dit: "Je l'aime" et c'est tout. Ce n'est rien, voilà!
Il est un autre amour beaucoup plus implacable.
Le cœur ne sait comment il se fait qu'il soit là.

Il admet qu'il y vit puisqu'il parle et s'agite,
Pleure, exige et fait mal, et que le raisonner,
Vouloir l'analyser, l'amplifie et l'irrite;
Mais il ne peut saisir, ni même soupçonner
Par quel mystère il a pris ce gîte.

On aime alors sans mot, sans définition,
Parce que simplement on aime — et c'est, je pense,
La plus déchirante et la plus forte façon
D'aimer, d'aimer d'amour plus grand que la souffrance.

Tu venais de partir. Seule je remontais
Au salon si désert de toi, mais où quand même
Flottaient tes yeux, ta voix et tout ce que tu sais.
Et j'ai compris que c'est bien ainsi que je t'aime:
Douloureusement et à jamais.

SIMONE ROUTIER

AU SOLEIL

Pour boire lentement ton baiser de lumière,
Sur un arbuste en fleur j'ai renversé mon front.
Soleil! je veux t'aimer comme t'aime la terre,
Ah! laisse-moi mêler mes doigts à tes rayons.

Vois: je ne suis plus rien qu'un peu de vie aimante,
Rien qu'un credo d'amour, qu'un orgueil exalté
De savoir que c'est moi ta plus fidèle amante,
Et que nous sommes seuls sous le toît de l'été.

Oui, que nous sommes seuls, Soleil, et que tu verses
En mes yeux, tes regards qui font s'ouvrir les fleurs.
Que je pourrais mourir d'ardeur, car tu transperces
D'une flèche d'azur le pavot de mon cœur...

Je me rappellerai toujours cette heure pure
Où j'ai connu, par toi, le rêve illimité,
Le rêve éblouissant, sans borne et sans mesure,
De l'amour qui jamais ne peut être chanté.

ALICE LEMIEUX

Poésies inédites, dues aux deux lauréates (ex-sequo) du Prix David de Poésie, 1929. Melle Simone Routier, de Québec s'est assuré le prix avec son volume "L'Immortel Adolescent". *Melle Alice Lemieux, de St-Michel de Bellechasse, a mérité le prix grâce à son recueil intitulé modestement* "Poèmes". *Le prix de littérature fut attribué à M. Jean-Chs. Harvey pour son très beau recueil de nouvelles* "L'Homme qui va..." *La Revue Moderne de septembre publiera une critique de M. Harvey sur un jeune poète de l'Ouest.*

L'Honorable Georges-Elie Amyot

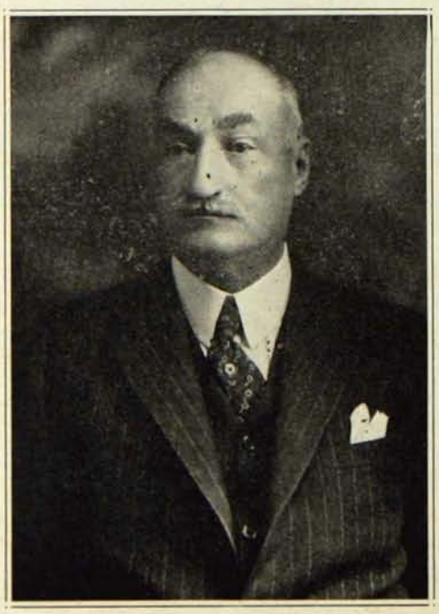
LA REVUE MODERNE entreprend dans le présent numéro une série de courtes biographies qui aura pour but de propager davantage les noms dont la province de Québec peut se montrer fière. Il ne s'agit pas de propagande personnelle ni de favoritisme. C'est un simple tribut d'hommage rendu à des hommes dont les œuvres ont enrichi le patrimoine national.

***

Le lieutenant-colonel honorable Georges-Elie Amyot est né à Québec, le 28 janvier 1856, de Dominique Amyot de Larpinière et de Louise Nolin (seigneurie de Vincelot, 1678). Il a épousé, en 1881, Marie-Joséphine Tanguay, de Québec. De ce mariage sont nés trois filles et deux fils.

L'honorable M. Amyot fondait en 1885 la compagnie de la Fox Head Brewery; il fondait l'année suivante la compagnie de la Dominion Corset, dont les établissements, entièrement rasés par le feu le 27 mai 1911, furent reconstruits sans retard et sur un plan beaucoup plus considérable.

D'innombrables titres parent le nom de l'honorable M. Georges-Elie Amyot. En plus d'être le président de la Dominion Corset, de la Quebec Paper Box, de la Canada Corset Steel and Wire, il est le vice-président de la Banque Canadienne Nationale et le vice-président de la Caisse d'Economie de Notre-Dame-de-Québec, le directeur de l'Ecole Technique de Québec et le gouverneur des Fonds de l'Université Laval. L'honorable M. Amyot a été également président de la Chambre de Commerce de Québec et président de la Section de Québec de l'Association des Manufacturiers canadiens.



Hon. Georges-Elie AMYOT

Candidat malheureux à la Chambre des Communes pour le comté de Québec, en 1906, l'honorable M. Amyot fut par contre nommé au Conseil législatif pour la division de La-Durantaye, le 18 décembre, 1911.

Parmi les événements marquants dans la vie de l'honorable M. Amyot, disons qu'au mois de mai 1905 il était présenté à Leurs Majestés le roi Edouard VII et la reine Alexandra; qu'au mois de mai 1911 Sa Sainteté le pape Pie X lui accordait une audience privée; qu'en 1914 c'est lui qui eut l'honneur de recevoir officiellement à Québec Sa Grandeur royale le Duc de Connaught et sa suite.

Lieutenant-colonel honoraire du 61e Régiment, notre distingué concitoyen est aussi le président, pour la section de Québec, de la St. John Ambulance Association. Le 28 juillet 1914, en Angleterre, il fut créé, par Sa Majesté George V, chevalier de Grâce de l'Ordre de l'hôpital de St-Jean-de-Jérusalem. Il est en plus depuis 1916, Chevalier Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand.

En politique, libéral. En religion, catholique.

L'honorable M. Georges-Elie Amyot est membre du Club de la Garnison, à Québec, du Club National, à Toronto, du Club de golf de Murray-Bay. Parmi ses récréations favorites, mentionnons: l'automobilisme, l'équitation et le golf. L'honorable M. Amyot a deux résidences: la Villa de Larpinière, sur le chemin Ste-Foye, Québec, et "Les Epinettes", à Pointe-au-Pic, comté de Charlevoix.

Chronique d'Art

Art et artistes

Par Henri d'ARLES

L'art est la consolation de la vie. Poésie, prose, oeuvres du génie plastique, harmonieux paysages, voilà ce qui donne du prix à l'existence. Le monde, sans la beauté sous toutes ses formes, et dans toutes ses manifestations, serait le plus affreux désert.

Le domaine de l'art est infini. Et il est un dans sa diversité. Ecrire en est l'un des aspects,—écrire, donner naissance aux idées, revêtir ses imaginations et ses rêves de mots que l'on peut trouver dans le dictionnaire, mais dont la disposition et l'arrangement sont personnels, appartiennent à l'écrivain seul, et constituent cette chose extrêmement mystérieuse qui s'appelle le style,—c'est une branche de l'art. Et pas la moins difficile à cultiver. Ecrire est même l'art suprême. Dans la hiérarchie de la beauté, il n'y a rien au-dessus de cela. Que peut-il y avoir de plus grand que de donner une forme appropriée et définitive à son verbe intérieur, par l'intermédiaire de simples vocables, ni de laisser la musique de l'âme couler en phrases mélodieuses, s'exprimer en accents lyriques, capables d'enchanter l'humanité, de lui faire oublier les vulgarités et les ennuis du chemin ?

Quel que soit l'art que l'on pratique, l'on est apte à comprendre et à apprécier tous les autres. Il n'est même pas nécessaire de cultiver un genre de beauté, pour avoir l'intuition de ce qui est l'art et de ce qu'il signifie. Il suffit pour cela d'avoir l'esprit bien fait et l'âme noble. Il faudrait plaindre qui serait assez dépourvu de sens, pour rester froid et indifférent devant la grâce incomparable d'une rose, ou le charme extraordinaire d'un eucalyptus. Est-ce que cela se rencontre ? Est-il une créature humaine qui puisse entendre sans frisonner la voix du rossignol, montant dans le crépuscule en notes cristallines et pures ? Est-il des intelligences assez fermées, pour ne pas ressentir d'émotion, en face d'une œuvre d'art, ni pour donner sympathie, encouragement et admiration à ceux qui cherchent à rendre la vie plus belle, en évoquant l'idéal ?

II

Hélas! il s'en trouve, et en très grand nombre, dans notre monde moderne, profondément absorbé par des préoccupations matérialistes. Notre âge est un âge de fer, a dit Louis de Launay. Des idées étranges ont cours, touchant la place que l'art doit occuper dans la société, et l'importance sociale des artistes. Beaucoup voient dans l'art un simple amusement, un passe-temps, bon pour ceux qui ne peuvent s'adonner à rien de plus sérieux ni de plus utile. Et pourtant, la vérité est bien autre. L'art est la pierre-de-touche de la civilisation. L'art est infiniment au-dessus du commerce, de l'industrie, et de tous les genres d'affaires. Les hommes d'affaires ont leur fonction, dans toute société bien organisée. Les artistes ont aussi la leur, de beaucoup supérieure à l'autre. Comment pouvons-nous juger du degré de culture atteint par les nations historiques, si ce n'est pas les monuments d'art qu'elles ont laissés ? Un regard jeté sur le Parthénon suffit à nous convaincre que la civilisation hellénique, du temps de Périclès et de Phidias, fut la plus fine que le monde ait vue, ou verra jamais. Il est impossible d'imaginer rien de plus harmonieux dans les proportions, de plus élégant dans les lignes, de plus souple dans les détails. Renan parle avec enthousiasme des ténuités infinies qui distinguent les métopes du Parthénon. Le peuple qui a créé ce temple d'Athéna, si pur, si gracieux, si limpide, fleur de marbre immobilisée sous un ciel de saphir, avait évidemment gravi la perfection absolue.

La vraie gloire d'une nation n'est pas fondée sur le nombre de ses banques, ni sur l'énorme richesse de ses capitalistes. Et, par exemple, le fait qu'il y a, aux Etats-Unis, plus d'automobiles que dans le monde entier, n'a rien dont ce pays puisse s'enorgueillir beaucoup. La civilisation est essentiellement de nature spirituelle. La norme est, non pas la quantité, mais la qualité. Des masses de peuples et des tas d'argent ne constituent pas la haute culture. L'argent est utile, et même nécessaire. Les financiers contribuent à la prospérité d'un état, et il faut reconnaître qu'ils savent le faire sans négliger leurs intérêts personnels. Mais l'argent n'a qu'une valeur de convention. Et il ne doit jamais être recherché pour lui-même, mais pour les avantages matériels, et surtout pour les joies d'ordre élevé qu'il procure. Combien fragile d'ailleurs est la fortune! La plus solidement bâtie peut s'écrouler en quelques heures. Tous les jours, nous assistons à des désastres, qui réduisent à l'indigence de ci-devant *magnats*. Certes, l'histoire d'un pays serait plutôt plate et terne, si elle ne présentait à l'admiration de la postérité que les hauts-faits accomplis par ses brasseurs d'affaires, ou que les transactions opérées par ses financiers. Pareils récits ne retiendraient pas longtemps l'attention du monde. Qui parlerait de la Grèce et de l'ancienne Rome, si ces nations s'étaient surtout distinguées dans le commerce et l'industrie ? Elles ont sûrement compté des hommes habiles, en ces domaines. Leur nom et leurs actions, s'ils ont traversé les siècles, sont connus de quelques spécialistes, que ces questions techniques intéressent.

Tandis que l'esprit humain se souviendra toujours des orateurs, des dramaturges, des poètes, des sculpteurs et des peintres, qui ont fleuri dans Athènes et dans Rome. Il les célèbrera jusqu'à la fin des temps. C'est que les œuvres, réalisées par ces grands génies, étaient de nature spirituelle, *qualitatives* et non *quantitatives*. Et seulement ce qui est spirituel échappe aux morsures du temps, et peut compter sur l'immortalité. Je comparerais l'histoire humaine à un océan, au milieu duquel se dresse le rocher des âges. Autour de ce rocher, d'innombrables épaves sont le jouet des vagues: débris de nations disparues, entreprises matérielles, finalement réclamées par la matière, retournées à leur néant. Debout sur le roc, respectées par la main du Temps, admirées de siècle en siècle, se tiennent les créations intellectuelles, dans lesquelles les artistes de génie ont cristallisé leurs pensées, sculpté leurs rêves, exprimé leur conception de la Beauté éternelle.

III

Demandons-nous maintenant ce que c'est que l'art, et ce que c'est qu'être artiste ? A cette question, je ne crois pas qu'il soit possible de donner une réponse satisfaisante.

Philosophes et esthètes ont laissé des définitions de l'art. Celle-ci, par exemple, qui est classique, et je crois qu'elle est de Platon: "Le beau est la splendeur du vrai." Ceci semble impliquer qu'un objet, essentiellement conforme à son type exemplaire, irradie une clarté, une couleur, un charme, une grâce, — toutes choses que l'on appelle beauté. Le vrai serait l'essence, et la beauté, comme l'accident. En fait, l'art se sent plutôt qu'il ne s'exprime. Tout, en ce monde, est mystère. Nous sommes environnés de problèmes que notre esprit est impuissant à résoudre. C'est une très grande chose que d'être un penseur. Mais le penseur, digne de ce nom, reconnaît ses limites: c'est sa noblesse et son tourment. "Que sais-je ?" dit Montaigne. "Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que dans toute notre philosophie", a dit Hamlet. Oui, que savons-nous ? Que pouvons-nous expliquer ? Tout est énigme. Suivant le mot favori de sainte Thérèse: "Tout est un songe".

L'artiste lui-même perd pied, lorsqu'il s'agit pour lui de parler avec précision de son art, de l'art qu'il exerce, qu'il aime, auquel il a consacré sa vie, dont apparemment il possède tous les secrets. Que peut-il en dire, qui ne soit que balbutiements ? Prenons l'écrivain. Lui est-il possible d'exposer clairement la genèse et le développement de son œuvre, et comment, à même la matière commune des mots, il lui est arrivé de produire quelque chose qui n'existait pas sous cette forme, une réalisation neuve et personnelle ? Edgar-Allan Poë a écrit tout un traité: *Philosophie de la Composition*, pour expliquer la naissance et l'élaboration de son chef-d'œuvre: *Le Corbeau*. Un critique fait justement remarquer que ce traité contient tout, sauf le point essentiel du sujet, qui était de définir l'éclosion du poème et le mystère de son lent achèvement. Or, cela, Edgar-Allan Poë ne le pouvait pas faire. Et aucun poète ne pourra jamais bien s'expliquer à lui-même, ni expliquer aux autres, ce qui se passe, au moment psychologique où il est saisi par l'inspiration. Il semble alors qu'une transformation s'opère en lui, qu'une personnalité étrangère se substitue à la sienne, qu'un musicien inconnu prend sa place, vient toucher les cordes de son âme, en tirer des accents, dont le poète sera tout le premier surpris, quand il se lira à tête reposée. Il y a un mot de Lacordaire qui s'applique à ce phénomène: "Quand je parle de vous, ô Christ, je trouve des accents qui m'étonnent moi-même." Dans le feu de l'inspiration, le poète ou l'orateur compose des hymnes dont l'origine demeure un mystère.

Et de même, le peintre ne peut, non plus, expliquer son œuvre. Le dessin s'enseigne à l'école. Toute branche de l'art a sa technique, qui est à la portée de quiconque y apporte temps et application d'esprit. Mais savoir dessiner et savoir mélanger les couleurs, n'est pas plus l'essence de la peinture, que la connaissance parfaite des règles de la grammaire n'est l'essence de l'art d'écrire. La possession de tous les secrets de la prosodie ne confère pas le don poétique. L'art est un mystère. C'est la chose la plus voisine de la création proprement dite. Poésie signifie création. Et tout artiste, quel que soit l'art qu'il exerce, est poète, et c'est en vérité que l'on dit d'une belle peinture qu'elle est une symphonie en couleurs, ou que l'on parle du rythme d'une sculpture. Un chant harmonieux en émane, ainsi que de la célèbre statue de Newman quand le soleil levant la caressait de ses feux.

Le peintre emprunte son motif à la nature, forme humaine ou paysage. Mais il ne le copie pas. Un instrument mécanique copie la nature, avec une précision et une exactitude beaucoup plus grandes que l'artiste ne pourra faire avec ses pinceaux. Le résultat sera-t-il œuvre d'art ? Jamais de la vie. Car une machine, même parfaite, en est incapable. Si admirable que soit une photographie, elle n'est que cela, au lieu que l'artiste pénètre en quelque sorte jusqu'à l'essence des choses

(Suite à la page 44)

Le professeur de piano

Par Olivier CARIGNAN

Les enfants jouaient en se traînant sur le plancher rugueux. Ils commençaient à se disputer, à pleurer, à crier. Ils ne s'intéressaient plus à leurs jouets. Les blocs étaient éparpillés aux quatre coins de la pièce. Les plus loins étaient dans l'ombre. C'était la tombée du jour.

La mère vint couvrir la table d'une nappe rouge et alluma la lampe à pétrole qui répandit une faible lumière dans la cuisine. Avec son pied, la mère poussa les jouets dans un coin, elle porta les enfants sur un banc collé au mur puis elle approcha d'eux la table qui était à peine à la hauteur de leurs petites bouches. Elle leur servit une sauce brunâtre dans des écuelles de tôle.

Le chien, au dehors, se mit à japper. On entendit des pas sur la galerie puis un tintement rauque de sonnerie rouillée, brisée.

— Qui c'est ça, dit la mère, qui sait pas que la porte d'en avant est condamnée ?

Le chien qui aboyait toujours semblait se rapprocher de la porte de la cuisine. La mère s'avança à la fenêtre, écarta le rideau et regarda au dehors en clignant des yeux. Elle revint se planter au milieu de la cuisine en relevant le coin de son tablier. Après avoir frappé à la porte, un grand gaillard, le chapeau à la main, entra et dit:

— Bonjour, Antoinette. Tu ne me reconnais pas, gageons ?... Voyons, regarde-moi comme il faut... Alexis, voyons... Alexis Godin, ton ancien professeur de piano...

— Ah! mon doux, Alexis... Comme il a changé.

Il s'avança pour donner la main. Ses cheveux abondants, tombaient en deux grosses tresses de chaque côté de la tête jusque sur les longues oreilles. La peau du visage était cuivrée et ridée comme celle des paysans. Un énorme lorgnon cerclé d'or, des petits yeux brillants et vifs; le faux-col, bien que haut, ne cachait pas entièrement le long cou aplati. Au bout des manches du veston pendaient deux mains difformes et raccornies de terrassier.

En tendant le bras du côté de la table il demanda, pour rompre le silence, si c'était là toute la petite famille: trois enfants ? En effet, il ne manquait plus que le père qui ne tarderait pas à rentrer pour souper. Maintenant que la noirceur faisait un mur opaque derrière les vitres, les hommes devaient revenir des champs.

Antoinette apporta une chaise près de la table, y fit asseoir Alexis et éleva la mêche de la lampe pour mieux examiner son visiteur inattendu. Il avait bien changé pendant les quinze années qu'elle ne l'avait pas vu. Il avait maigri, ses cheveux avaient un peu grisonné et ses habits étaient en mauvais état. Il était moins beau que dans le temps. Aujourd'hui il avait l'air d'un homme qui a déjà eu du bien, mais qui l'a perdu. Et puis, s'il avait une femme, elle n'était pas bien propre, ni orgueilleuse: laisser partir un homme avec un habit des dimanches aussi fripé! Antoinette mit un autre couvert au bout de la table, mais ne sortit pas le beau sucrier neuf, en verre doré, que l'on réservait pour les visiteurs extraordinaires. Sur le banc, les enfants regardaient avidement l'étranger.

La porte s'ouvrit et le père entra, portant une chaudière de lait. Son regard tomba aussitôt sur le couvert au bout de la table puis se fixa sur cet homme qu'il ne connaissait pas. Antoinette fit les présentations. Les deux hommes se saluèrent de loin, froidement, sans paroles. Le père demanda:

— C'est prêt, le souper ?

— Si vous voulez approcher, je vas vous servir, dit Antoinette. Après ça, j'irai coucher les enfants.

Elle servit leur soupe aux hommes puis elle transporta les petits dans une chambre voisine. Elle marchait d'un pas pressé, le corps droit, rejeté un peu en arrière. Sa figure portait encore les traces d'une beauté qui avait dû y apparaître vers l'âge de vingt ans. Grande et forte, elle avait dû être une belle paysanne à ce temps.

Le père ayant fini d'avaler sa soupe demanda:

— Il y a longtemps que vous êtes dans le pays, M. Godin ?

— Non, je suis arrivé à peine quelques minutes avant vous. Non, ça fait bien longtemps que je ne suis pas venu par ici.

— De quelle paroisse êtes-vous donc, M. Godin ?

— Je suis de Sherbrooke, à cette heure. Avant, j'étais de la même place qu'Antoinette. J'ai déjà été son professeur de piano, à votre femme... Mais depuis la mort de mon père, comme les affaires allaient mal, j'ai été rester chez ma sœur qui est mariée, à Sherbrooke. Là, j'ai plus d'élèves et le curé m'a promis qu'avant longtemps je serais organiste de la paroisse. On vit bien...

— Vous vous occupez rien que de çà, la musique ?

— A présent, oui. Mais quand on avait notre terre, j'aidais aux champs, moi aussi.

Antoinette s'était assise à table et, entre deux bouchées, regardaient successivement ces deux hommes. Si elle songeait aux jours anciens où Alexis lui disait des choses troublantes après ses leçons de musique, son visage ne trahissait pas ses pensées. Elle essayait plutôt de démêler pourquoi cet homme était venu chez elle et surtout quand il comptait repartir.

Après le souper, les deux hommes allumèrent leurs pipes et se mirent à causer, distraitement, avec des phrases courtes, entrecoupées de longs silences lourds. Alexis se plaignait du peu de goût que la jeunesse témoignait maintenant pour la musique. Bientôt on ne verra plus de pianos dans les maisons. Les gens entendront de la musique au moyen de machines qui se vendront à bien meilleur compte que les pianos. Le phonographe avait fait bien du tort aux professeurs de piano, et le radio, maintenant, tuera la profession.

— C'est-il croyable, dit le père, qu'on puisse entendre des sons qui nous arrivent sans fil, rien ? On n'avait jamais entendu parler de ça avant. Je vous dis que c'est la fin du monde. Les gens de la ville ne savent plus quoi inventer pour s'amuser.

Antoinette vint déposer une chaudière à côté de son mari et dit:

— Tiens, Arthur, tu emporteras ça à l'écurie.

— Oui... bien on va aller travailler, dit Arthur. Venez-vous m'aider, M. Godin ? Je vas vous trouver un vieil habit et on va aller faire le train ensemble. Vous connaissez ça ?

— Je pense bien. C'est correct, je vas y aller si vous voulez me prêter un vieil habit.

Il y eut un moment de détente. Arthur sourit à la pensée qu'il n'aurait pas l'inquiétude de laisser cet homme avec sa femme. Antoinette aussi souriait de voir Alexis engoncé dans un veston trop grand pour lui. Elle se remit à son ouvrage plus allégrement, soulagée de l'oppression qu'elle ressentait de la présence de cet homme dans sa maison. Son cerveau peu habitué aux situations compliquées ne parvenait pas à trouver de bonne raison à la venue d'Alexis. Avait-il quelque chose à lui dire ou lui rendait-il une simple visite d'amitié ?

Les deux hommes revinrent et s'installèrent au milieu de la cuisine pour parler bêtes et travaux des champs. Arthur posait des questions détournées pour savoir de quelle façon la famille d'Alexis avait perdu son bien. Alexis répondait d'une manière vague et cherchait lui-même à connaître l'état de fortune d'Arthur et le revenu de la ferme. Ni l'un ni l'autre cependant ne parvint à son but. Ils étaient trop rusés pour dire ce qu'ils voulaient tenir caché. Les heures passaient en paroles prudentes entre ces deux hommes et l'invité ne parlait pas de partir. Alors Arthur dit:

— Eh bien, M. Godin, allez-vous coucher ici ?

— Oui, si vous avez de la place, répondit Alexis.

— On a un lit, reprit Arthur, je ne sais pas si vous allez l'aimer, il est un peu petit.

— Ah, ça fait rien, je suis habitué de coucher sur un sopha.

— C'est correct, dit Arthur. Mais demain matin, moi je me lève à cinq heures pour aller au marché... Heu... Ecoutez donc, voulez-vous venir avec moi, au marché, pour me donner un coup de main ?

— J'irai bien, si vous pouvez me trouver des vieux habits de semaine.

— Je vas vous prêter ce qu'il vous faut. Vous aurez pas de misère. On s'arrangera bien, vous allez voir. On va aller se coucher de suite et je vous réveillerai demain à cinq heures Allez-vous être capable de vous lever, à cette heure-là ?

— Ah! bien sûr, protesta Alexis. Je n'ai pas perdu l'habitude.

Arthur eut encore un sourire satisfait d'homme qui vient de conclure un bon marché, une affaire payante. Il conduisit son invité dans une petite chambre puis il regagna la sienne, content, rassuré, heureux.

Le matin, les deux hommes, fouettés par l'air vif, se hâtaient de terminer les préparatifs du voyage. Quand ils eurent solidement attaché

(*Suite à la page 50*)

AVEC MON CŒUR

(inédit)

Avec mon coeur qui bat des ailes
Et voudrait traverser la brise de velours,
Instant bleu fleuri d'hirondelles,
Je viens percer d'un cri d'amour
Ton silence où la branche agite ses dentelles.

Et ce cri fervent, inouï
Où mon âme de femme épuise sa tendresse,
Que tout ce qui s'épanouit
Le répète à l'azur, sans cesse,
Pour que le soleil même en demeure ébloui...

Alice LEMIEUX

L'esprit nouveau

L'architecture moderne

Henri GIRARD

L'histoire de l'architecture est un peu l'histoire du monde. Chaque civilisation a voulu sa marque sur le sol. Ce fut l'architecture, pendant plus de soixante siècles, éloquent témoin du génie de l'homme.

Et puis les ans mil huit cent... L'esprit humain aurait-il épuisé toutes les possibilités architecturales?... Il se met à copier les œuvres du passé. Il combine laborieusement des styles anciens: néo-hellénisme, néo-gothique, néo-renaissance. On a perdu l'idée de création en architecture. Les dernières années du "stupide dix-neuvième siècle" voit le triomphe de la démocratie: apogée de la laideur. Le mensonge sévit partout. On imite le marbre; on simule les boiseries; le plâtre revêt les structures et moule des formes fausses. L'Amérique surpasse aussitôt l'Europe sur ce terrain. Les villes-champignons se couvrent d'habitations sans caractère. Des rues entières où les maisons se dressent ridicules, châteaux-forts à créneaux de fer-blanc! On veut styliser à force d'ornementations; on enlaidit sans trêve. Eglises, habitations, meubles, vêtements, tout est compliqué, lourd, baroque.

Mais quand tout semblait perdu, vers 1880, les poètes, les musiciens et les peintres français provoquèrent une réaction: naissance de l'art moderne. Verlaine, Debussy, Cézanne. Vingt-cinq ans plus tard, en architecture, les frères Perret réalisèrent d'audacieuses conceptions. Enfin Le Corbusier vint et posa les principes généraux d'un art architectural moderne.

L'architecture moderne est d'abord un retour à la simplicité des formes. "Architecture, c'est embellir," disait-on. Cela suppose d'un côté l'ingénieur-constructeur et de l'autre l'architecte-décorateur, d'où absence d'unité dans les œuvres. "Architecture, c'est émouvoir", dit Le Corbusier. Cela sous-entend l'unité dans la construction; d'où l'existence de l'ingénieur-architecte, celui dont les œuvres s'affirment unes et complètes dans leur simplicité.

Retrouver les lignes simples, sans inutiles ornements, retrouver les principes de l'art architectural, cela nous paraît très ordinaire, tout naturel, maintenant que c'est fait; mais nous en étions si loin! Le siècle passé avait si bien habitué les esprits au style composite, qu'il semblait que pour toujours la notion de beauté, de vérité dans la beauté, avait abandonné l'âme des architectes... Voici que Le Corbusier et quelques hommes de génie ont jeté par terre tout l'édifice du mensonge. "Architecture, c'est émouvoir". Ils se sont placés bravement devant la vérité architecturale. Ils ont proclamé son existence et ses droits. Des héros de l'art! Alors que tous leurs confrères ne se préoccupaient que du gain immédiat, en satisfaisant les goûts de la foule, ils ont osé concevoir et réaliser des idées nouvelles. Ils ont crié à la foule: "Tu vénères le mensonge. On te construit des édifices stupides que tu admires, parce que nul n'a eu le courage de t'en montrer l'illogisme. On t'aveugle pour t'exploiter. Nous t'apportons la lumière et la beauté; nous savons bien que tu croiras en nous." Et la foule, très lentement, commence à comprendre. Le style gothique est mort. *De profundis*! Voici l'art vivant! Voici le vingtième siècle, avide de lumière et c'est la lumière que l'architecte moderne vénère.

"L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière. Nos yeux sont faits pour voir les formes sous la lumière; les ombres et les clairs révèlent les formes; les cônes, les sphères, les cylindres ou les pyramides sont les grandes formes primaires que la lumière révèle bien; l'image nous en est nette et tangible. C'est pour cela que ce sont de *belles formes, les plus belles formes*." (Le Corbusier)

Formes primaires, volumes simples logiquement équilibrés, harmonieuse distribution des masses, culte de la ligne droite, subordination ou suppression de l'ornement: architecture moderne. *The architect*, dit M. H.-W. Corbett, *is a sculptor in building masses.*

On accuse nettement le volume. "Il faut que la structure d'un édifice en détermine la forme", selon Auguste Perret. Et Le Corbusier: "L'architecte a pour tâche de faire vivre les surfaces qui enveloppent les volumes, sans que celles-ci, devenues des parasites, dévorent le volume et l'absorbent à leur profit: histoire triste des temps présents... La surface du temple ou de l'usine, c'est, pour la plupart du temps, un mur troué de portes et de fenêtres; ces trous sont souvent des destructeurs de forme; il faut en faire des accusateurs de formes." Voir le *Building* de la Royal Bank of Canada absolument manqué à cet égard.

Le respect de la forme commande la disparition de l'ornement inutile, pour ne pas dire de tout ornement. Si la forme inspire d'elle-même la beauté, pourquoi lui ajouter des ornements? Exécrable habitude! A. Perret citait volontiers à ce propos une pensée de Fénelon: "Il ne faut pas admettre dans un édifice aucune partie destinée au seul ornement; mais visant toujours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties nécessaires à soutenir un édifice." Ainsi Le Corbusier entend faire des portes et fenêtres des accusatrices de formes. Et l'on peut étudier, à Montréal, les effets désastreux de l'ornementation inutile, en analysant, par exemple, le nouvel édifice de la Bell Telephone Company.

Un exemple d'édifice bien réussi, d'après les principes indiqués ci-dessus: le garage Klean-Rite, rue Sainte-Catherine ouest, œuvre de l'architecte J.-Cecil McDougall. Pourquoi cet édifice plaît-il? Vous remarquerez d'abord la simplicité des lignes: aucune ornementation surajoutée. Voyez, en second lieu, la forme primaire, volume simple, un seul bloc presque cubique. C'est un édifice de quatre étages, en béton armé, revêtu de brique. La façade repose sur pilotis de béton, ce qui a permis une large entrée en hémicycle. De ce fait, les vitrines et les portes, placées au second plan, accusent la forme de l'édifice. D'autre part, les fenêtres, unies entre elles d'un étage à l'autre par des plaques de métal mat, n'apparaissent pas comme des trous détachés. Il semble au contraire que l'édifice est ouvert de haut en bas, à distance égale, et l'on dirait que la toiture repose sur une série de pilastres du plus bel effet. M. J.-Cecil McDougall a certainement donné à ses concitoyens, en réalisant cette œuvre, une leçon de bon goût. C'est une des rares constructions vraiment modernes qui existent à Montréal.

Il ne faudrait pas qu'un humoriste me fasse dire que ce garage est le type de construction idéale et qu'on doit bâtir les églises ou les théâtres sur le même plan. J'estime seulement que le *building* dont il s'agit est un garage modèle. Le plan d'un autre édifice sera évidemment tout différent; il suffira que l'architecte, en le réalisant, respecte les principes généraux formulés par Le Corbusier et qu'il se préoccupe avant tout de *faire simple*. J'aurais préféré citer une église: ce n'est pas ma faute si les églises de chez-nous n'ont rien à voir avec l'architecture moderne. On en est toujours au style bysantin ou au style gothique: réminiscences, bafouillage, mensonge. Une réforme s'impose et viendra certainement. Rien ne l'annonce encore.

Une autre caractéristique de l'architecture moderne a trait au matériau. "La pierre, dit Auguste Perret, a prodigué tout ce que l'on pouvait attendre d'elle." Il faut donc un autre matériau. C'est le béton armé. "Un style est né du béton armé". (A Perret) C'est le matériau idéal, d'abord en raison de sa souplesse: il permet les volumes simples nettement accusés et facilite leur distribution harmonieuse. D'autre part, le béton armé rend possible des constructions hardies, comme l'église du *Raincy*, construite sans un seul pilier intérieur, hors des murs. On affirme qu'il simplifie la construction et la rend moins coûteuse. Enfin, il donne aux édifices d'aujourd'hui cet aspect d'unité et de simplicité que les architectes modernes recherchent avant tout.

Certains architectes canadiens se sont élevés contre l'emploi du béton dans les constructions du Canada. Le béton, à leur gré, n'a rien de pratique ici. C'est un pauvre isolant. Difficulté sérieuse, certes! Est-ce à dire que ce matériau est impossible? Une difficulté? Qu'on en cherche la solution. Elle se trouve peut-être à portée de la main. Les architectes canadiens de demain riront de nos craintes. Pourquoi ne pas doter notre siècle de cette victoire? Un Ernest Cormier cherche et comprend, comme le prouvent les plans de l'Université de Montréal. Imitons-le, loin de dire que le difficile, c'est l'impossible.

Cependant la brique n'est pas absolument délaissée. L'architecte hollandais Dusock a su en tirer un excellent parti. De même M. J.-Cecil McDougall. Il appert que la brique permet une harmonieuse distribution des masses et les meilleurs effets décoratifs.

L'emploi du béton armé a conduit à l'établissement d'un stardard de construction. Non un type unique d'habitations. On veut la standardisation des éléments de construction qui seront déterminés selon des mesures permettant la plus grande variété de dispositions. On ruine ainsi l'objection des peureux qui voient, en pensée, une ville-caserne où l'aspect de toutes les maisons serait identique. L'architecte Henri Sauvage répond en ces termes aux timides: "La standardisation des éléments n'implique pas l'uniformité des ensembles. Nul n'est plus hostile que moi à l'idée d'une rue sans joie, d'une cité-caserne. Chaque architecte possèdera son module particulier et pourra faire varier les aspects des façades et les arrangements intérieurs selon son goût personnel. Ainsi vous pouvez carrosser de façons diverses les mêmes châssis de voiture." Quel est l'avantage de cette standardisation? Simplifier la construction, la rendre moins coûteuse et créer un style. Grâce aux standards, on peut fabriquer les habitations à l'usine. Le constructeur n'a plus qu'à combiner tels et tels éléments standards, murs extérieurs et murs intérieurs; il les commande à l'usine et les reçoit tout prêts. Il ne lui reste qu'à surveiller l'assemblage, selon ses plans.

Pour que l'architecture nouvelle soit vivante et s'impose, qu'elle soit pratique et tienne compte des besoins de l'homme. Il ne s'agit pas seulement de créer un style nouveau, pour le plaisir de nos yeux. Il faut au contraire créer *la machine à habiter*, pour le bien-être de nos corps. Hygiène et confort: éléments nécessaires de la beauté architecturale moderne. Des maisons baignées de lumière, simples et faciles à entretenir, des chambres de bain spacieuses, des solariums à toutes les demeures, des fenêtres qui laissent entrer l'air et le soleil.

Du bien-être de l'individu on passe au bien-être des foules. Améliorer les villes. Les rendre habitables aux ouvriers comme aux riches. Rendre la construction la moins coûteuse possible, afin de pouvoir reconstruire la cité ouvrière.

Il est intéressant d'étudier à ce propos le plan d'une ville de demain, selon l'idéal de Le Corbusier. Les taudis sont supprimés. On prévoit pour les quartiers ouvriers des logis simples et hygiéniques, ouverts à la lumière. On multiplie les gazons, les arbres, les fleurs. Des gymnases et des bains publics dans tous les quartiers. Au moyen de rues à divers niveaux, on résout le problème de la circulation des grandes villes. On veut pour chaque homme un *home* confortable dans un milieu salubre. Et ces plans n'ont rien de chimérique. Le Corbusier pense d'abord en ingénieur. Il calcule, cite des chiffres, prépare la voie, répond aux objections. Il ne s'agit pas du beau rêve d'un splendide philanthrope, mais de l'idée mathématiquement éprouvée d'un ingénieur épris de beauté.

Pour que les plans de Le Corbusier se réalisent, le devoir de l'heure, c'est d'habituer les esprits aux idées nouvelles, exercer les yeux aux formes nouvelles, les faire voir dans le paquebot, l'aéroplane ou l'automobile: une rééducation. Il est si urgent de retrouver la simplicité que l'expérience vaut d'être tentée. "En règle générale, écrivait Marcel Zaras, les sociétés se mettent à pleurnicher dès qu'un progrès les prive de la jouissance d'un spectacle familier... Pour la plupart, l'esthétique est une question d'habitude optique et de patine." On considère les novateurs comme des fous, efforçons-nous de les comprendre et de démontrer leur ultime sagesse.

(*Suite à la page 50*)

PROMENADE

Par André LESPERANCE

UN sentier du Mont-Royal. Le soleil déclinant répand de riches tons dorés sur la terre brune, les pierres, les branches mortes, les feuilles de l'an passé, il s'étale en larges plaques sur l'écorce des arbres, et multiplie de magnifiques jeux de lumière dans les frondaisons mollement bercées au vent du soir. L'air est doux, les oiseaux chantent. Les oiseaux chantent et ne se taisent pas même lorsque paraissent deux promeneurs. Aurions-nous affaire à des poètes? [Car c'est un fait reconnu que les hôtes des bois ont toujours bon commerce avec les nourrissons des Muses.] Ecoutons leurs propos.

LUCIEN — Ah! j'en frissonne encore. Tu ne saurais deviner, mon ami, ce que ce bourgeois m'a dit. C'est avec une bonne foi déplorable et un accent paterne qu'il me demandait pourquoi je me donnais tant de mal à aligner des bouts de prose. "Au moins, me conseillait-il remplissez toute la page. On dirait que vous voulez écrire en blanc. Quel plaisir prenez-vous à morceler ainsi ce qu'on pourrait aussi bien disposer d'une filée? Pourquoi n'écrivez-vous pas comme dans les journaux?"

ADOLPHE — Quelle horreur! Il est heureux que je ne sois pas dans un salon car je défaillerais, mais la terre est un peu humide par ici.

LUCIEN — Et sans doute, cet excellent homme, il est légion. Depuis ce matin, je me torture la cervelle pour façonner quelque réponse à sa portée.

ADOLPHE — Tu as entrepris une tâche ardue, mais je veux bien t'y soutenir. Prose et poésie! Ce sont deux mondes qu'évoquent ces mots. La prose, pour moi, s'identifie avec le monde réel, l'utile, le nécessaire, mais au vocable poésie les horizons s'ouvrent et je vois un être divin qui, de sa syrinx dérobée a quelque chèvre-pied, tire de douces mélodies. Couronné de laurier, la chlamyde flottante, il dit la beauté du monde, les charmes de l'amitié, il élève jusqu'au pinde ce que le vulgaire foule aux pieds.

LUCIEN — De ton dithyrambe je déduis que l'on peut considérer la prose le tableau du monde tel qu'il est, la poésie le tableau des sentiments que ce monde éveille.

ADOLPHE — Fort juste. La poésie est une émotion, et seule, l'émotion peut y prétendre; le monde extérieur ne devient matière poétique que transposé en passion. Son étendue devient donc restreinte aux faits et aux choses susceptibles de toucher l'âme, soit par leur beauté propre soit par les associations symboliques qu'elles entraînent.

LUCIEN — Le poète est le cœur du monde. Selon le mot de Victor Hugo, c'est un *cristal sonore* qui fait chanter la vie par son désir d'en concentrer toutes les richesses dans sa seule âme.

ADOLPHE — Et comment devra s'incarner cette conception de la vie?

LUCIEN — En vers. En doutes-tu?

ADOLPHE — Nullement. Je soutiens que le vers est la forme la plus haute pour l'expression de la pensée, mais la prose est bien belle aussi... Buffon la préférait à la poésie et Duclos témoignait son admiration d'une chose en disant: "C'est beau comme de la prose".

LUCIEN — Ce n'est pas l'avis de Sully-Prudhomme. Ce n'est pas non plus en récitant de la prose que les soldats de Nicias gagnèrent leur liberté après la défaite de Sicile.

ADOLPHE — Je conviens qu'Euripide leur fut alors très salutaire, mais Bossuet, Chateaubriand, pour ne citer que ceux-ci, ne sont-ils pas poètes?

LUCIEN — Je serais le dernier à soutenir le contraire. Ils avaient le sens du rythme et de l'harmonie qui distingue les favoris d'Apollon.

ADOLPHE — Tu as dit le mot lumineux. La poésie n'est que le sens subtil de l'harmonie de toutes les parties de l'univers. Quand on est doué de cet instinct, qu'il soit tout à fait naturel ou développé par l'art, on peut lui donner cours en prose ainsi qu'en vers, mais le vers est le plus sublime des instruments qu'ait façonnés l'homme.

LUCIEN — A la bonne heure!

ADOLPHE — Quand, dans le silence des passions, tu te penches sur ton âme, n'entends-tu pas un chant très doux, profond comme la mer et caressant comme une brise d'été?

LUCIEN — Je connais cet état. Pourrais-tu l'expliquer?

ADOLPHE — Certains savants nous apprennent qu'il ne faut y voir que le témoignage d'un organisme en bonne santé, mais Pythagore enseigne que c'est l'écho, dans le plus intime de notre être, des harmonieux accords des sphères célestes roulant dans l'infini. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que l'émotion ne soit étroitement liée au rythme. Observe une personne fortement troublée. Sans effort de sa part, son langage devient sensiblement plus cadencé, et dans cet état, des êtres que l'on pouvait considérer vulgaires nous étonnent de la grandeur de leurs discours.

Il y a quelque temps, j'assistais à la projection d'un film de chasse. Voici la scène. Les photographes, postés au milieu d'un sentier d'éléphants, attendent ces animaux. Ceux-ci paraissent, aperçoivent l'obstacle imprévu, reculent en désordre. Le chef de ces pachydermes s'arrête à quelques pas, et là, devant ce danger nouveau, devant ces monstres étranges qui encombrent le passage séculaire, il sent monter en lui une immense indignation appuyée de crainte, et l'on peut voir cette masse, bientôt s'animer d'un balancement régulier. Sous ce rythme farouche on sent la colère éperdue, on sent l'équilibre momentané de fureurs qui éclateront terribles. Et la scène est ici interrompue car les photographes n'ont pas attendu la charge...

LUCIEN — Ce dernier fait est frappant. La légende d'ailleurs place bien l'origine de la poésie dans le rythme. Un jour, le roi Behram-Gor, aux pieds de l'exquise Dail-Aram, lui disait son amour. Elle lui contait le sien. Les paroles palpitaient ainsi que les deux cœurs; elles s'élevaient et retombaient sur les mêmes sons ainsi qu'un écho. Et voilà comment naquit en Perse la poésie, le rythme et la rime.

ADOLPHE — Le vers exprime la passion par son rythme qui lui est communiqué par le nombre régulier des syllabes, divisées en éléments proportionnels par la rime et...

LUCIEN —

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons,
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie;

Rime, écho qui prends la voix
Du hautbois
Ou l'éclat de la trompette,
Dernier adieu d'un ami
Qu'à demi
L'autre ami de loin répète;

Ou plutôt, fée au léger
Voltiger,
Habile, agile courrière
Qui mènes le char des vers
Dans les airs,
Par deux sillons de lumière!

Rime, tranchant aviron,
Eperon
Qui fends la vague écumante;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
A la crinière fumante.

A grafe autour des seins nus
De Vénus
Pressant l'écharpe divine,
Ou serrant le baudrier
Du guerrier
Contre sa forte poitrine.

ADOLPHE — De qui sont ces stances?

LUCIEN — De Sainte-Beuve.

ADOLPHE — Elles sont un bel exemple de l'art que nous étudions. Remarquons ici combien l'emploi de la rime exige de délicatesse. Il y faut une notion raffinée de la convenance. L'abus de la richesse confine à la pauvreté; l'oreille se fatigue et dans cette accumulation réfuse de distinguer l'or véritable. Il faut fuir le vers calembour, et se souvenir que l'assonance n'est qu'un des outils du poète et ne doit pas faire oublier les ressources plus discrètes. Autrement, on choisirait pour idéal ce distique de Théophile Gautier:

Gal, amant de la reine, alla, tour magnanime,
Gallamment de l'arène à la tour Magne, à Nimes.

LUCIEN — C'est en effet le comble; l'identité y est parfaite, cependant je t'avouerai que l'homophonie y est plus riche que le sens.

ADOLPHE — Je ne le conteste pas. Mais j'en reviens à ma phrase qui commence à s'enrhumer de rester en l'air. Je disais que l'harmonie du vers dépend d'un nombre régulier de syllabes réparties en rapports eurythmiques par la césure et par la rime. A ce charme de l'équilibre des membres heureusement proportionnés, vient se joindre la valeur musicale et évocatrice des voyelles.

LUCIEN — Comment, es-tu de ceux qui font leur évangile du sonnet de Rimbaud? Attends un peu. Tiens, le voilà:

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'om bre; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombrelles;
I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix de pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges,
O, l'oméga, rayon violet de Ses Yeux!

ADOLPHE — Sans aller à cet excès, je crois que les voyelles offrent une source d'harmonie qu'il ne faut pas négliger. Sous un autre point de vue, les règles étroites de la versification sont un attrait pour bien des esprits ingénieux à se jouer des difficultés. Ainsi que le dit Valéri: "Les exigences d'une stricte prosodie sont l'artifice qui confère au langage naturel les qualités d'une matière résistante, étrangère à notre âme, et comme sourde à nos désirs."

LUCIEN — Certes, il y a une joie exaltée à tailler son rêve dans cet amas de règles précises. Sans compter que souvent la simple recherche d'une harmonie peut amener la découverte d'une nouvelle comparaison, d'une idée ingénieuse. C'est ainsi que Théophile Gautier explique l'image si pittoresque et qui étonne dans Corneille:

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

Ce vers, on ne peut le nier, a tout l'air d'une cheville amenée par la rime "voiles" du vers suivant. Gautier l'appelle "une cheville magnifique taillée par des mains souveraines dans le cèdre des parvis célestes".

ADOLPHE — C'est là une escalade qui demande du souffle!

LUCIEN — Heureusement, il n'en manquait pas. Mais dis-moi, quelle est ta conception du rôle de la poésie?

ADOLPHE — Tout simplement de transmettre une émotion esthétique, de réveiller l'âme engourdie, de venir rappeler dans la réalité la splendeur du rêve. Tout homme est un peu poète et tremble toujours au souffle de l'infini; c'est la gloire de l'artiste de lui offrir cristallisé son trouble obscur. Car si beaucoup peuvent sentir, peu savent fixer l'émotion.

LUCIEN — Celui qui redescend de la colline sacrée et garde en son âme, ainsi que dans une pyxide d'ivoire, la joie de la minute d'extase; qui, dans la paix, sait plus tard ouvrir l'écrin et contempler amoureusement son trésor, sait le palper, le polir, lui insuffler l'immensité, et dans un large geste le lancer alors parmi la foule, car il a maintenant ses propres ailes; celui-là, en vérité, est le créateur!

ADOLPHE — Regarde ce soleil qui disparaît et tel un éclatant ostensoir semble bénir le monde, et conviens avec moi que l'heure est trop exquise pour discuter plus longtemps; c'est un instant qu'il fait trop bon de vivre.

Le théatre en France en 1929

Par Robert RUMILLY

POUR reprendre une amusante description de Lucien Dubech, le prince de la critique théâtrale contemporaine, le théâtre en France est limité à l'ouest par les Champs-Elysées, au nord par le boulevard des Batignolles avec le théâtre des Arts et l'Atelier, à l'est par la Porte-Saint-Martin et au sud par l'Odéon. C'est qu'en effet le théâtre dans la France centralisée c'est le théâtre à Paris, et le théâtre à Paris ne déborde pas ce quadrilatère... approximatif. Voyons ce qui s'y passe.

On parle couramment en France de la crise du théâtre, et cette crise n'est pas niable. Pour la comprendre, il faut savoir que l'on distingue le théâtre commercial et le théâtre littéraire. La différence entre le théâtre commercial et le théâtre littéraire est que le premier cherche uniquement à satisfaire le plus grand public, tandis que le second cherche à faire œuvre d'intelligence.

Du théâtre commercial vous n'attendez pas que je vous dise grand'chose. Le moindre mal est fait quand il avoue carrément l'indigence de son texte pour ne prétendre à satisfaire que les yeux. Le Casino de Paris réalise des mises en scène somptueuses, et d'un goût souvent très défendable.

On place généralement comme transition entre le théâtre commercial et le théâtre littéraire monsieur Sacha Guitry, qui attire un public étendu et réalise de bonnes recettes avec des pièces qui ont le sens commun. Personnellement j'avoue n'être pas un enthousiaste du théâtre de Sacha Guitry. Fils d'un grand comédien, il a l'avantage d'être lui-même excellent acteur, et il joue ses propres pièces avec sa femme, Yvonne Printemps, très gracieuse et très bonne actrice. Je reconnais en outre à Sacha Guitry le mérite d'être à plusieurs reprises, et avec un certain bonheur, sorti de l'unique et sempiternel thème du théâtre sous toutes les latitudes. Car enfin en supposant que dans quelques centaines ou milliers d'années des catastrophes ou simplement le temps qui passe aient détruit tous vestiges de notre civilisation actuelle, et qu'un érudit retrouve seulement des pièces de théâtre jouées vers 1928, il devra conclure, s'il juge un peu hâtivement que le théâtre est le miroir de la vie, il devra conclure que les Français de 1928 avaient pour pensée et pour occupation unique l'amour, principalement sous la forme de l'adultère. Il se demandera si les Français n'avaient pas aussi, par hasard, des occupations professionnelles, civiques, religieuses ou autres, lorsqu'il trouvera par chance le *Pasteur* de Sacha Guitry, ou son *Mozart*.

Guitry nous a donc tout de même bien fourni la transition qui nous amène au théâtre littéraire.

LA caractéristique du théâtre littéraire, avons-nous dit, est de n'être pas écrit spécifiquement en vue de séduire le grand public. Ce dédain des suffrages est d'ailleurs parfois excessif, car le contact du public, ses encouragements ou ses résistances, ont tout de même leur utilité et il n'est pas absolument nécessaire que les efforts des jeunes écrivains de talent restent confidentiels. Leurs confrères les romanciers sont autrement *up to date* dans l'utilisation de la publicité intensive.

Le théâtre littéraire, et en général tous les honnêtes gens au sens où le dix-septième siècle entendait ce mot, c'est-à-dire tous les gens cultivés, doivent beaucoup à Jacques Copeau. Aidé de quelques subsides et de quelques bonnes volontés, Jacques Copeau ouvrit sur la rive gauche, près de St-Germain-des-Prés et du si pittoresque et si vivant quartier latin, le petit théâtre du Vieux-Colombier. Il devait devenir célèbre. Avec des tendances nettement modernes, mais non pas futuristes, dans une salle étroite et au début pas très garnie, on jouait avec goût des pièces trop peu connues ou trop oubliées comme *Le Carrosse du Saint-Sacrement* de Prosper Mérimée. On s'efforçait aussi et surtout de découvrir et d'encourager les jeunes talents qui n'écrivaient pas pour les Folies-Bergères; enfin on était accueillant aux œuvres étrangères de mérite surtout si une pointe d'exotisme en relevait la saveur, témoin les nô japonais, imprégnés de poésie simple et délicate.

Le Vieux-Colombier conquit vite le quartier latin, riche d'enthousiasme et pauvre d'argent. Et si le labeur probe et persévérant de Jacques Copeau et de ses élèves dut se poursuivre dans le quasi silence d'une critique où l'indépendance et la bonne foi sont rares, il arriva néanmoins à se faire, sinon de très grosses recettes, une belle réputation. On touchait au succès tout en faisant œuvre utile lorsque soudain, il y a quelques années, Jacques Copeau à la surprise universelle ferma son théâtre et s'en alla en Bourgogne faire une retraite qui, malheureusement, a duré bien longtemps. Il ne motivait pas, ou pas suffisemment, son geste, que peu de gens comprirent. Je crois en savoir les raisons essentielles et sous réserve que mon information ne soit pas exactement au point, les voici:

Le milieu qui avait financièrement et moralement soutenu les efforts de Copeau était le milieu de la *Nouvelle Revue Française*. C'est-à-dire une chapelle littéraire. De grand mérite et de grosse influence, mais enfin une chapelle littéraire. Celle dont André Gide est le maître, où l'art de l'analyse psychologique est poussé à une rare perfection, et dont, pour expliquer bien des choses, la plupart des adeptes sont d'origine et de formation protestantes. En France, cela va — ou plutôt cela allait encore récemment car il y a bien des changements en cours à cet égard — avec, en politique des inclinations plus de gauche que de droite, et en littérature plus romantiques que classiques. Or Copeau s'aperçut que le développement de ses efforts l'amenait à faire œuvre si je puis dire réactionnaire, c'est-à-dire en retour vers les règles classiques qui sont les règles éternelles ne gênant que les incapables. En même temps il subissait une évolution intérieure qui devait l'amener à une conversion au catholicisme. (Depuis, Copeau a pris la jolie initiative de faire célébrer chaque année une messe pour les écrivains morts dans l'année). Copeau s'aperçevait donc que ses idées et son œuvre l'éloignaient des amis qui l'avaient soutenu. Et malgré que ceux-ci fussent disposés à lui continuer leur généreux concours, Copeau donna un rare exemple de probité morale en se retirant. Il déclara qu'il voulait à la fois mettre au point ses idées en cours d'évolution et reprendre contact avec les sources populaires de la littérature et du théâtre. Il fit vers Dijon une retraite d'où il ne sortait guère, jusqu'à ces temps derniers, que pour jouer, avec quelques amis, devant les paysans dans les foires de Bourgogne, cette seconde patrie de tout gastronome. Tout en admirant la délicatesse de son procédé, souhaitons comme les dernières nouvelles nous le laissent espérer, qu'un Copeau, même seconde manière, apporte au théâtre français, qui en a besoin, un nouvel enrichissement.

Ses élèves pour la plupart ont persévéré et se sont répartis dans les différents théâtres dont nous allons parler. L'une des plus en vue, mademoiselle Valentine Tessier, très belle femme et très bonne actrice, a rejoint Jouvet aux Champs-Elysées.

Les établissements qui ont recueilli la succession de Jacques Copeau, ceux où l'on ne fait pas du commerce théâtral, sont au nombre de quatre. Quatre si l'on néglige quelques formations embryonnaires et des compagnies d'amateurs dont la plus méritante est la *Petite Scène*, compagnie de gens du monde qui principalement représente des œuvres charmantes d'auteurs trop effacés par la gloire de leurs contemporains illustres, Marivaux par exemple. Les quatre sont messieurs Jouvet aux Champs-Elysées, Pitoeff au théâtre des Arts, Dullin à l'Atelier et Gaston Baty à l'Œuvre.

Le théâtre des Champs-Elysées, une réussite architecturale de l'immédiate avant-guerre, dispose de trois salles, le théâtre proprement dit, la Comédie des Champs-Elysées, et le minuscule Studio des Champs-Elysées. Situés avenue Montaigne près de la place de l'Alma, ils ont de fondation une clientèle élégante et nombre de galas se donnent au théâtre des Champs-Elysées. Jouvet est un excellent acteur.

Au théâtre des Arts jouent M. et Mme Pitoeff. Leur effort est d'autant plus méritoire si l'on considère leur origine étrangère, russe. Ce sont incontestablement des chercheurs, des travailleurs. Je leur reproche un jeu trop lent, ce qui est assez grave dans le théâtre littéraire. Car ce qui manque généralement aux jeunes auteurs c'est le sens de l'action, de sorte que si l'on alentit encore le jeu de leurs pièces cela devient terrible. C'est ainsi que j'ai vu le public s'endormir à la représentation de *Mademoiselle Bourrat*, une très bonne pièce de Claude Anet jouée par les Pitoeff (ce n'était pas au théâtre des Arts, mais voilà qui ne change pas rien à l'affaire). Claude Anet est un romancier; sa pièce manquait du mouvement plus nécessaire au théâtre qu'au roman; un jeu trop lent la rendait soporifique.

Charles Dullin est le véritable successeur de Copeau. Je ne sais pas s'il a sa grande culture, mais comme acteur il est, je trouve, le premier acteur français en ce moment. Il a aussi admirablement réussi au cinéma dans deux très beaux films, *Le Miracle des Loups* et *Le Joueur d'Echecs*. (Avec le film officiel de l'expédition Citroen qui a traversé l'Afrique du nord au sud, la salle Marivaux a donné là trois films magnifiques.) Dans *Le Miracle des Loups*, Dullin jouait le personnage de Louis XI et il a eu ce beau mérite supplémentaire de nous restituer un Louis XI conforme à la vérité historique. Paul Fort lui-même, dans son *Louis XI curieux homme* qui fut joué à l'Odéon, nous a montré un vieillard craintif et superstitieux, presque abruti, alors que ce grand roi, le plus grand rassembleur de terre française, était naturellement vif et brave jusqu'à la témérité. Il n'est pas d'audace qu'il n'ait eu tant qu'il était le dauphin. Quand il devint le roi, il sut réfréner son caractère devant les nécessités politiques.

Mais voilà qui nous éloigne du théâtre. Quand vous irez à Paris, je vais vous donner un tuyau pour passer une bonne soirée. Vous irez dans la petite rue Dancourt qui prend boulevard de Clichy et grimpe vers Montmartre. Quelques portes au-dessus du boulevard de Clichy, à main droite, vous irez, à 7 heures sonnant, au restaurant du "Bon Bock". Une salle grande comme un mouchoir de poche où s'entassent cent convives, presque tous jeunes et exubérants. Pour dix francs (40 cents) on vous servira tambour battant un excellent dîner dont le menu, par exemple, vous sera imposé. Tous mangent la même chose en même temps, presque au commandement. Tout au plus vous offrira-t-on, le dessert venu, un choix bizarre sur un ton impératif: "fromage ou raisin?" Ce n'est pas le confort américain, mais c'est déjà Montmartre et une excellente préparation pour aller au théâtre de l'Atelier, où je veux vous faire terminer votre soirée. En sortant donc à 7½ heures pour laisser la place à une deuxième fournée de clients, vous n'avez qu'une centaine de mètres à grimper pour arriver place Dancourt.

Un petit théâtre; les fauteuils auraient terriblement besoin d'avoir leur velours, renouvelé les corridors d'être repeints, et je vous souhaite de n'avoir pas besoin d'aller à la toilette. C'est là que Dullin et sa troupe luttent courageusement contre les difficultés matérielles et l'indifférence du "grand public". Malgré qu'ils connaissent enfin, en ce moment, le succès avec *Volpare*, je doute qu'ils fassent jamais fortune. Mais ils auront leur place dans l'histoire du théâtre, et vous, si vous allez au théâtre pour entendre autre chose que des jeux de mots faciles, vous aurez neuf chances sur dix de passer une bonne soirée.

Avec le théâtre de l'Œuvre, où Gaston Baty présente d'excellents décors et des pièces dont le choix est moins généralement heureux que celui de Dullin, voici donc les endroits où le théâtre digne du passé littéraire de la France se débat, et les acteurs qui tiennent le drapeau. Voyons encore ce qu'ils jouent.

Ils jouent un assez grand nombre de pièces étrangères. Et comme cela n'a pas une contre-partie suffisante dans le petit nombre des pièces françaises jouées à l'étranger, c'est bien un signe de crise. Même, une forte proportion des succès de nos théâtres littéraires sont obtenus avec des pièces étrangères. Les Pitoeff jouaient la *Jeanne d'Arc* de Bernard Shaw pendant que Dullin faisait recette avec force pièces de Pirandello.

Pirandello est un auteur italien, qui vit et écrit actuellement, et dont les pièces sont originales et intéressantes. Représentées un peu dans le monde entier, elles ont eu beaucoup de succès à Paris, et même une certaine influence. On peut leur reprocher que le thème est à peu près le même pour toutes; il est résumé par le titre de l'une d'elles: "chacun sa vérité". Telle chose qui serait fausse pour moi est vraie au même moment pour mon voisin qui la voit sous un autre angle, avec une autre morale ou d'autres préjugés. De même pourrait-on dire "à chaque moment sa vérité". Venant au moment où l'on parlait, sans d'ailleurs les connaître, des théories d'Einstein, et fort bien présentée, une telle thèse pouvait avoir au théâtre un certain retentissement.

Pour donner un exemple de la faveur des pièces étrangères, le mois dernier trois de nos quatre théâtres littéraires en jouaient simultanément. M. Pitoeff jouait une pièce de Tolotor. "Une pièce de Tolotor" jouée par Pitoeff, ça doit être carrément ennuyeux. A l'Œuvre on jouait une pièce du bon écrivain anglais Sommerset Manghan. Enfin Dullin jouait et joue encore le *Volpare* de Ben Jonson, ce chef-d'œuvre de la littérature tout court.

Mais ce n'est pas des littératures étrangères que nous nous entretenons, et je n'ai cité ces pièces que pour montrer quel symptôme de crise leur succès représente en ce qui concerne le théâtre français.

PARMI les auteurs français — à peu près tous des jeunes — qui sont joués dans ces théâtres, je n'ai pas l'intention, ni la qualité pour établir un palmarès. Je vais donc en citer quelques-uns sans prétendre en épuiser la liste, soit parce que je les considère comme plus typiques ou plus influents que les autres, soit simplement parce que je les connais mieux.

Il faut donc parler de monsieur Sarment. Jean Sarment a trente-un ans, c'est-à-dire qu'il a pu être en mesure de faire la guerre dans ses trois dernières années, mais qu'il est néanmoins un écrivain d'après-guerre et, en somme, un homme de la génération d'après-guerre. C'est au lendemain de la guerre que Jean Sarment s'est révélé par *La Couronne de Carton*, puis par *Le Pêcheur d'Ombres*. *Je suis trop grand pour moi* et bien d'autres très jolies pièces ont suivi. Il ne se fait pas systématiquement jouer dans les théâtres littéraires et sa réputation est assez vaste. *Je suis trop grand pour moi* a même été joué à la Comédie Française. Mais ce n'est pas, ou ce n'est plus, un critérium, car il faut bien reconnaître que les influences ont maintenant plus de poids que le talent dans le choix des œuvres que joue la Comédie Française. Quoi qu'il en soit, la réputation de Sarment a peut-être été trop vaste et trop rapide. Lorsqu'à vingt-trois ans il entendit crier au chef-d'œuvre, je crains qu'il ne s'en soit un peu grisé et qu'il n'ait pas assez senti la nécessité de s'améliorer par le travail. C'est néanmoins un auteur de talent, qui possède en particulier un joli sens du dialogue vif et souple. "Du bon Sarment, dit Lucien Dubech, c'est peut être ce que nous entendons aujourd'hui au théâtre de plus frais, de plus délicat, de plus finement poétique". Comme beaucoup des jeunes hommes de sa génération, qui ont fait la guerre de 18 à 20 ans, c'est-à-dire dans l'enthousiasme, et qui ont été si cruellement déçus par l'après-guerre, Sarment prend volontiers pour thème l'éternelle et l'universelle illusion, thème délicatement effleuré par cet auteur que l'on compare à Marivaux, et l'éloge n'est pas si mince.

(*A suivre dans le prochain numéro*)

Le sport chez nos Canadiennes

Mme J. DAGENAIS gagne le championnat de la Province

Mlle Pauline GADBOIS

Le tennis, populaire surtout chez la race anglaise, apparut chez nous — combien timidement! — au Parc Lafontaine, il y a une quinzaine d'années. Au début les hommes seuls y prirent part. Mais l'élan donné en France par le triomphe de Suzanne Lenghlen, alors qu'elle remporta le championnat à Wilbledon, eut son contrecoup dans tous les pays où vivaient des sympathies françaises. Chez nous donc. Nos dames se mirent de la partie. Ce n'était encore, il faut l'avouer, qu'affaire sociale, prétexte à réunions d'amis. Elles y prirent bientôt un intérêt plus sérieux, le tennis entra dans leurs moeurs. Les Canadiennes françaises ne sont pas encore les reines du tennis, mais tout fait prévoir que l'avenir leur réserve de bien beaux succès.

Ce qui nous amène à rappeler le succès récent de Mlle Pauline Gadbois, qui dans le dernier tournoi provincial, sur les courts du club Westward, fut la seule Montréalaise à remporter un championnat. Mlle Gadbois et Mme H.-L. Beer, d'Ottawa, s'assurèrent les honneurs du double pour dames. On sait que quatre des cinq titres en jeu ont été remportés par les représentants de Toronto. Nous devons donc à Mlle Gadbois d'avoir sauvé Montréal d'un humiliant blanchissage. Sa victoire ne fut pas facile. Elle a gagné après une lutte acharnée au possible, qui fut pour les spectateurs enthousiasmés une exhibition magistrale de science, de courage et d'adresse. Mlle Gadbois est la fille du Dr Gadbois, bien connu dans le monde sportif.

* * *

Ce que nous venons d'écrire sur les débuts du tennis à Montréal peut s'adapter aussi bien au jeu de golf. Pratiqué d'abord par les Canadiens anglais, il finit par éveiller chez nous un certain intérêt. Nous nous sommes mis de la partie, nos dames ont emboité le pas (c'est le cas de le dire), et voilà, la championne de la province de Québec est aujourd'hui l'une des nôtres.

Dans sa livraison du mois d'août 1928, *La Revue Moderne* publiait un article sur Mme J. Dagenais, à l'occasion de la très belle lutte qu'elle venait de livrer à Mlle Dora Virtue sur la course de golf du club Laval sur le Lac. Mme Dagenais n'avait cédé qu'au vingtième trou. Une partie qui s'arrête là appartient aussi bien à l'un qu'à l'autre concurrent. Nous prédisions alors — ce qui n'était peut-être pas très difficile à deviner — qu'un avenir rapproché assurerait à notre courageuse compatriote le championnat provincial chez les dames. Notre voeu s'est réalisé. Le 31 juin dernier, à Summerlea, après une partie contestée et passionnante au possible, Mme Dagenais triomphait de l'ex-championne Mlle Dora Virtue. La lutte nécessita cinq trous supplémentaires et ne se termina qu'au vingt-troisième. Une foule nombreuse et enthousiaste assistait à cette rencontre mémorable, la plus excitante jamais vue sur un terrain de golf de Montréal.

A la fin du tournoi, le thé fut servi au *club house* par les dames du club Summerlea. Les prix furent ensuite décernés. Mme Dagenais reçut la coupe emblême du championnat de la province de Québec, section féminine, la coupe de la Canadian Ladies Golf Union et le trophée Summerlea. Ce fut donc, comme on le voit, une journée triomphale pour notre compatriote et pour toutes les Canadiennes françaises en général.

Félicitations à Mmes I. Vautrin et L. Papineau, pour leur belle tenue au tournoi.

Mme J. DAGENAIS

---

doute? mais elle exprime à merveille le sentiment commun des Canadiens français. Le Canada est pour eux le centre de l'univers. Comment pourrait-il en être autrement? Négligés, abandonnés par la France, traités durement par les premiers gouverneurs anglais, dans quel coin de leur coeur auraient-ils trouvé des sentiments d'amour vif pour ces deux pays? Sans doute ils admirent la France et l'Angleterre, mais leur patrie, c'est le Canada.

Et l'insurrection Papineau? D'abord, pourquoi tout rejeter sur les épaules de Papineau? Papineau, il est vrai, déplorait la tyrannie de l'administration publique, et il protesta. Mais Howe n'a-t-il pas fait de même en Nouvelle-Ecosse, Wilmot au Nouveau-Brunswick, Baldwin et MacKenzie dans le Haut-Canada? Et, dites-moi, quels hommes Papineau avait-il comme lieutenants, sinon deux Anglais, les frères Nelson, dont l'un, Wolfred, était plus Papineau que Papineau lui-même! Quelle que soit notre opinion touchant cette insurrection, il est un fait que tout historien sérieux doit admettre: sans cette révolte de 37, nous ne jouirions pas de notre forme actuelle de gouvernement. "Nous sommes toujours un peu pressés de traiter de déloyaux les Canadiens français", poursuit M. Holmes. "Faisons pourtant un examen de conscience. En 1847, après la signature du Bill d'indemnité, qui lancèrent à Lord Elgin des pierres et des oeufs, sinon nos concitoyens de langue anglaise? Quels clubs rayèrent le nom du Gouverneur de la liste de leurs membres, sinon nos clubs anglais? Ne sont-ce pas les Anglais, et non les Canadiens français, qui s'agitèrent en faveur de l'annexation du Canada aux Etats-Unis? Ne sont-ce pas les Anglais, et non les Canadiens français, qui, en 1849, mirent le feu aux édifices du Parlement à Montréal?"

"Votre voisin — Baptiste"

(*Suite de la page* 5)

"Peut-être bien," répondra-t-on; "mais voici où l'on vons pince: que pensez-vous de la part que prirent les Canadiens français à la Grande Guerre? N'avaient-ils pas un seul et unique régiment pour les représenter?—Ce que vous ignorez sans doute c'est que, n'eût été l'intervention indignée du Major Olivar Asselin, journaliste et soldat, l'on n'aurait même pas laissé à cet unique régiment son identité; qu'on l'aurait morcelé et glissé par portions dans les autres régiments, comme on avait fait de tous les autres corps canadiens-français; ce que vous ignorez peut-être, c'est que cet unique régiment — le 22e, puisqu'il faut l'appeler par son nom — qui, d'après Sir Arthur Curry lui-même, s'est couvert de gloire à Courcelette et à Vimy, a absorbé à lui seul plus de 12,000 hommes!

"Un jour nous dira quelle responsabilité ont assumée les politiciens du temps en dérobant au public la vérité; quelle responsabilité ils ont prise en empêchant systématiquement les Canadiens français de jouer dans la guerre mondiale le rôle qui leur revenait. Il est une chose qu'on ne saurait nier, c'est qu'on s'est servi de la masse canadienne-française pour gagner des élections. Il fallait à tout prix neutraliser le vote en bloc des Canadiens français; et pour inciter la masse anglaise à voter *conservateur*, quoi de mieux qu'agiter devant ses yeux le spectre de la couardise ("slakerism") canadienne-française? Tout ce qui restait à faire était d'*organiser* cette couardise. — Que serait-il arrivé en Ontario, je vous le demande, si le recrutement avait été conduit par un prêtre catholique? Et pourtant, c'est par un ministre méthodiste qu'il fut levé dans la province de Québec. Que serait-il arrivé en Ontario, si les régiments canadiens-anglais, au lieu de prendre la mer dans leur intégrité originale, avaient été pour ainsi dire découpés, dépecés, mêlés à des régiments canadiens-français dont ils n'auraient ni connu les officiers ni entendu la langue? Et voilà la façon dont on a manié les régiments canadiens-français.

"Qui s'étonnerait qu'après une telle campagne le peuple de Québec est regardé d'un mauvais oeil le mouvement de Bonne Entente? Je prédisais alors, devant un auditoire de Toronto, qu'il faudrait au moins dix ans pour réparer le mal causé par ce gâchis politique et militaire. Je suis heureux de constater que j'ai été mauvais prophète. *Baptiste* et *Johnny Canuck* sont aujourd'hui les meilleurs amis du monde.

C'est que *Baptiste* est un type des plus aimables, si vous savez le comprendre et vous gagner sa confiance. Industrieux, incliné à la vie de famille, il reste attaché à ses traditions, c'est vrai, mais à des traditions qui ne sauraient en aucune manière nuire à son développement social ou économique.

(*Suite à la page* 49)

Courtoisie de la Canadian Home and Community Beautiful Association.

Donnez à vos bungalows une beauté durable

IL est assez rare qu'on trouve réunies dans une même chose beauté et durabilité. Un bungalow de briques peintes vous offrira toutes les qualités excellentes des petites maisons, en plus de la résistance de la brique.

Dans les bungalows ayant un solarium et une véranda convertible en dortoir, vous remarquerez avec plaisir que les pièces où l'on vit le jour, salon, salle à manger, etc., sont situées à l'avant de la maison, tandis que les chambres à coucher sont placées à l'arrière. Vous avez, sur un seul étage, trois chambres à coucher, la salle à manger, le salon, la cuisine, la salle de bain, le solarium et la véranda-dortoir.

Un espace additionnel a été réservé sous le toit, de façon à permettre l'installation de deux chambres à coucher et d'une salle de bain, si la chose est jugée nécessaire. Trois lucarnes, une de chaque côté et une en arrière, donneront à ces chambres une clarté et une ventilation plus que suffisantes. La division de ces chambres est laissée au choix du propriétaire, mais le plan pourvoit le bungalow d'un escalier conduisant à cet espace additionnel.

Pour la construction de ce charmant bungalow on a employé de la brique ordinaire, qu'on peut peinturer ou recouvrir de chaux. Naturellement, si tel est son désir, le propriétaire est en droit de laisser à la brique sa couleur naturelle. Mais, pour plusieurs raisons, la chose est à déconseiller. Au seul point de vue de l'apparence, il est très agréable d'entrevoir sous la peinture des coins de brique naturelle . Au point de vue pratique, la peinture protège la brique à peu près comme elle protège le stuc, contre l'humidité qui vient de la pluie ou de la neige et contre la saleté qu'une surface laissée à son état naturel est toujours apte à recueillir.

Ajoutons que le bungalow que présente notre vignette peut aussi bien se bâtir en bois.

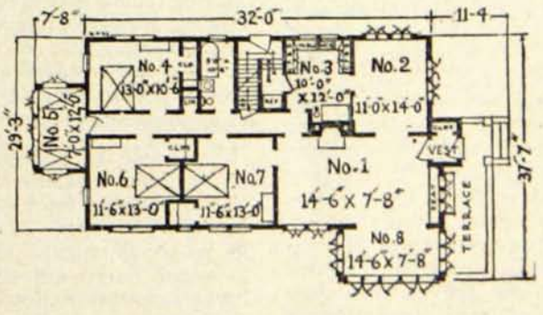
Les meubles qu'on peint soi-même

Tous tant que nous sommes, nous avons, un jour ou l'autre, désiré vivement nous procurer quelques-uns des objets d'art ou meubles peints aperçus dans les boutiques: Appuis-livres aux décorations tentantes, étagères laquées pour magazines et revues, guéridons, etc., toutes choses pratiques et jolies à la fois, qui ont le pouvoir d'animer un coin morose ou de doubler l'apparence d'une pièce déjà agréable d'aspect. Et dire qu'il est possible de transformer en une de ces jolies-ses un vieux meuble mis de côté, ou un meuble neuf qu'on peut se procurer pour une chanson et qu'on n'aura qu'à recouvrir de peinture! Par la peinture, l'émail ou la laque, vous pouvez, en suivant l'une des nombreuses méthodes de décoration, transformer le plus prosaïque des meubles (vieux ou neuf) en une acquisition merveilleuse et charmante pour votre ameublement.

* * *

D'abord, que le bois ait été fini ou non, voyez à ce que la surface soit bien sèche et parfaite de propreté. Si la surface est en bonne condition, il suffira d'un vigoureux lavage. S'il y a présence de cire ou d'huile, il faudra nettoyer à l'aide de térébenthine. Le vieux fini tend-il à se soulever, il faut le faire disparaître à l'aide d'un instrument spécial et redonner à la surface un poli parfait. Lorsque les meubles auxquels on veut donner un beau fini ont été auparavant vernis et non peinturés, il faudra enlever le glacé de la surface. Epongez alors avec une forte solution d'eau et de soda à laver; quoique le papier sablé donne encore les meilleurs résultats.

Rien ne vaut la laque pour finir les meubles. La laque sèche en moins d'une demi-heure On peut l'employer sur les vieilles surfaces ou les neuves indifféremment. Il suffit que la surface soit dure, sèche et en bonne condition. On ne doit jamais l'appliquer sur une surface qui vient d'être peinturée, passée à l'émail ou au vernis.



1. *Salon*
2. *Salle à manger*
3. *Cuisine*
4. *Chambre à coucher*
5. *Véranda-dortoir*
6. *Chambre à coucher*
7. *Chambre à coucher*
8. *Solarium*

EVE AU MIROIR

La lumière du soleil et la beauté de votre chevelure en été

AUTRES TRAITEMENTS POPULAIRES

Il fut un temps où le bien et le mal avaient un sens bien défini. Tout était absolument positif.

Sur une blessure au genou, maman mettait du camphre. S'il vous arrivait un mécompte, c'était pour votre plus grand bien, par contre, si la vie se faisait trop douce, il fallait vous attendre à de terribles ennuis dans un avenir prochain.

Puis vinrent les psychologues dont la voix émit certains aphorismes susceptibles d'être compris de tous les humains... leurs frères. "Si le bât vous blesse débarrassez-vous en... Avez-vous un désir ? réalisez-le par tous les moyens. Si vous voulez faire quelque chose, allez-y, mettez-y toute votre volonté, elle s'accomplira." Ce fut la finale, les enfants et les femmes même désertèrent leurs foyers, et les hommes commencèrent à regarder autour d'eux. Tout but à la débandade.

D'un autre côté de bons livres sérieux et sages nous apprennent qu'il n'est point dans cette vie de vraie liberté ni de repos pour le pécheur, tant que l'homme n'a pas entrepris la conquête de lui-même. Il doit brider sa volonté, son esprit, son âme même; dominer tous ses appétits physiques, vaincre ses élans émotifs et discipliner son esprit.

La saison d'été cependant est celle qui nous pousse à rêver de liberté.

Il faut après le dur travail si continu de la saison d'hiver un vrai repos. Voici l'été enfin! Si propice au doux "Farniente": avec le doux arôme de ses jardins en fleurs, l'âpre senteur de la mer si vivifiante, avec ses longs jours ensoleillés. L'heure des grandes activités est passée... tout nous invite au repos.

La jeunesse a ce grand avantage de pouvoir négliger un peu son travail de beauté, mais hélas! la quarantaine se doit de ne pas abandonner la tâche, même dans cette saison des humaines lassitudes.

Le soin des cheveux est de plus en plus important en cette époque estivale.

Pour laisser au soleil et à l'air leurs coudées franches à travers votre belle toison d'or clair, cuivré ou bruni; allez sans chapeau, vos beaux cheveux respireront eux aussi et la circulation du cuir chevelu en sera activée. La raison des cheveux rares aux tempes s'explique par le fait que les vaisseaux sanguins y sont plus minces et que la moindre fatigue ou tension nerveuse, entrave la force de la poussée sanguine. Les cellules du cuir chevelu ne reçoivent pas assez de nouriture et le cheveu tombe, faute d'aliment reconstituant. Essayez, ne fut-ce que pendant deux semaines, une pommade fortifiante et nourissante sur les tempes et un bon massage, et non seulement le cheveu s'épaissira, mais encore la moindre tendance naturelle le fera tourner en petits frisons fous.

C'est du soleil qu'il faut à vos cheveux, mais pas de séances trop prolongées ni trop brûlantes; avant de vous exposer aux rayons solaires, frictionnez le cuir chevelu avec une huile spéciale à cet effet, et si vous désirez rester plus d'une demi-heure à votre bain de soleil, coiffez-vous d'un large chapeau de paille tressé lâche.

Même les cheveux teints tirent avantage de cette exposition au soleil. Il se vend de pratiques petits bâtons pour l'usage des cheveux teints, il est bon d'en apporter en voyage. Vous les trempez dans la teinture, puis il suffit de les mouiller au moment de les appliquer à la racine des cheveux, pour que ces derniers poussent de la même couleur que celle que vous avez utilisée pour teindre vos cheveux. En moins de deux minutes la teinte est uniforme comme si dame Nature elle-même avait fait l'opération.

Portez un bonnet au bain. Sans cela l'huile naturelle des cheveux sera détruite par l'abondance de l'eau surtout si on se baigne quotidiennement, et le lustre de la chevelure s'évanouira. L'eau salée, elle, a ce désavantage de rendre le cheveu raide, lourd et cassant, et c'est si difficile d'enlever le sel; il faut une puissante douche... ou un véritable "shampoo". Si vous devez nager et plonger chaque jour, alors ayez un tonique pour les cheveux secs, et appliquez-le plusieurs fois la semaine.

Comme la mode des cheveux longs nous revient, cela veut dire de bien plus luxuriantes chevelures, car les cheveux longs nécessitent un bon brossage, et fréquemment. Evitez les brosses de métal. Servez-vous d'une brosse à longue barbe qui polira la chevelure et à barbe ferme pour stimuler l'action du cuir.

Avec les années le cuir chevelu devient plus mince, plus serré et par conséquent nourrit moins le cheveu. Les messages alors sont tout indiqués (mieux vaut cinq minutes chaque jour qu'une demi-heure par-ci par-là); aussi les exercices physiques.

Certains traitements sont merveilleux comme résultats. Il se vend sur le marché un onguent qu'on applique le soir avant de se mettre au lit; et un bon "shampoo" le matin suivant. Il en résulte des reflets satinés et une lumière d'or bruni délicieuse, puis les cheveux s'épaississent rapidement.

Avec les bas minces et les robes courtes, il est très important que disparaissent les poils follets... Ce sont de parasites dont se passe la beauté.

Il se vend dans le commerce des pâtes, des cires, etc., à cet effet, on est sûr de réussir. Il faut être prudent, naturellement, et bien étudier la manière de s'en servir.

L'été: c'est aussi la saison des déodorants. Les robes d'aujourd'hui sont trop claires et trop légères pour qu'on puisse comme autrefois porter des sous-bras; avec les déodorants, vous passez à travers la vie, confiante, parce que votre transpiration est non seulement amoindrie, mais aussi sans odeur.

Il suffit souvent d'en faire usage au moment de sortir.

Faites-vous une beauté, c'est votre devoir et ce doit être aussi votre bon plaisir. Soignez votre beauté de ce côté; bannissez la paresse qui peut fort bien s'emparer de vous dans les grandes chaleurs. Ne perdez pas la réputation acquise à la saison des réceptions et des bals.

Ne dites pas: "Cet été je me laisse aller, je serai ce que la nature m'a faite, je ne demanderai pas à l'art de me soigner et de m'embellir." Vraiment? et vous pensez que là est le confort et la liberté? Gare à une peau qui fait penser à du cuir, au menton retombé, à la taille qui s'oublie! Ce que la vie moderne réclame, c'est un peu de "camphre"!

La finale de la symphonie

Par CELIA CAROLINE COLE

(*Courtoisie du Delineator*)

LA COUPE DES JUPES DU SOIR

La jupe du soir, il faut le reconnaître, est presque toujours uniformément longue, de temps à autre, le derrière de la robe, seul, tombe jusqu'à terre, mais la couture tend de plus en plus à dissimuler complètement les jambes par des volants, des pans, des pointes de dentelle, de tulle ou de mousseline de soie.

Cette nouvelle combinaison allonge adroitement la silhouette, d'autant que la taille ayant remonté, le buste apparaît plus court. Les robes, presque toujours faites de volants superposés, commencent cependant à se garnir plus généreusement dans le bas.

N'avons-nous pas vu dans une grande maison de la rue Royale, des plumes de coq et des plumes d'autruche défrisées, border des volants de tulle? Allons-nous revenir, décidément, aux façons "froufroutantes"? Il est permis de se le demander. D'autant que les manteaux suivent, bien entendu, la même ligne.

Roman d'amour complet

MON CYGNE

Par Emmanuel SOY

I

A la gare d'embranchement de X..., les voyageurs eurent la contrariété de constater que le train correspondant était parti depuis dix minutes et que, grâce à cela, ils avaient devant eux environ trois heures d'attente.

Ils en prirent assez philosophiquement leur parti, car le motif de leur voyage — en ce printemps de 1917, où l'horizon était encore si obscur, où de si épais nuages cachaient l'aube de la victoire — n'avait, cependant, rien de tragique.

Le colonel Montcharmin était venu ici même, au-devant de sa femme et de sa fille, lesquelles allaient le rejoindre dans le centre de la France, au camp de Caillou-la-Plaine, où, après de longues fatigues, il allait passer quelque temps.

Ainsi, chaque fois que, depuis le commencement de la guerre, le colonel avait été éloigné du front, Mme Montcharmin s'était héroïquement transportée auprès de lui, acceptant, sans trop maugréer, des logis d'emprunt, plus ou moins commodes, qui ne lui rappelaient guère sa luxueuse installation du temps de la paix.

Le mot d'héroïsme venait tout naturellement à l'esprit, quand on contemplait Mme Montcharmin, presque obèse, avec son air de lassitude accablée et souffrante.

Il est vrai que cette forme louable de l'amour conjugal avait surtout pesé sur Mme Andrial, la colonelle n'ayant guère fait que de confier son imposante personne à la sollicitude des compagnies de chemins de fer.

Madame Andrial était cette jeune veuve qui, précédemment, avait soigné la mère du colonel durant sa longue maladie dernière. Ayant pu la voir à l'œuvre, Mme Montcharmin avait, en sa compagne, toute confiance. C'était très commode, pour une femme si lourde et toujours fatiguée, de se reposer sur une personne sûre, de la direction de l'intérieur, du soin d'accompagner Mlle Montcharmin et d'être son mentor.

Les amis des Montcharmin avaient bien trouvé Mme Andrial un peu jeune pour ce rôle, et aussi trop jolie, quoique la colonelle, sur ce chapitre de la beauté, trouvât la veuve plutôt insignifiante.

Madame Andrial avait environ trente ans, et, en dépit de l'opinion de la colonelle, était singulièrement belle. Mais son deuil de veuve, qu'elle portait depuis plusieurs années et qui était de peu, de très peu, antérieur à la guerre, son deuil de veuve, son extrême correction, sa grande réserve contribuaient à effacer la jeune femme, à la faire passer plutôt inaperçue. Et la parfaite attitude de cette salariée finit par désarmer les critiques.

D'ailleurs, à cause de sa santé, Mme Montcharmin n'avait plus guère de prétentions personnelles. Et Mlle Geneviève Montcharmin, en ces dernières années, n'était encore qu'une longue fillette.

Aujourd'hui, sur le point d'atteindre ses dix-huit ans, elle commençait bien à paraître une jeune fille avec la beauté du diable, ses cheveux très dorés, la fraîcheur de son teint, pas mal d'aplomb et de la vanité aussi. Geneviève Montcharmin — Eve ou Eva pour les intimes — commençait à attirer les regards sur sa pétulante petite personne.

Celle qui remplissait, tour à tour, chez les Montcharmin, le rôle d'intendante, d'institutrice, de mentor,— rôle fort bien rétribué, il faut le dire,— était, elle aussi, une Geneviève, mais que personne n'appelait plus par son prénom.

Pour employer ces heures d'attente, qui semblent si longues, les voyageurs s'en allèrent à travers la ville. Ils visitèrent deux églises. Puis M. Montcharmin proposa d'entrer au Musée, dont la sombre façade était devant eux.

— Oh! des vieilles poteries et des débris de pierres tombales! soupira Eve, irrévérencieusement. Enfin, puisqu'il faut passer son temps, entrons dans le local! Mme Andrial nous guidera. Vous connaissez la ville, m'avez-vous dit.

— Oui! fit doucement Mme Andrial. Autrefois, je l'ai souvent visitée... C'est le berceau de ma famille paternelle.

Elle n'en dit pas davantage. Du reste, la généalogie et les souvenirs de cette silencieuse personne importaient peu aux autres.

Le musée était plus intéressant que ne le supposait la moqueuse Eve. Certaines salles furent rapidement traversées. On flâna un peu, dans celle des tableaux.

— La jolie toile! fit la jeune fille qui exprimait, à voix haute, toutes ses impressions.

Le colonel était déjà en arrêt devant la toile en question, un charmant tableau de genre, représentant une pièce d'eau, des cygnes et une petite fille vêtue de blanc.

Sur le cadre doré étaient gravés ces deux mots: "Mon cygne".

— C'est l'œuvre d'un peintre du pays, mort jeune, expliqua le guide, flatté de l'admiration enfin provoquée chez la moqueuse demoiselle blonde. Cette petite, c'est sa fille... Il y a assez longtemps de cela.

— Elle doit être devenue une fort jolie femme, pensa tout haut Eve Montcharmin. Et cela doit la flatter, quand elle revient ici.

A ces deux questions, le gardien répondit par un geste vague.

— Je ne sais pas... Cette famille a quitté le pays.

Le titre du tableau, sans doute amoureusement choisi par le peintre, convenait à merveille à l'enfant, dont il exprimait la grâce fière. Petite fille blanche et brune, aux traits d'une extrême délicatesse, aux grands yeux sombres, à l'air songeur et détaché, comme les cygnes, ses voisins, elle semblait faite pour le noble décor d'un beau parc.

On ne regardait point Mme Andrial. On ne s'occupait point d'elle. Nul ne se fût avisé de découvrir, en ce visage de femme, les traits de l'enfant aux cygnes, dans les gestes et l'attitude de la veuve la grâce rare, innée de l'enfant.

On ne fit pas attention au nom écrit dans un coin de la toile... ou bien, on le déchiffra mal. Mme Andrial, qui, tout d'abord, avait paru vouloir parler, serra les lèvres, d'un air de tristesse résolue et tranquille.

A quoi bon se parer de ce petit rayon de gloire, quand on porte un tel fardeau et qu'on ne tient qu'à rester inconnue?

Une émotion profonde, mêlée de stupeur, croissait en elle, à se retrouver ainsi, inopinément, pour quelques heures, dans le cadre familier de son passé le plus lointain... car elle était née ici, elle avait vécu ici une partie de sa première jeunesse.

Cette révélation, si elle l'avait faite aux Montcharmin, n'eût point touché au mystère de sa vie, au secret qu'il lui fallait garder. Mais elle avait une frayeur presque maladive de se trahir, de mettre les autres sur la voie... Et, à ce moment même, elle se répétait, avec un frisson: "Si l'on savait!"

Car la destinée de l'enfant aux cygnes avait été étrange et tragique.

II

Les personnes qui, journellement, frôlaient Mme Andrial, à qui son visage, son sourire doux et ses gestes étaient devenus familiers, ne s'imaginaient pas à quel point cette jeune femme en deuil leur était étrangère.

La colonelle avait cru comprendre que sa compagne avait eu de grandes tristesses conjugales. Par discrétion, elle ne l'avait jamais questionnée au sujet de son mari, mort dans un naufrage. Ces époux, en tout cas, étaient séparés depuis plusieurs années, puisque Mme Andrial, avant son deuil de veuve, vivait auprès de la mère du colonel, à laquelle elle avait été chaleureusement recommandée par la supérieure d'une grande maison religieuse d'éducation.

Geneviève Andrial parlait fort rarement de son passé, et plus rarement encore de son mari. On savait, toutefois, qu'elle avait été une jeune fille heureuse et choyée, que rien n'avait préparée à gagner sa vie.

— Pauvre petite! c'est, sans doute, son mari qui l'a ruinée! pensait Mme Montcharmin, non sans compassion.

Si l'on savait!...

...Ce passé, dont les vagues d'amertume revenaient, incessamment, ronger la paix fragile de la jeune femme, ce passé contenait une catastrophe secrète, un effondrement lamentable.

L'enfance et la première jeunesse de Geneviève Andrial avaient été à la fois heureuses et banales. Pour le père, destiné à partir si tôt, pour la mère qui, elle, devait l'élever, Geneviève avait été "mon cygne", c'est-à-dire l'enfant la plus adulée, la plus admirée de la terre.

Sa vie morale, par suite de cette singulière éducation, était absolument en dehors du bien et du mal. Elle était bonne naturellement, et douce, et droite; mais pas dévouée et, pour tout dire, naïvement, élégamment égoïste.

La dot de Mlle Andrial n'était pas considérable. Et, dans notre siècle vénal, les plus charmantes ont besoin de dot.

Déjà, des mères de famille, jalouses, prédisaient le célibat à cette Geneviève, dont l'élégance éclipsait celle de riches héritières. Car des habitudes de luxe effraient les hommes, et, à moins de tomber sur quelque naïf... ce qui est assez rare!

Mais la déraison de Mme Andrial ne fut pas punie. La destinée se faisait tout sourires. Il y a, ainsi, de ces moments.

Geneviève eut la chance de rencontrer l'homme désintéressé, capable d'être plus qu'un admirateur. Ce fut un jeune ingénieur, auquel en prédisait un avenir distingué.

François-Régis de Bréaux, issu d'une vieille famille ardéchoise, était un grand garçon blond, un peu frêle, aux traits fins, à l'air pensif et studieux.

Il était charmant, avait grand air. Il plut à Geneviève, qui trouva très naturel d'être adorée, par lui, comme une petite reine.

Pour comble de bonheur, le jeune ingénieur avait un titre de comte en espérance, qui lui reviendrait après la mort de deux vieux cousins. Comtesse, Geneviève! comtesse Geneviève de Bréaux!

Aussi, comme Mme Andrial rayonnait, le jour du mariage de son Cygne! La jeune fille, en sa robe nuptiale, était belle idéalement.

...Les deux époux partirent, afin de s'installer dans une sombre ville industrielle et populeuse, au ciel obscurci par les nombreuses cheminées des grandes usines de guerre.

Mais François-Régis avait découvert aux abords de la ville, une habitation fort jolie, entourée d'arbres. La jeune femme et sa mère — car Mme Andrial entendait bien ne jamais quitter Geneviève — furent ravies.

Ici, la nouvelle Mme de Bréaux, toujours incroyablement jeune, insouciante, éprise un peu de son mari et beaucoup d'elle-même, candidement fière de sa royauté, heureuse d'être belle, aimée, admirée, avait vécu la plus brillante période de sa vie.

Hélas! comme cela avait été court! Geneviève n'avait passé que huit mois dans son coquet foyer!... Huit mois à peine!

Un jour, François-Régis, ce mari très doux, très tendre, mais grave, un peu taciturne, et dont, elle s'en aperçut alors, elle ne connaissait pas le fond de l'âme, fut arrêté par la police, dans sa propre maison.

De si terribles charges pesaient sur lui,— cette affaire de détournement et de trahison, subitement révélée aux deux femmes apparaissait si effarante, si convaincante, que Mme Andrial n'eut pas un doute et crut à la culpabilité de son gendre.

Les plans d'une de nos armes nouvelles avaient été dérobés, puis vendus à l'Allemagne. On avait organisé une sourde enquête. Et tous les soupçons étaient tombés sur l'ingénieur de Bréaux. Parmi d'autres charges non moins accablantes, se classait la découverte, dans son portefeuille, de la copie d'un des plans et d'une lettre en langage chiffré, dont il ne put, ou ne voulut donner la clef.

...Après tant de jours écoulés, Geneviève sentait encore un frisson mortel se glisser dans ses veines, lorsqu'elle évoquait les premiers moments de cette affreuse épreuve..., le coup de foudre, la perquisition dans la villa, puis l'arrestation de l'ingénieur, qui, pâle, frappé de stupeur, avait assisté à toute la scène.

— Défends-toi! mais défends-toi donc! criait la jeune femme, qu'une maternité future rendait plus fragile et plus nerveuse.

Emmenée par sa mère, Geneviève n'assista pas à ce qui suivit. Elle demeura prostrée et muette, tandis que Mme Andrial se lamentait sur le grand malheur d'avoir marié sa fille à un misérable.

Tout à coup, le jeune homme, défait et chancelant, pénétra dans la chambre. Il n'était pas seul. Deux agents entrèrent avec lui et demeurèrent près de la porte.

François-Régis, pâle comme un mort, dit à la jeune femme qu'il s'en allait... mais qu'il reviendrait, car cette erreur était par trop monstrueuse.

Il se pencha sur elle; et, d'un mouvement instinctif, elle se rejeta en arrière. Lui, demeura, un instant, comme accablé par cette épreuve pire que toutes les autres.

— Geneviève! fit-il, dans un cri.

Alors, elle écarta ses mains et rencontra le regard de François-Régis. Toute sa vie, elle devait se souvenir de cette indicible expression de reproche et de douleur. Innocent ou coupable, il souffrait un supplice. Elle doutait de son honneur, mais sans douter de son amour pour elle.

— Geneviève, comprends-moi?... On m'emmène... mais je ne suis pas coupable?... Ne veux-tu pas me dire au revoir?

— Si... Au revoir! balbutia-t-elle, ébranlée, outre mesure, par cette imploration révoltée et désespérée.

Il se pencha encore et elle ne le repoussa plus. Mais il ne rencontra, sous ses lèvres, qu'une froide statue. Geneviève était glacée par l'idée que tout était vrai.

Il se redressa, se toucha le front, d'un geste fou, et quitta la pièce. Un instant après, un roulement de voiture annonça son départ... qui devait être définitif.

Geneviève fut gravement malade. Son état de souffrance et de langueur dura des mois. L'enfant, qu'on eût dû recevoir dans la joie, naquit enfin. Et la jeune mère pleura sur le berceau, pleura à flots, comme elle le faisait si souvent, dans sa faiblesse nerveuse.

A quoi bon donner, à cette petite fille infortunée, le nom à la mode qu'on lui eût choisi? On l'appela simplement Marie, qui signifie: amertume.

Geneviève continua de languir, de vivre dans la torpeur. Grâce à de puissantes influences, mises en jeu par sa mère, Mme de Bréaux avait obtenu de ne pas paraître au procès, qui venait de s'ouvrir.

Cependant, par une conversation, surprise entre Mme Andrial et une amie, Geneviève apprit que son mari avait tenté de se suicider dans sa prison.

Dans notre livraison de septembre
lisez le roman

AIMER, C'EST PARDONNER

de T. Trilby

Malgré cet acte qui eût pu faire pencher encore la balance du côté de la culpabilité, l'ingénieur de Bréaux fut acquitté, après de longs débats. Certains faits étaient venus diminuer la valeur des preuves et faire hésiter les juges.

— Oui, acquitté, parce qu'il a été bien défendu et parce qu'il a nié toujours! expliqua Mme Andrial, d'un air de mépris et d'inexorable rancune. Mais un tel acquittement ne le lave pas de la honte.

— Alors, il va revenir? demanda craintivement la jeune femme, sans bien savoir ce qu'elle éprouvait à cette idée.

— Non, ma chérie, non, mon Cygne! Il ne reviendra pas! J'ai tout arrangé, en dehors de toi, afin de t'éviter la moindre secousse. Il ne reviendra pas troubler notre retraite.

— Mais, maman, nous n'allons pas divorcer? questionna encore Geneviève, accablée.

— Non... Pas maintenant, du moins... On a fait assez de bruit autour de nous... Tu ne porteras plus son nom... Et il ne reviendra pas, sois tranquille!

François-Régis de Bréaux ne réapparut pas, en effet, dans la vie des deux femmes. Mais d'autres troubles leur vinrent d'ailleurs.

Geneviève finissait pas redevenir mieux portante, lorsqu'une dépêche l'appela dans le village où sa petite Marie avait été placée en nourrice. L'enfant, née trop fragile, venait de succomber, après quelques mois de vie. Et c'était bien la plus innocente victime de ce drame.

MON CYGNE

Geneviève revit l'enfant, pauvre petite poupée de cire, à jamais immobile au milieu de ses fleurs. En pensant à l'héritage de honte et au nom de cette enfant, la jeune mère pensa que Dieu lui avait fait grâce.

Geneviève, tout en pensant qu'il valait mieux que l'enfant fût partie, elle pleura amèrement sur cette petite morte, car, plus jamais, elle n'aurait à s'occuper d'un berceau. Il valait mieux que l'enfant fût partie, oui... mais tout était fini pour la mère.

Elle sentit, tout à coup, la force du lien sacré qui l'unissait à François-Régis. Et, comme si la petite morte eût plaidé pour son père, une voix s'éleva dans l'âme de la jeune femme:

"S'il n'était pas coupable!"

Oh! ce serait trop affreux!... Mais Mme Andrial était si persuadée de la culpabilité de son gendre, elle l'avait tant maudit auprès de sa fille, que le doute, en faveur du malheureux, ne fut, ce jour-là, que faible et tremblant. D'ailleurs, il remplissait Geneviève de remords.

Qu'avait-elle fait pour lui? Elle l'avait repoussé, abandonné... Et... s'il était innocent?

Sa mère lui avait dit avoir tout arrangé en dehors d'elle. Et Geneviève, arrachée à sa léthargie, s'inquiéta de ce qui s'était passé.

Lorsqu'elles se retrouvèrent seules, elle demanda, à sa mère, quelques explications.

— C'était, peut-être, mon devoir de le suivre! insista Geneviève, avec des larmes au bord de ses longs cils.

Elle ne savait pas encore si elle désirait revoir son mari; et la voix, qui avait parlé en elle, était seulement celle de sa conscience réveillée.

Geneviève porta la main à sa poitrine. Sur le front de cire de son enfant, elle avait coupé deux mèches blondes, l'une pour elle, l'autre pour le père. Mais elle n'osa avouer cela. Devant tant de ruines, tant de malheurs accumulés, devant sa jeunesse brisée, son cœur mort, elle eut une crise de larmes, une crise sans fin.

— Maman! dit tout à coup la jeune femme. Sais-tu pourquoi François-Régis a tenté de se suicider dans sa prison?... Ah! j'aurais dû me dominer et aller le voir, là-bas!... S'il était mort ainsi, il n'y aurait plus eu une seule heure de paix dans ma vie!... Dis-moi s'il m'avait demandée?... S'il n'a pas été désespéré par des refus qui ne sont pas venus de moi?... Car, innocent ou coupable, il m'aimait tant!

A cette minute, probablement parce que Geneviève avait dû toucher à une partie de la vérité, Mme Andrial entra dans une colère, d'autant plus violente qu'il s'y cachait, peut-être, comme un remords. Mme Andrial était cardiaque. Elle se trouva mal. Et Geneviève, effrayée, soigna sa mère, l'embrassa, se promettant de ne plus lui parler du passé.

A quoi bon, puisque tout cela était l'irrévocable? Mais la jeune femme se demandait comment elle-même aurait le courage de vivre. Les eaux où voguait le pauvre Cygne étaient couleur de plomb.

...A peine un mois plus tard, à la nouvelle d'une catastrophe financière, où se trouvaient compromis presque tous ses intérêts, Mme Andrial tomba, foudroyée.

Ce fut donc, autour de Geneviève, l'isolement absolu, la pauvreté menaçante. Laissant deux tombes en arrière — la première dans un petit cimetière campagnard, l'autre à Bordeaux où les deux femmes s'étaient réfugiées — Mme de Bréaux, éperdue, s'en alla, à travers la France, jusqu'à ce couvent des environs de Lyon, où elle avait passé, jadis, plusieurs années.

Elle y retrouva de saintes amies, qui l'accueillirent maternellement. Durant quelques mois, elle demeura ici, travaillant à la lingerie. C'était modeste, mais momentané. La maison, ruinée par la fermeture brutale de son établissement d'éducation, ne pouvait la garder longtemps.

Chaudement recommandée par la supérieure, Mme de Bréaux rentra dans le monde, pour y gagner sa vie. Mais, de cette maison, elle sortait relevée, transformée, avec une religion renouvelée, ferme et forte, aussi peu semblable à sa religiosité de jadis, que la femme grave et douloureuse d'aujourd'hui à l'insouciante Geneviève de naguère.

Elle savait qu'il lui faudrait, désormais, vivre chez les autres, pour les autres, et que, malgré sa jeunesse, elle n'avait plus rien à attendre de la vie.

III

La première étape de cette existence nouvelle fut singulièrement paisible et monotone. Devenue Mme Andrial, Geneviève s'en alla dans le Morvan, au fond d'une campagne perdue, prendre la place d'institutrice, près d'une fillette délicate et peu développée, tâche pour laquelle il fallait surtout s'armer de patience.

L'enfant était souvent malade et les leçons, par suite, interrompues. Geneviève avait donc de grands loisirs, qu'elle pouvait employer à son gré.

Elle brodait et songeait. En ces longues méditations, une image se levait peu à peu en elle, se refaisait plus distincte, plus vivante: celle de François-Régis, avec ses regards, ses attitudes, ses paroles.

Elle revivait tout son passé. Plus femme, elle comprenait mieux, aujourd'hui, combien François-Régis l'avait aimée, quelle ardente floraison de toute son âme il avait jetée à ses pieds.

Innocent ou coupable?

Des gestes de bonté, de franchise, de délicatesse, se rappelaient à la mémoire de Geneviève

Où était-il?

Elle avait fait des recherches pour découvrir François-Régis. Le jeune homme, n'avait, en France, d'autres parents que des vieux cousins qui, maintenant, le reniaient.

Il ne lui restait qu'un oncle, un frère de sa mère, Alexis Baskirief, un des plus grands industriels de la Russie, dont le fils, Vassili, à peu près de l'âge de François-Régis, à qui il ressemblait beaucoup, avait été, jadis, élevé en France.

Les deux jeunes gens s'étaient connus et aimés. Ils avaient gardé depuis, malgré l'éloignement de Vassili, retourné en Russie des relations extrêmement affectueuses.

Naturellement, Mme de Bréaux n'avait plus de nouvelles des Baskirief. Ayant rompu avec François-Régis, elle n'avait plus droit à cette parenté. Elle ignorait même ce que les Baskirief pensaient de leur neveu et cousin. Elle s'imaginait que l'oncle Alexis, qui s'était toujours montré paternel pour François-Régis, n'avait pas abandonné, même de si loin, le fils de sa sœur.

Madame de Bréaux n'osa point écrire à ce richissime parent, qu'elle n'avait jamais vu. Elle fit faire une enquête discrète, dans le pays industriel où régnaient les Baskirief. Mais elle apprit seulement qu'on parlait beaucoup des fiançailles possibles du jeune Vassili; François-Régis n'était nulle part. Peut-être, les Baskirief, rêvant d'une alliance princière, avaient-ils renié cette honte.

***

Un jour enfin, à propos du naufrage d'un grand navire, bondé d'émigrants pour l'Australie, les journaux français relatèrent la mort de l'ingénieur de Bréaux, l'ex-accusé d'un procès de trahison, pas encore oublié.

C'est ainsi que Geneviève apprit qu'elle était veuve.

Elle pleura et prit le deuil.

A travers le temps et l'espace, elle disait au disparu:

"Toi qui m'aimais..., toi qui étais, peut-être, innocent..., toi qui, dans ce cas, as gravi un vrai calvaire, vois, je suis pauvre, je suis seule, je porte ta honte..."

Et, de son isolement, de sa pauvreté, de sa vie laborieuse, elle tirait l'élément d'une paix inespérée. Toute sa vie, elle garderait le remords latent d'avoir abandonné François-Régis. Mais, si elle avait vécu dans le luxe, dans le repos, ce remords eût parlé bien plus haut en elle, si haut que toutes les distractions du monde n'eussent pu étouffer sa voix.

Sa pauvre petite élève étant morte, elle se trouvait, alors, en qualité de compagne, chez une vieille dame, malade et aveugle, Mme Montcharmin. Cette seconde étape de la vie laborieuse de Geneviève devait aussi se terminer par une mort.

Dès la seconde année de la guerre, la jeune femme fut accueillie par les enfants de Mme Montcharmin.

Par le fait des événements, la vie de la famille Montcharmin s'était transformée, devenant quelque peu errante. Et, parfois, Geneviève avait eu peur de rencontrer quelqu'une de ses anciennes relations.

Pourtant, ne fallait-il point qu'elle gagnât sa vie, et ne méritait-elle pas un peu de pitié, la jeune femme tombée du piédestal de son insouciance et de sa joie?

IV

C'était à toutes ces choses que songeait vaguement Geneviève, en regardant, de sa place, la fuite fantastique des sites, à travers la portière.

Ainsi, sa vie avait passé.

Car des années — plus de dix, déjà — s'étaient écoulées, depuis la catastrophe qui avait brisé son jeune bonheur.

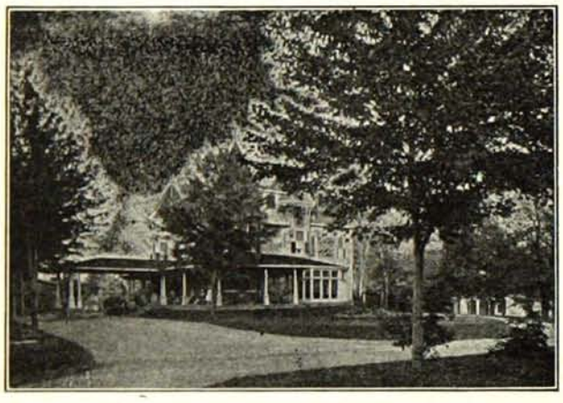
Le compartiment était silencieux. Mme Montcharmin dormait de tout son cœur. Le colonel courbait, singulièrement, la tête sur son journal. Eve lisait un roman et redressait, parfois, d'une main impatiente, les mèches blondes échappées de son crâne petit chapeau.

Le bruit du train et le chant aérien du vent berçaient la méditation imprécise de l'ex-madame de Bréaux, devenue, sans doute pour toujours, madame Andrial.

A côté d'elle, piquante réédition d'une foule d'élégantes petites femmes à la mode. Eve Montcharmin s'agita, leva un nez mutin et résolu.

Sans souci de réveiller ses parents, elle s'écria, à voix haute:

— Je crois que nous arrivons bientôt, chère Madame!... J'ai des fourmis dans



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à

CARTIERVILLE, P.Q.

(à quelques minutes de Montréal)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le

Docteur ALBERT PREVOST

Ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge:

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint:
Dr CHAS. A. LANGLOIS
Radiologiste.

Ecole de gardes-malades dirigée par
Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES
Téléphone: BYwater 1240 Ecrivez pour prospectus.

MON CYGNE

les jambes... Depuis le temps que nous roulons!

Monsieur Montcharmin sursauta, parut se demander s'il n'avait pas un peu dormi, conclut, sans doute, par la négative et s'occupa de calmer l'impatience de sa fille... car, en effet, l'on arrivait.

— C'est l'avant-dernière halte!... Encore une étape, mon enfant!

— Encore une étape! se répéta Mme Andrial, pensant aux étapes de sa vie.

C'était à Lupel, et non aux abords immédiats du camp de Caillou-la-Plaine, que le colonel avait trouvé, pour les siens, une habitation suffisamment confortable et toute meublée,— indispensable condition exigée par la durée, probablement fort courte, du séjour des Montcharmin.

Au bout de l'avenue majestueuse et déserte, assombrie par de grands arbres, se dressait une haute grille un peu rouillée, en ce moment, grande ouverte. On attendait les voyageurs. Une femme âgée, à mise austère et très propre, surgit auprès de la grille.

Un jardin vaste, presque un parc... Une longue pelouse, puis des arbres, et, à travers les branches de ceux-ci, encore presque nues, les lignes simples, un peu lourdes, d'une maison à l'ancienne mode.

— Cette villa des Cèdres devrait plutôt s'appeler la villa des Pommiers... Je vois pas mal d'arbres fruitiers, de ce côté-là! fit observer le colonel, en homme pratique.

On entra dans l'habitation, dont l'intérieur répondait à l'extérieur. De belles lignes, de vastes pièces, un escalier superbe, des meubles anciens, plus démodés que vraiment vieux.

Dans la salle à manger, une table servie attendait les voyageurs.

Madame Andrial, elle-même, regardait toutes choses avec curiosité. Elle était trop femme pour ne pas s'intéresser aux détails d'une installation. D'ailleurs, cela entrait dans son rôle.

Et puis, il était déjà loin, son passé tragique. Lorsqu'aucun petit incident n'en venait remuer violemment le souvenir, la jeune femme vivait comme une créature nouvelle, secrètement lasse, un peu indifférente aussi, mais pas trop triste.

Le salon était très vaste. De hautes boiseries brunes lui donnaient la sévérité d'un parloir de couvent ou de presbytère.

On monta au premier étage. Les chambres étaient belles et simples, mais tapissées de papier aux nuances démodées, assombrissantes.

Madame Andrial eut en partage une chambre très vaste, dont les fenêtres s'ouvraient sur le charmant panorama de la colline et des ruines.

Un détail attira son regard: une carte d'état-major était encore épinglée à la muraille.

— Il paraît que des officiers ont logé ici, précédemment, expliqua Eve, toujours au courant d'une foule de détails. Les deux derniers ont même consenti à déloger pour nous laisser la place... ce qui est gentil!... Il faut bien reconnaître que nous avons besoin de toute la place... Si les pièces sont grandes, en revanche elles ne sont pas nombreuses, et cela ne revient jamais au même...

Geneviève de Bréaux, très lasse, resta seule. Elle eut, cette nuit-là, un rêve bizarre. Dans ce décor nouveau, son passé — auquel, depuis assez longtemps, elle ne rêvait plus durant son sommeil — sembla ressusciter pour la poursuivre.

Elle vit François-Régis, assis devant le lourd bureau placé près de la fenêtre... Il écrivait, d'une main rapide... Tout à coup, il se retourna, la regarda profondément... Oh! comme Geneviève revit alors, avec intensité, ce regard que le jeune homme avait eu, en la quittant pour la dernière fois!

Elle en fut toute secouée et elle s'éveilla en sursaut, avec une plainte.

— Je suis folle! pensa Geneviève, en portant la main à son cœur qui battait à coups précipités. Ce n'était qu'un rêve!

Gémissant presque inconsciemment, elle s'agita sur son lit; puis sa fatigue fut la plus forte et ses yeux se refermèrent.

A peine fut-elle rendormie, qu'elle revit encore François-Régis, mais lui tournant le dos, et debout devant la fenêtre.

Sachant, dans son rêve, qu'il revenait de l'autre monde et qu'elle devait se hâter, de crainte de voir disparaître le mystérieux voyageur, Geneviève se précipita vers lui... Elle jeta ses bras autour de son cou, prête à lui demander pardon, à crier grâce...

L'homme jeune se retourna lentement, la regarda... Et, avec une honte inexprimable, Geneviève vit que ce n'était pas François-Régis, mais un étranger qui lui ressemblait. Elle s'était jetée dans les bras d'un homme qui n'était pas son mari!

Celui-ci la repoussa, avec un grand air de mépris, et lui dit ces singulières paroles:

— Madame, vous n'êtes pas veuve!

La jeune femme se réveilla de nouveau, toute baignée de sueur, tant ces visions la pénétraient d'une émotion presque inexplicable, mêlée d'effroi.

***

Le lendemain était l'anniversaire de la mort de Mme Montcharmin, l'aïeule. Le service, forcément, avait été avancé de quelques jours, et célébré avant le départ des voyageuses, dans la paroisse de la morte.

Néanmoins, par souvenir affectueux ou par convenance, peut-être par les deux, Eve Montcharmin avait projeté d'assister à la messe, ce matin-là.

Elle était assez longue à sa toilette. Mme Andrial, vite prête, vint l'aider. Elle aussi, jadis, avait été une jeune fille délicate et choyée, qui, le matin, dormait à sa fantaisie, et que n'appelait aucun devoir sérieux.

Puis, les jeunes femmes sortirent toutes deux, Geneviève, toute pâle de son insomnie, Eve, toute fraiche de ses récentes ablutions.

Comme l'église était assez lointaine, elles durent demander leur route. Elles s'en allèrent, dans la lumière matinale, le long de la Dormeuse, toute verte et transparente sous les grands arbres qui la bordaient.

Après avoir entendu pieusement la messe — en réalité, chez Eve Montcharmin, il ne s'agissait que d'une relative piété — les deux jeunes femmes examinèrent sommairement l'intérieur de l'église, admirèrent un grand Christ, dans une chapelle aux voûtes remarquablement fouillées... Puis, elles sortirent, dans la pure clarté du matin.

Attendant le départ pour des manœuvres sur les plateaux, un groupe d'infanterie, en bleu horizon, était massé devant l'église.

Les deux jeunes femmes durent passer devant cette troupe silencieuse, au front de laquelle se tenait un très jeune officier.

Les hommes, que l'attente de quelque signal gardait figés dans l'attitude réglementaire, examinaient curieusement ces passantes — jeunes filles ou jeunes femmes, en tout cas des femmes distinguées.

Elles se hâtaient, gênées un peu par tous ces regards. Les soldats s'amusaient sournoisement de cette hâte, de cette gêne. Et, soudain, dans le grand silence de respect et de discipline, une voix s'éleva des rangs, jetant sur un petit ton flûté, sentimental:

— Moi, j'aime mieux celle qui tousse... parce que je tousse aussi!

Un amusement discret courut parmi les rangs. Et Eve Montcharmin, celle qui avait toussé, étouffa son fou rire derrière sa main gantée.

Madame Andrial se contenta de sourire et, comme celles s'en allaient toutes deux le long de la rivière, elle demanda, distraitement, à sa compagne:

— Que vous dit ce nouveau pays?... Vous plaît-il?

Eve secoua sa tête blonde, d'un mouvement vif.

Tout ce qui est nouveau me plaît... Et, je ne sais comment m'expliquer... mais il me semble qu'il va m'arriver ici quelque chose d'heureux.

— Eh bien! que Dieu vous donne ici cette chose très heureuse, petite Eve!

Quelques instants plus tard, Eve Montcharmin et Mme Andrial déjeunaient, en tête à tête, dans un coin de la salle à manger, ornée de hautes boiseries brunes et de grandes glaces.

— J'aime aussi beaucoup les visages nouveaux, fit Eve gaîment. Et nous serons servis à souhait!... Nous aurons les officiers du camp... Ce sera très animé, ici... Un de ces jours, papa nous amènera un aviateur célèbre, qui est en train d'essayer, à l'aérodrome d'A..., une machine de son invention... Il s'appelle...

La mémoire d'Eve la trahit. Elle hésita, sur des syllabes à consonance étrangère.

Un thé vert aussi frais et suave que lors de la récolte

THÉ DU JAPON

"SALADA"

659F

"Tout frais des plantations"

Madame Andrial tressaillit un peu. Ce nom lui rappelait un nom de son passé. Elle murmura, inconsciemment:

— Baskirief!

— Mais... je crois que c'est cela! fit Eve, très animée. Vous en avez entendu parler, peut-être?

Madame Andrial eut un geste évasif. La jeune fille se trompait, certainement. Car ce nom, qui lui était venu à l'esprit, était un nom russe.

— Mais mon aviateur est russe, précisément! Il a été détaché d'un corps russe, dissous aujourd'hui! Il porte l'uniforme français, mais il est Russe, annonça, en triomphe, la petite Montcharmin.

— Alors, son nom se rapproche, sans doute, de celui que je vous ai cité. Mais ce n'est pas celui-là! conclut la jeune femme d'un air incrédule.

Et elle parla d'autre chose, très vite, comme si le sujet lui eût été fort désagréable.

V

Le printemps s'affirmait de plus en plus. Le parc de la villa des Cèdres en prenait un charme moelleux et riant. Le verger devenait un entassement, éblouissant et léger, de blanches fleurs odorantes.

Les lourds rideaux d'étoffe brochée, qui assombrissaient le vaste salon, avaient été enlevés; et les fenêtres se trouvaient voilées d'une façon plus gaie, plus moderne.

N'étant désormais qu'une éternelle réfugiée au foyer d'autrui, Mme Andrial ne se trouvait pas ici plus malheureuse qu'ailleurs.

La petite ville, qu'elle visitait durant ses promenades avec Eve, lui plaisait par un certain cachet ancien, gardé malgré tout.

***

Le colonel et Mme Montcharmin recevaient, ce jour-là, des officiers de Caillou-la-Plaine, dont certains étaient accompagnés de leur femme. Car le dévouement conjugal n'était pas l'unique apanage de la colonelle et nombre de ces dames n'avaient pas attendu son exemple.

Avec un simple col de linon blanc sur sa robe noire, Mme Andrial remplissait, auprès de la colonelle, le rôle difficile qui consistait à veiller à tous les détails, comme une maîtresse de maison, sans se donner l'air de celle-ci. La jeune femme avait encore à s'effacer devant la fille de la maison, tout en la dirigeant.

Avec un aplomb de femme, la petite Montcharmin, jolie dans son corsage de crêpe bleu pâle, évoluait dans le salon et dans le jardin, sous l'œil complaisant de sa mère ou de son père. Elle fiirtait un brin, avec les jeunes officiers qui ne manquaient pas de subir ou de paraître subir les charmes de la fille de leur colonel.

Comme Mme Andrial portait, discrètement, la main à son front fatigué, elle fut arrêtée par Eve, qui lui chuchota, avec animation:

— Mon aviateur va venir, cet après-midi, selon toutes probabilités. C'est un Russe, ainsi que je vous l'ai dit. Vous verrez comme il est bien! Je l'ai vu en photographie, dans un groupe, chez la commandante... Et vous savez, il s'appelle bien Baskirief... Vassili Baskirief!

— Ah! fit Mme Andrial, saisie.

Ces deux noms? Une telle coïncidence? Etait-ce possible?

— Oui, il y a bien encore quelque chose en *vitch*, dans son nom, signifiant qu'il est le fils de... enfin de son père... Mais, en France, il n'a pas besoin de s'embarrasser de cela!... Son père est, paraît-il, dans la région. C'est un richissime industriel des environs de L... Il est venu en France, juste avant la guerre, et ses usines de là-bas sont aux mains des Allemands!

— Vous êtes bien renseignée, Eve! Il vous intéresse donc tant que cela, cet aviateur? dit, avec effort, la dame de compagnie.

Eve rougit et rit, avec un peu de défi.

— Oui, il m'intéresse!

Restée seule, Geneviève Andrial ne se rapprocha pas tout de suite du groupe où présidait la majestueuse Mme Montcharmin.

— Vassili Baskirief! pensa-t-elle, avec effroi. Tous les détails coïncident... Serait-ce bien le cousin de François-Régis? Me reconnaîtrait-il? Je voudrais être bien vieillie!

Certes, s'il était bien le cousin de François-Régis, l'aviateur russe ne manquerait pas de reconnaître la jeune veuve. Il avait possédé maintes photographies des deux époux. Et ce nom d'Andrial, que Geneviève avait repris, attirerait aussi son attention.

— Mais il ne dira rien. Il "le" reniera, lui qui disait l'aimer comme un frère! pensa la jeune femme, oppressée par son fardeau secret.

Cependant, comme la colonelle l'appelait d'un signe, elle se leva et reprit son rôle.

Un peu plus tard, comme elle arrangeait les grands rideaux brodés du vitrage, elle aperçut, tout près de la maison, un officier qui s'arrêtait, en saluant.

Le salut allait au colonel, qui surgit de l'escalier de la terrasse. Les deux hommes échangèrent quelques mots, tandis que, à l'abri de son rideau, Geneviève regardait le cousin germain de François-Régis de Bréaux.

L'émotion de la jeune femme était extrême. Ses jambes se dérobaient sous elle.

Ah! comme ce Russe, en uniforme français, ressemblait au mort dont Geneviève avait porté le deuil!

A vrai dire, François-Régis avait eu les cheveux d'une nuance plus blonde, les traits un peu plus délicats, l'air plus doux. Peut-être avait-il été moins grand, un peu plus frêle aussi. Mais la ressemblance n'en était pas moins saisissante. François-Régis semblait s'être levé, soudain, des flots où il dormait son dernier sommeil.

Geneviève, toute pâle, respirait à peine.

Un instant plus tard, l'officier aviateur fit son entrée. Il ne vit point celle qui l'observait, tournée à contre-jour. Guidé par le colonel, il vint s'incliner devant Mme Montcharmin. Son nom, prononcé par le colonel qui le présentait, se détacha, très nettement, dans le silence.

MON CYGNE

A l'aimable parole d'accueil de la maîtresse de maison, Vassili Baskirief répondit, d'une voix bien timbrée, un peu métallique, qui ne rappelait que par certaines notes la voix plus caressante de François-Régis de Bréaux.

Il n'était certainement pas un homme de salon. Cependant, sa tranquille aisance effaçait l'aisance mondaine du lieutenant de Montgastier, un brillant échappé du noble faubourg, pour qui, il le disait du moins, la boue des tranchées avait été la pire épreuve de la guerre.

Triomphe suprême! Le Russe parut intimider Eve Montcharmin. Elle rougit un peu et baissa les yeux, plus charmante en perdant son air de petite femme délurée.

— Si je m'éclipsais! pensa Geneviève Andrial, ombre noire, inaperçue, dans l'angle où elle s'était assise. Mais la crainte de manquer à Mme Montcharmin, d'être réclamée par elle, la retint.

Or, ce qui devait arriver arriva.

Tout en causant, l'aviateur, interrogé par le capitaine Varix, se tourna vers celui-ci, et, dans ce mouvement, ses yeux rencontrèrent le regard, ému et anxieux, de Geneviève.

Il s'interrompit et, pendant une seconde, son visage reflèta un grand trouble, une visible stupeur... Puis, le jeune homme s'arracha, très vite, à ces brusques impressions.

— Où en étais-je? dit-il, d'un air un peu ému. Une idée m'a traversé l'esprit et j'ai eu une distraction...

Personne n'avait suivi la direction du regard de l'officier. Personne ne soupçonna l'incident silencieux qui venait de se produire.

— M'a-t-il reconnue? Ou a-t-il simplement trouvé que je ressemblais à la femme de François-Régis? se demanda Mme Andrial, à demi défaillante.

Vassili Baskirief se taisait, maintenant. Et il regarda encore du côté de Geneviève. A chaque instant, la jeune femme se sentait effleurée par l'attention intense, presque furtive, de ces yeux clairs. Elle en éprouvait un profond malaise.

— Chère Andrial, où êtes-vous? réclama Mme Montcharmin, de sa voix dolente.

Et Geneviève se leva, avec l'idée subite que ce nom devait avoir ôté, au jeune officier, jusqu'à son dernier doute.

Des officiers partaient, rappelés par l'heure. Le salon, précédemment si rempli, se faisait plus vide. Ces dames prenaient congé.

Geneviève évoluait dans une brume, qui lui prédisait une proche migraine. La secousse qu'elle venait d'éprouver l'avait anéantie.

Seul, le visage fier de l'aviateur russe se détachait dans ce brouillard de rêve. A un moment donné, la jeune femme se trouva non loin de lui.

Il disait, de sa voix nette qui prononçait très purement le français:

— Capitaine, ces détails techniques sont difficiles à expliquer!... Si vous désiriez en approfondir les mystères, il me faudrait... causer longuement avec vous!

En jetant ces derniers mots, il regarda profondément Geneviève. Et elle, saisie, eut l'idée qu'il avait parlé seulement pour elle et qu'il désirait entretenir la veuve de François-Régis.

Mais il n'ajouta rien qui pût la confirmer dans cette pensée. Et comment pourrait-il causer avec la dame de compagnie, s'il n'avouait pas la parenté qui les unissait?

— Je me suis, peut-être, trompée! pensa Mme Andrial, écrasée par la honte secrète de sa vie.

Où était le temps où chacun s'empressait autour de l'élégante Mlle Andrial... où celle-ci recevait, avec sa mère, dans leur joli salon?...

A présent, humiliée, appauvrie et, plus que cela, déshonorée par celui dont elle avait été la femme, Geneviève Andrial se cachait, redoutait qu'on la découvrit dans son ombre.

"Qu'adviendra-t-il de cette rencontre inattendue? Rien, peut-être!"

Pendant quelques instants, devant la maison désertée par ses visiteurs, la jeune femme subit, avec fatigue, les commentaires profus d'Eve Montcharmin.

VI

Le surlendemain était un dimanche.

Quelquefois, de loin en loin, la dame de compagnie avait pour elle l'après-midi dominicale. Elle se hâtait de jouir de ces rares heures de liberté.

Elle s'en alla donc, laissant Mmes Montcharmin sur sa chaise longue, avec le plus palpitant des romans. Eve avait déjeuné chez la commandante Péreyre, pourvue de deux filles de l'âge de Mlle Montcharmin. La villa des Cèdres était donc fort paisible.

Après avoir assisté aux vêpres, dans la noble vieille église de Lupel, Mme Andrial demanda le chemin du cimetière, situé au sommet de la colline.

Il faisait chaud et le visage de la promeneuse s'empourprait, à l'abri de son ombrelle noire. Mais, lorsqu'elle arriva au sommet, un immense paysage se déroula devant elle.

Cette colline de Lupel domine tous les points de l'horizon.

La jeune femme, à l'âme détachée de la vie, ressentit profondément toute la beauté mystérieuse de ces lieux. Elle marchait, lentement, dans les allées.

Elle se répétait, mais avec une douleur moins amère, qu'elle n'avait plus rien à espérer en ce monde. Elle pensait à ses tombes, dont il lui avait fallu s'éloigner. Elle pensait aussi à celui qui n'aurait jamais de tombe, en terre bénite...

Soudain, un pas retentit non loin d'elle. La jeune femme, engourdie, ne se retourna qu'au bout d'un instant. Et ce fut pour se trouver face à face avec Vassili Baskirief.

Elle ne put réprimer une exclamation. Le promeneur parut moins surpris. Peut-être avait-il suivi la jeune femme?

Mais il parut fort troublé. Il salua Geneviève sans rien dire, se demandant, visiblement, quelle conduite il devait adopter avec elle.

Et ce fut elle qui parla la première. Elle appela le Russe "mon cousin", sans réfléchir, sans se demander s'il n'eût point préféré ne pas recevoir ce titre.

— Avouez, mon cousin, que vous m'avez devinée? dit-elle, avec un sourire plein de tristesse. Je n'espérais pas faire votre connaissance en de telles conditions. Il eût, sans doute, mieux valu ne jamais nous rencontrer!

Le jeune homme resta figé devant elle, comme s'il ne trouvait aucune parole. Et Geneviève se demanda, un instant, si elle ne s'était point trompée, si Vassili Baskirief l'avait vraiment reconnue.

Il la regardait, avec une attention si aigue, qu'elle ne put soutenir l'éclat de ces yeux d'acier.

Enfin, il dit, presque pas, en s'inclinant un peu:

— Pardonnez à ma surprise... Je suis confondu... Et j'ai été vraiment stupéfié, l'autre jour, en vous trouvant dans cette situation subalterne... Est-ce que, est-ce que vous avez vraiment besoin de travailler pour vivre?

Un peu de la hautaine froideur de l'étranger fondait, devant cette infortune, qui lui tenait de près.

Geneviève eut le geste de détachement des femmes qui ont souffert.

— Je gagne ma vie, il est vrai! Mais les Montcharmin sont bons pour moi!... Oui, je suis pauvre. Ma mère est morte ruinée.

— Vous voyant en deuil, j'ai bien pensé que votre mère était morte! dit, laconiquement, l'aviateur, sans un seul mot de condoléances.

— Oh! je porte le deuil de tous ceux qui ont été miens! soupira la jeune femme, avec sa douceur navrée. Je suis toute seule au monde!

Cette plainte involontaire dut toucher l'ingénieur Baskirief, car son visage trahit une véritable émotion.

— L'enfant! demanda-t-il, d'une voix incertaine.

— L'enfant est mort à deux mois... C'était une fille... Une petite Marie... Mieux vaut que Dieu l'ait prise. Son père ne lui laissait qu'un héritage de déshonneur!

— Oui... vous avez raison!... Pauvre François-Régis, quelle lamentable histoire! prononça l'aviateur, d'un air sombre. Il était innocent!... Et il a été abandonné de tous... même de vous, qu'il avait peut-être trop aimée!

Ces mots de reproche, si brefs, ainsi sourdement prononcés, atteignaient profondément Geneviève. Avec une humilité vraie, poignante, elle murmura:

— J'étais si jeune... J'ai été mal conseillée, mal dirigée... J'ai tant regretté ensuite, tant souffert.

— Le passé est le passé! dit Vassili Baskirief, avec un geste qui rejetait tout cela en arrière et signifiait peut-être aussi qu'il n'était pas en son pouvoir, à lui, d'absoudre la jeune femme.

Il ajouta, assez vivement:

— Puisque nous nous sommes rencontrés ainsi... il me semble que nous devrions éclaircir certaines choses... Vous permettez, Mad...

Il hésita. Il ne voulut pas l'appeler "madame", la traiter, tout à fait, en étrangère. Et, cependant, il ne l'appela point: "Ma cousine".

Geneviève rougit, comme devant un affront. Elle dit, avec une certaine amertume:

— Je ne vous ai nommé "mon cousin" que pour vous autoriser à me reconnaître. Mais, parce que nul ne sait mon histoire, devant le monde, nous ne serons que des étrangers. Appelez-moi "madame"!

Vassili Baskirief s'inclina.

— Je ferai selon vos désirs, Madame. Mais, ajouta-t-il, impeccablement courtois, cela n'abolit point notre proche parenté... Votre oncle Alexis Baskirief ne pourrait-il vous être utile?... Il sera ému, en apprenant votre fâcheuse position.

— Je vous remercie, Monsieur! Ma santé me permet le travail. J'y suis déjà habituée, puisque j'ai perdu ma mère depuis près de sept ans.

— Depuis si longtemps!... Je ne le pensais pas... à cause de votre deuil!

— Avez-vous pensé que je ne porterais point mon deuil de veuve? demanda Geneviève, choquée de ce qui lui semblait de la malveillance.

— Votre deuil de veuve!

Vassili semblait tellement stupéfait, qu'elle comprit son ignorance.

— Vous ne savez pas que François-Régis est mort?... Ah! c'est juste! Qui vous l'aurait appris? Je ne l'ai su moi-même que par les journaux.

— Que me dites-vous là? murmura le jeune homme, l'air atterré.

Il la regardait, avec une physionomie étrange. Peut-être doutait-il encore.

— Je ne suis point folle, hélas!... François-Régis a pris place sur un navire partant pour l'Australie. Et ce navire, le 'Lida', a été perdu corps et biens. On a donné la liste officielle des victimes. Et j'ai appris, un matin, que j'étais veuve! C'était le 20 juin 1914.

L'aviateur respira fortement, comme pour se remettre d'une vive émotion.

— Ainsi, vous vous pensiez libre?... Il n'en est rien, Madame!... J'ai reçu une lettre de François-Régis, datée du mois de juillet!... Il y a eu là une erreur officielle, j'en suis sûr!

Très secouée et pourtant mal convaincue Geneviève demanda, vivement:

— Sûr?... Etes-vous bien sûr de votre mémoire?... La lettre en question n'aurait-elle pas été datée du mois de juin?

— Non! non! juillet! maintint Vassili Baskirief.

— Et, depuis, avez-vous eu de ses nouvelles? demanda encore Geneviève, incrédule.

— Non, il est vrai! Mais songez, Madame, à tout ce qui se passe! Ce n'est qu'après la guerre que vous pourrez être fixée au sujet de votre mari! Au milieu de ces bouleversements, les membres des familles les plus unies se cherchent, sans réussir à se rejoindre!

Vassili et Geneviève marchaient lentement dans une allée latérale. Plusieurs personnes entrèrent dans le cimetière. Peu importait à la veuve et au cousin de François-Régis de Bréaux. Ils n'étaient ici que des étrangers.

ATTENTION!

Aux abonnés qui ne reçoivent pas La Revue Moderne

Nous avons reçu trois abonnements de personnes qui nous sont inconnues, pour la raison qu'elles n'ont pas rempli le coupon accompagnant leur remise. Nous donnons donc ci-dessous quelques détails relatifs à ces abonnements, et nous prions les personnes qui croient reconnaître leur envoi de nous écrire immédiatement, afin que nous commencions immédiatement l'envoi de la Revue à leur adresse.

Date reçu	Montant reçu	Nom ou initiales	Ville ou village
10 janvier, 1929.....	$1.00	Nil.	Rock Island, Qué.
14 mars, 1929.....	$1.00	E. C.	Montréal.
25 juin, 1929.....	$1.00	E. R. Thibodeau	Joliette, Qué.

Adressez vos lettres à

LA REVUE MODERNE, 320, rue Notre-Dame Est, Montréal.

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

La maison la plus considérable au Canada

CAPITAL	$100,000.00
ACTIF au 31 déc. 1927	521,732.96
RESERVE au 31 déc. 1927	378,867.56

Prospectus envoyé sur demande

Bureau Général, Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant, Tél. HArbour 5374

302 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

MON CYGNE

Cependant, Geneviève franchit la grille et se dirigea vers les grands arbres qui avoisinent le cimetière. Elle causait, autorisant ainsi, tacitement, l'aviateur à la suivre.

Elle était troublée. Les actes officiels du décès avaient été dressés. Pour la loi, elle était veuve. Mais l'ami le plus cher de son mari semblait si sûr de la survivance de François-Régis!

Alors, pratiquement, elle donna à son compagnon l'adresse de Mme Sainte-Claire avec qui elle restait en de fréquentes relations.

— Si vous avez quelque chose à m'apprendre, vous pourrez ainsi communiquer avec moi!

— François-Régis est vivant! affirma encore le Russe, qui ajouta, avec une ironie voilée:

— Je suppose que vous désirez connaître la vérité à son sujet, afin de savoir si vous êtes bien libre?

Geneviève se redressa, blessée.

— Vous semblez oublier, Monsieur, que si mon mari a souffert, moi, innocente à coup sûr, j'ai été aussi très malheureuse! Mais, libre ou non, c'est la même chose pour mon destin! J'ai une part de honte à porter, moi!

— C'est vrai! murmura le cousin de François-Régis, avec une certaine confusion. Pardonnez-moi, mais l'histoire de celui que vous croyez mort me pèse, d'une singulière façon... Nous nous aimions, vous le savez, comme des frères... Je le connaissais mieux que vous ne le connaissiez vous-même... Pour moi, son innocence ne fait pas de doute!...

Il se tourna, vivement, vers la jeune femme. Ses yeux, à la fois très bleus et très clairs, s'attachèrent encore sur elle, avec un indicible reproche.

— Et vous, sa femme... vous l'avez cru coupable!

Elle, interdite, ne trouva pas un mot. Elle ne pensa que plus tard, qu'il interrogeait peut-être.

Alors, voyant qu'elle se taisait, il la salua, d'un geste raide, et la quitta, brusquement, comme s'il n'avait plus rien à lui dire.

La jeune femme le regarda disparaître, d'un pas hâtif.

Elle avait très bien senti l'hostilité, mal dissimulée d'ailleurs, de son cousin. Elle la subissait, avec douleur, mais sans révolte, en expiation de son attitude passée envers son mari.

Ecrasée de tristesse, et singulièrement remuée à la pensée qu'elle n'était peut-être pas veuve, elle se hâta, elle aussi, de redescendre vers Lupel.

Ne voulant pas prendre le même chemin que Vassili Baskirief, elle s'engagea dans un escalier de pierre, très pittoresque, puis de là dans un sentier, entouré de haies, qui devait la conduire à Lupel, puisqu'il descendait du côté de la ville.

Surpris par l'annonce inattendue de cette mort, Vassili Baskirief s'était refusé à y croire. Il assurait bien que la lettre dont il parlait était postérieure au naufrage du 'Lida'. Mais sa mémoire pouvait le tromper. Elle le trompait certainement, car il n'avait, ensuite, plus rien reçu de François-Régis.

Oui, François-Régis de Bréaux était bien mort. La jeune femme sentit s'alourdir, sur elle, le deuil qu'elle portait encore.

Ce soir-là, Eve Montcharmin dit à Mme Andrial:

— Nous avons rencontré notre beau Russe... Il paraît que notre petite ville lui plaît!... J'étais avec Jeanne et Marie-Louise Péreye. Il m'a, cependant, reconnue, car il a salué, en me regardant...

Geneviève Andrial ne répondit pas. Une ombre de sourire glissa sur ses lèvres.

Elle aussi avait rencontré le beau Russe. Plus sûrement encore, elle avait été reconnue par lui. Qu'eût dit Eve Montcharmin, si elle avait pu voir, dans le cimetière de Lupel et sous les grands arbres, la dame de compagnie et le richissime Russe se promener en causant?

Une légère rougeur monta aux joues de la jeune femme.

"Je n'aime pas les mystères! pensa-t-elle. Mais je n'aurai plus rien à faire avec les Baskirief et ce fait ne se renouvellera pas."

VII

Quelques jours plus tard, Mme Andrial qui, assise auprès de la colonelle, échantillonnait, pour celle-ci, un travail de broderie assez compliqué, aperçut, d nouveau, son cousin de Russie.

Mais il était redevenu, pour elle, l'étranger qu'il avait été lors de leur première rencontre. Il ne parut point la reconnaître. Et Geneviève, qui avait redouté la clairvoyance de cette fine mouche d'Eve Montcharmin, se sentit, à la fois, rassurée et déçue.

Eve questionnait le capitaine Baskirief sur son invention. Et l'officier, avec un léger sourire, lui donnait quelques explications élémentaires, insignifiantes, qu'Eve n'écoutait peut-être pas beaucoup, car l'objet principal de son intérêt était l'inventeur.

Madame Andrial écoutait et, surtout, observait à la dérobée.

A plusieurs reprises, les yeux bleus du Slave se tournèrent vers elle, comme s'il l'observait, lui aussi, malgré le souci de la conversation.

Il parla brièvement de son père, mais d'un ton d'affection profonde. Geneviève apprit ainsi, non sans un tressaillement, que l'oncle de François-Régis habitait, à présent, Lyon. Elle crut comprendre que le richissime M. Baskirief avait organisé, dans la région lyonnaise, une ou plusieurs usines de munitions de guerre. D'après quelques mots du colonel, elle crut comprendre encore que le père de Vassili avait rendu d'importants services au gouvernement français.

Monsieur Baskirief était, décidément, un personnage.

Après le départ du visiteur, pour lequel la nonchalante maîtresse de maison s'était montrée particulièrement aimable, ces dames se mirent à parler de lui.

— Quel âge peut-il avoir?... Trente ans, environ! opinaient-elles.

La dame de compagnie continuait de se taire. Cependant, elle eût pu dire l'âge exact du capitaine Baskirief, celui-ci ayant juste onze mois de plus que son cousin, François-Régis de Bréaux... soit trente-huit ans.

— C'est un superbe soldat! dit le colonel.

Son père, lui-même, est un homme fort imposant; je l'ai rencontré à Lyon, chez le docteur Durieu.

Geneviève songeait, tête baissée.

Chaque mot renseigné, que l'on disait sur lui, évoquait, en elle, des images multiples et précises.

— Monsieur Baskirief parle fort bien le français! fit remarquer Mme Varix.

"C'est qu'il a été élevé en France!" faillit répondre Geneviève.

La petite Montcharmin répondit pour elle, avec cet air bien informé qu'elle affectait, lorsqu'on parlait de l'ingénieur russe.

— Comment le sais-tu, Eve? demanda sa mère, étonnée.

— Mais... c'est lui qui me l'a dit! riposta la jeune fille, en riant.

Madame Andrial la regarda, d'un air observateur. L'air de triomphe d'Eve lui déplut, et aussi son visage rose, ses yeux brouillés, à la fois hautains et sournois.

Le capitaine Baskirief viendrait-il ici pour cette petite fille? Non, cela n'était pas possible!

Et Geneviève se replongea dans ses pensées. Elle tressaillit, lorsque Mme Montcharmin, par hasard, s'adressa à elle, en prononçant son nom.

Geneviève était en train de se demander ce qu'il était advenu des projets de mariage qu'on attribuait, jadis, au jeune Vassili. Bruits faux, peut-être! En tout cas, Vassili n'était pas marié. D'après certains mots du jeune homme, Geneviève en était convaincue.

— Tiens, voilà Michel!... Enchanté de te revoir, mon pauvre vieux!... Depuis quand es-tu arrivé à Caillou?

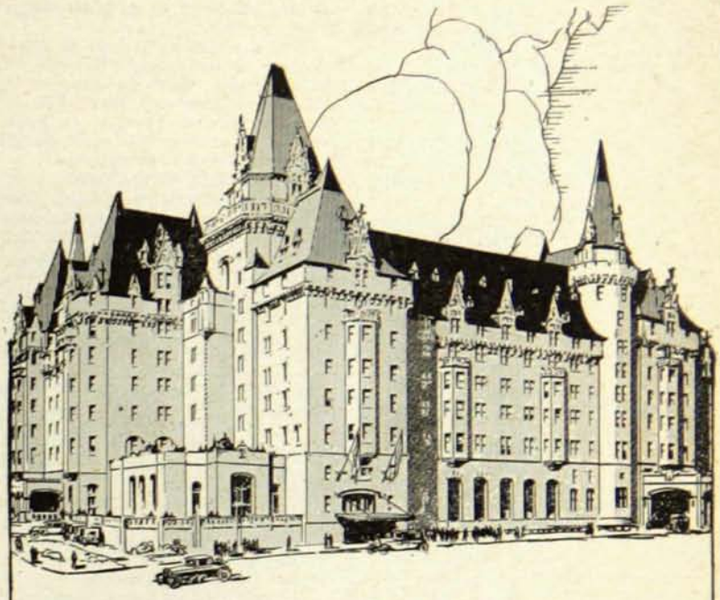
— Depuis ce matin, ma chère Eve.

Madame Andrial savait vaguement qu'un cousin du colonel, quittant, après guérison, une ambulance lyonnaise, devait venir passer deux ou trois semaines au camp de Caillou.

Elle leva les yeux et vit un jeune lieutenant, au visage brun, calme et grave, plutôt bien physiquement, et qu'une cicatrice à la joue droite ne défigurait point.

— Bonjour, mon neveu! lui dit Mme Montcharmin, avec un sourire amical... Mon petit Michel, viens que je te donne l'accolade... Mesdames, vous m'excuserez... Si je ne suis que sa tante à la mode de Bretagne, j'ai, du moins, le droit de dire que ma mère et moi, nous avons

LES HOTELS DISTINGUES DU CANADA



Le Nouveau

CHATEAU LAURIER

OTTAWA vient de rehausser ses attraits, comme Capitale Canadienne, du nouveau Château Laurier . . . imposante et gracieuse construction au confort et au service uniques.

L'atmosphère du nouveau Château Laurier vous révélera un aspect nouveau de la vie de famille associée au luxe exquis des plus grands hôtels.

Visitez Ottawa . . . et le nouveau Château Laurier.

Le poste CNRO vous fera entendre l'excellent orchestre du Château Laurier.

Même direction

Le Fort Garry Winnipeg
Le Macdonald Edmonton
Le Prince Arthur Hotel, Port Arthur
Le Prince Edward Hotel, Brandon.
*Le Nova Scotian Halifax
*Le Canadian National Vancouver
**En construction*

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

SERVICE D'HOTELLERIE

A. S. McLEAN, *Surintendent Général.*
WALTER PRATT, *Gérant Général.*

Un coin du ravissant salon à thé Jasper.

quelque peu élevé cet enfant... Il n'avait plus que nous... Nous l'aimons comme un fils... Ma fille elle-même a tant joué avec lui!

Le jeune officier serra la petite main d'Eve. Mme Andrial vit le sang affluer à son visage brun.

— Je n'aurais pas reconnu ma cousine Eve! dit-il, avec une timidité visible.

Eve, elle, ne parut nullement intimidée. Elle sourit, ayant, sans aucun doute, conscience de sa royauté de jeune fille.

...Madame Andrial, faisant un effort pour sortir de son rêve, observa un peu plus le nouveau venu, qui lui plut extrêmement.

— Voilà un garçon qui m'a l'air tout prêt à s'agenouiller devant cette petite fille... Il semble sympathique et très bon. Et, aussi, calme et doux... Juste ce qu'il faudrait à cette enfant instable et nerveuse... A la place d'Eve, je ne dédaignerais pas ce cousin Michel.

Geneviève ne se demanda point pourquoi elle-même éprouvait un secret plaisir de l'arrivée du cousin de Montcharmin.

Ramenez une peau blême à la vie et à la santé

Une peau blême ou huileuse est maladive. Les cellules et tissus engorgés retardent l'action naturelle nécessaire à la santé de la peau. N'essayez pas de couvrir cet état — corrigez-le. Ramenez les tissus au fonctionnement sain normal, apportez une nouvelle vie aux cellules endormies, stimulez la circulation pour libérer la peau des poisons; et vous pourrez éclaircir et embellir un teint blême, tout en évitant ce "reluisant" désagréable. Deux ou trois fois par semaine, donnez à votre peau ce vivifiant "reconstituant". Prenez quelques onces de Poudre de Peroxine chez n'importe quel pharmacien. Appliquez des linges chauds sur la figure, puis frottez doucement avec la poudre par un mouvement rotatif; faites suivre d'un lavage à eau chaude et froide et appliquez une bonne crème (nous recommandons la crème Cerol). Ceci aide à refaire un fini velouté sec à votre peau, améliore sa texture et ramène la couleur naturelle aux joues. 3-28

MON CYGNE

VIII

La jeune femme fit, un de ces matins-là, une singulière trouvaille... une trouvaille qui, tout d'abord, lui parut inexplicable, effarante, et lui causa une prodigieuse émotion.

Comme elle faisait, dans sa chambre, quelques menus rangements, elle s'aperçut qu'un des tiroirs du vieux et massif secrétaire fonctionnait mal. Elle le secoua, le retira et aperçut, au fond, un petit objet sombre, qui avait du glisser là... peut-être depuis longtemps.

Elle le prit, non sans peine... et elle faillit jeter un cri, en voyant, dans sa main, une sorte de carnet, qu'elle connaissait bien... qu'elle avait donné elle-même autrefois, à François-Régis... à moins qu'il n'existât, par le monde, un frère jumeau de cet objet de cuir fin, qu'elle avait, de sa propre main, pyrogravé et peint, avec un art extrême, durant ses fiançailles! Mais cela ne se pouvait point.

Le sujet en était banal, en ce qu'il représentait simplement un cygne, sur un coin d'eau entre des branches pleureuses et de longues herbes. Mais comment ne pas reconnaître son œuvre?... En bon état, d'ailleurs.

"Je suis folle!" pensa Geneviève, avec l'idée d'une sorte d'hallucination possible. Comment et pourquoi ce carnet de François-Régis se trouverait-il ici?

Elle n'eut pas le temps de se perdre en conjectures. Deux coups impatients furent frappés à sa porte. Mme Andrial dit, machinalement: "Entrez!" Et ce fut Eve qui apparut, toute pimpante, dans un déshabillé d'un bleu hardi.

— Chère Madame, pardon!... Je... Mais qu'avez-vous?... Vous êtes si pâle... êtes-vous souffrante?

— Non, balbutia la jeune femme... C'est-à-dire si... C'est ma migraine d'hier soir qui continue... Mais voyez plutôt ce que j'ai trouvé derrière un des petits tiroirs de mon secrétaire!... Je me demande qui a pu perdre cela!

Mademoiselle Montcharmin se saisit de l'objet, l'ouvrit et s'exclama, d'un air de vif intérêt:

— Ceci doit appartenir au capitaine Baskirief... Regardez donc!... Vous savez que des officiers ont occupé la villa, avant nous?... Le capitaine fut l'un des derniers, et il se retira pour nous faire place...

— Ah!

Geneviève commençait à comprendre.

— Mais regardez!... Comme cette photo ressemble à M. Baskirief!... Un frère, peut-être... ou un parent...

A l'intérieur du carnet, une place était ménagée pour une photographie. François Régis de Bréaux y avait placé, jadis, la ravissante image de sa fiancée.

Aujourd'hui, celle-ci était remplacée par la photographie d'un homme jeune, qui ressemblait à Vassili, mais d'une façon douloureuse... On eût dit un frère souffrant, mourant, avec des joues maigres, creuses, des yeux enfoncés et tristes.

La jeune fille rendit enfin le carnet à sa compagne.

— Monsieur Baskirief est bien mieux... sans aucun doute, déclara-t-elle, en baissant la voix. Quant au carnet, il ne contient que des chiffres... Je crois que notre ingénieur russe pourrait être enchanté de le retrouver.

...Quand Mme Andrial se retrouva seule, elle souffrit du seul fait de penser que ce souvenir de leurs fiançailles avait été donné, par François-Régis, à son cousin. Cette preuve de détachement, qu'y voyait l'épouse coupable, la veuve repentante, lui fut dure à constater.

Elle contempla, un moment, avec stupeur et douleur, le morne visage de la photographie. Elle n'eut pas le temps de s'attarder à cette contemplation, car d'autres occupations plus pressantes l'appelaient.

— Nous aruions pu remettre votre trouvaille à papa... Mais vous me ferez plaisir en me la donnant à moi-même, lui dit Eve, au déjeuner. Je crois que le capitaine Baskirief va venir, aujourd'hui...

Madame Andrial ne put refuser. Elle remit donc, à la jeune fille, cet objet qui était, pour elle-même, un souvenir si poignant. Comme elle ne pouvait dire tout haut la vérité, la jeune veuve n'avait pas le droit de garder encore cette photographie qui était celle de son mari.

Geneviève regretta amèrement de n'avoir pu regarder plus longtemps la douloureuse figure de François-Régis de Bréaux.

...Vassili Baskirief ne vint pas, ce jour-là... Mais ce fut le lendemain qu'il se trouva, une fois encore, avec deux ou trois officiers du camp, dans le grand salon, bourgeoisement désuet, de la villa des Cèdres.

Madame Andrial et la jeune Eve travaillaient, près des larges fenêtres. Mme Montcharmin, un peu souffrante, était restée dans sa chambre.

En attendant l'apparition du colonel, ces messieurs présentèrent leurs hommages aux occupantes du salon.

— Capitaine, approchez-vous, s'il vous plaît! lui dit la jeune fille, avec pétulance. Nous avons une restitution à vous faire... N'avez-vous rien perdu?

Sans l'intriguer davantage, elle lui montra le carnet, et le visage de l'officier se crispa légèrement.

— Mon carnet!... Où l'avez-vous trouvé?... demanda-t-il, avec une vivacité inaccoutumée. Je l'ai perdu depuis plusieurs semaines.

— Je le comprends... C'est Mme Andrial qui l'a trouvé... derrière un tiroir du secrétaire de sa chambre...

L'officier se tourna vers Mme Andrial. Ses yeux bleus prirent ce regard presque insoutenable qu'ils avaient parfois, lorsqu'ils cherchaient à lire dans l'âme d'autrui.

Et Geneviève, interdite, baissa les paupières.

— Je vous remercie, Madame, dit-il, de sa voix détachée, un peu dédaigneuse. Je tenais beaucoup à ce carnet, pour son contenu...; quand à l'extérieur, ce sont des enjolivements un peu ridicules et trop féminins pour moi...

— Oh! comme vous êtes difficile, capitaine! protesta Mlle Montcharmin. Difficile et austère!... Je trouve ce carnet ravissant... Ce cygne et ces herbes... Volontiers, j'essaierais de le reproduire, si j'en avais le modèle.

"Il va le lui offrir!" se dit Geneviève, en levant les yeux. Une douleur aigue lui tordit le cœur, à cette seule pensée. Oh! il lui était insupportable de voir son œuvre, le cadeau à son fiancé, passer entre les mains insouciantes d'Eve. Non! non! Elle ne voulait pas voir cela!

Mais le carnet parfumé resta entre les mains du Slave. Il dit seulement, en le regardant avec une sorte de dégoût:

— Le cygne est un oiseau d'orgueil... C'est le frère du paon... je lui préfère tous les autres oiseaux.

Madame Andrial eut le souffle coupé. Par un grand effort, elle continua de coudre sur le même rythme.

Mais ces derniers mots de l'officier — mots auxquels nul autre ne prit garde — l'avaient atteinte singulièrement, elle, Geneviève, que, jadis, en famille, on appelait le Cygne. Se trompait-elle, en pensant que Vassili avait exprimé ainsi son mépris secret?

Hélas! Elle avait donné aux parents de François-Régis le droit d'être durs pour elle, de la mal juger!... Sa révolte secrète se fondit dans un sentiment de tristesse profonde. Elle ploya le front.

— C'est à la photographie encastrée à l'intérieur que nous avons deviné le nom du propriétaire! expliqua Eve, avec des gestes vifs... Un frère, capitaine?... Car ce n'est pas vous, j'imagine. Il y a des différences évidentes, quoique la ressemblance soit grande...

Madame Andrial avait relevé la tête. Vassili lui jeta un regard rapide et sombre. Puis, il pâlit et répondit, d'une voix assourdie:

— Un frère, oui, Mademoiselle... Un frère que j'ai perdu.

Et l'incident fut clos par ces paroles.

D'ailleurs, le colonel entrait, les mains tendues.

Il y eut un instant de conversation générale, où les voix masculines sonnèrent haut, tandis que Mme Andrial et Eve elle-même se contentaient de travailler en silence.

A un moment donné, l'ingénieur prit son portefeuille, pour y chercher un plan qu'il voulait montrer à ses compagnons. Puis, ces messieurs furent emmenés par le colonel, dans le cabinet très sobre qu'on lui avait aménagé au rez-de-chaussée, du côté est.

— Ils sont ennuyeux, MM. les officiers, avec leurs discussions, qu'ils pourraient garder pour leur cercle! s'écria Eve, d'un ton mécontent.

Elle rejeta la broderie, sur laquelle elle se penchait, tout à l'heure. Elle se leva, avec sa pétulance capricieuse. Et Mme Andrial lui dit, avec une nuance de désapprobation:

— Que vous êtes enfant, Eve! Vous avez des préoccupations de toute jeune fille, mondaine et gâtée, qui ne veut pas s'apercevoir des grandes douleurs de la guerre... Vous voulez, à toute force, qu'il n'y ait rien de changé autour de vous!

Une sombre impatience vieillit soudain le visage frais de la jeune fille, qui ne répondit pas, et, les yeux brillants, trop brillants peut-être, se dirigea vers la terrasse.

Elle s'accouda, une minute, sur la balustrade, parmi les plantes grimpantes, les clématites et les volubilis en fleurs.

Madame Andrial, qui l'avait suivie des yeux, tressaillit sur le jaillissement d'une idée qui lui parut souverainement désagréable.

Eve ne se serait-elle point éprise de Vassili Baskirief?

Le fait était possible. Il expliquait les sautes d'humeur de la jeune fille, son désir évident de briller devant le Russe, de le rencontrer, de parler de lui. Il expliquait aussi la sourde hostilité qu'elle montrait, depuis peu, à la dame de compagnie.

Si réservé qu'eût été Vassili, il n'en avait pas moins, forcément, donné, à Geneviève, une certaine attention. Personne ne s'en était aperçu — sauf, peut-être, une jeune fille éprise et jalouse.

Eve revenait vers la maison. Elle avait perdu sa langueur précédente et même oublié la petite semonce de Mme Andrial.

Elle ouvrit le piano, y joua bruyamment l'air de la 'Madelon'. Alors, elle rit, dans une explosion de gaité subite,

(*Suite à la page 22*)

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain,

Lisez "LA SCIENCE MODERNE"

Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...

Prix de l'abonnement $3.00 par an, 0.25 le numéro.

Publiée en France, Belgique, Suisse et Canada

Adresse à Montréal, B. P. 182, Station N.

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST

Ex-élève des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

VOIES GENITO-URINAIRES

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

3440, rue Hutchison, Montréal Tél. PLateau 6347

Pour un chez-soi confortable:

Charbon Rogers "Scranton"

Charbon Welsh

Charbon Ecossais

et

Coke Lasalle

Toujours 2000 lbs à la tonne

The ELIAS ROGERS Company Limited

ALFRED ROGERS, Président

Edifice CANADA CEMENT LAncaster 4252

LA TOUCHE SUBTILE, LE CAFE PARFAIT

LA REUSSITE DU CAFE PARFAIT TIENT A SA FRAICHEUR ET A SA QUALITE

Courtoisie du Delineator

L'IMPORTANCE du café ne saurait diminuer, c'est le subtil couronnement de toutes les réceptions. Un café parfait vaut à lui seul un repas, c'est le meilleur des stimulants, il anime la conversation, délie la langue et l'esprit, mais encore faut-il que sa qualité soit supérieure.

Au petit déjeuner on peut à la rigueur pardonner au melon d'être tiède, mais présenter un café faible et insipide est impardonnable. Quel que soit le repas et sa qualité ... si le café "ce mot de la fin" est impeccable, le repas a sa réputation sauve. La première ou la dernière tasse doivent être également dégustables. C'est d'ailleurs la dernière tasse qui fait foi de tout.

Donc, frais absolument, jamais éventé, le café a droit à la première place dans le menu et aussi au palais du gourmet.

Donc choisissons bien notre café. Une marque éprouvée aura cet avantage de ne pas vous tromper, ni sur sa fraîcheur, ni sur son arôme, ni sur sa force. L'hôtesse doit servir un café réputé comme celui qu'autrefois offraient à leurs hôtes les hôtesses de la fine aristocratie: un café qui est tout un appel et dont on ne saurait refuser une deuxième tasse.

La plus agréable des coutumes que nous avons adoptée et conservée est celle de servir le café d'après-dîner dans le Vivoir.

Le café doit être finement moulu mais non pulvérisé, cependant pas assez gros pour que l'eau passe rapidement à travers, car on risquerait de perdre l'essence même du café. Moulu trop en poudre aurait l'inconvénient contraire, l'eau refuserait de passer au travers, on devrait le remuer, et alors on risquerait de n'obtenir qu'un breuvage boueux.

Ebouillantez le pot au café, mettez pour chaque tasse une cuillerée à table renversante, et une en plus que le nombre des convives. Eau fraîchement bouillie. Versez sur le café par tasse, sans placer le pot directement en contact avec la flamme. Le café ne doit pas bouillir. Servez immédiatement, dès que toute l'eau a passé. Accompagnement de crème épaisse. Le lait ne va pas avec le café, mieux vaut alors le lait évaporé. Cette méthode donne un breuvage parfait. C'est celle de Savarin, et elle servait au temps de la crinoline.

Le café ne doit pas être acheté trop à l'avance, la provision ne doit pas être pour plus d'une semaine. La réputation du café repose sur une tradition bien établie, depuis que ce berger arabe fit la découverte de la graine parfumée et imagina de la cuire au four, de la pulvériser, et d'en boire la liqueur obtenu dans un pot mystérieux.

Une jolie coutume est de servir le café dans le vivoir. C'est l'heure des belles porcelaines fragiles, de l'immense plateau aux brillantes argenteries, l'heure de toutes les délicatesses, l'heure dont le souvenir demeure.

L'été, pour le *Bridge* de l'après-midi, le lunch ou la soirée chaude, rien n'égale un café glacé. Voici la manière de le préparer. Dans un pot de café très fort, et pendant qu'il est encore chaud, jetez des cubes de glace et deux cuillerées à thé de sucre par tasse. Emplissez vos verres à environ un tiers de leur capacité avec de la glace pilée et versez le café dans les verres, en ajoutant pour chaque verre deux cuillerées à table de crème. Si on le préfère on peut aussi frapper le breuvage ou le geler partiellement.

Quelle joie pure et quel compliment pour l'hôtesse, quand les invités réclament une seconde tasse.

Donnez de la couleur à votre visage

Ne vous contentez pas de vous faire un teint standardisé. Ramenez de la vie à votre épiderme et rendez-lui sa beauté avec les soins voulus. Ce teint de pétale de rose que toutes envient signifie simplement que les cellules actives et les tissus de la peau sont exempts de poisons par une libre circulation du sang. Pour vaincre cet état huileux et pour embellir et clarifier un teint blême, essayez ceci trois fois par semaine.

Obtenez un peu de Poudre de Peroxine chez votre pharmacien. Appliquez des linges chauds sur la figure, puis frottez doucement avec la poudre par un mouvement rotatif; faites suivre d'un lavement à eau chaude puis froide et appliquez une bonne crème (nous recommandons la crème Cerol). Ceci aide à refaire un fini velouté sec à votre peau, améliore sa texture et ramène la couleur naturelle aux joues. 4-28

$1.25 la bouteille, chez tous les marchands.

On **N'EXCUSE** *plus la* **CALVITIE**

Pourquoi être chauve à 30 ou même 50 ans quand on peut s'en empêcher en suivant le traitement

PILOCARP

Quelques gouttes de ce liquide aromatique frottées sur le cuir chevelu tous les jours assure une croissance abondante, une chevelure lisse et soyeuse, et maintient en parfaite condition le cuir chevelu.

Achetez en chez le pharmacien 90c et $1.50 la bouteille, et commencez dès aujourd'hui ce traitement.

CIE FARLEY-MYERS LIMITEE
Distributeurs, Montréal 12-29

MON CYGNE

(*Suite de la page 20*)

de l'expression un peu scandalisée de la dame de compagnie.

L'apparition inattendue de son cousin Michel lui fit quitter l'instrument.

Le jeune homme venait très fréquemment à la villa, où la jeune fille le malmenait et lui souriait tour à tour.

— Ah! Michel, je vais vous faire juge... Vous voyez Mme Andrial, avec sa mine sévère de Minerve offensée... Eh bien! cela la choque que je fasse de la musique... Elle trouve que je n'ai pas de cœur...

— Je ne sais pas si vous avez un cœur, Eve! répliqua le jeune officier, presque bas.

— Oh! le malhonnête, s'exclama la petite, en pouffant de rire.

Elle se calma, et d'un air de sphinx, elle se mit à chantonner, en regardant au dehors:

Si j'ai des fleurs,
Ce n'est pas pour vous...

Le jeune homme la regarda, d'un air peiné, et Mme Andrial soupira, d'un air de lassitude excédée. La volubilité d'Eve lui portait étrangement sur les nerfs, ce jour-là.

IX

Un dimanche, le capitaine Baskirief et un autre officier déjeunèrent à la villa des Cèdres.

Puis, Eve Montcharmin ayant manifesté un désir immodéré de faire une longue promenade, tout le monde se plia à ce désir; et, sauf, Mme Montcharmin, qui préférait de beaucoup s'engourdir dans un coin, en lisant quelque roman, l'on partit.

Geneviève était bonne marcheuse, sans posséder, cependant, l'endurance de Mlle Montcharmin, qui eût vagabondé durant des heures, comme si elle avait, en elle, une force secrète à dépenser.

Les promeneurs s'engagèrent dans une route montante et sinueuse, entre des vignes, des haies, puis bientôt des bois.

Le colonel causait surtout avec le capitaine Jouffroy, sensiblement plus âgé, celui-là, que l'ingénieur russe. Et ce n'était point, de la part du colonel, une marque de préférence, mais simplement un résultat des manœuvres de sa fille, qui s'était arrangée de façon à marcher auprès de Vassili Baskirief.

Madame Andrial était à la gauche de la jeune fille. Elle ne causait guère. La voix de Vassili éveillait, en elle, un écho profond. Et elle songeait à tout ce que savait d'elle, cet homme, mais avec une sorte d'insensiblité étrange.

On ne peut souffrir toujours avec la même acuité. Et puis — ayant beaucoup pensé à son cousin Vassili, à leur situation réciproque,— ayant, plusieurs fois, rencontré le jeune homme,— elle s'était un peu habituée à ce que cette situation avait de bizarre, de sourdement tragique.

Eve Montcharmin émettait de piquantes réflexions, qui divertissaient les trois hommes. Puis, elle déclara qu'elle mourait de soif et il fallut entrer dans un café, tout bourdonnant de sa rustique clientèle dominicale.

Parmi les hommes, se trouvaient deux ou trois soldats permissionnaires, qui se levèrent et saluèrent vivement, à l'entrée des officiers.

L'un d'eux, qui était muni d'un énorme accordéon, dut même interrompre sa musique.

L'hôtesse, confondue, emmena ces clients d'un nouveau genre dans une pièce voisine, sombre et fraîche, dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin.

Il fallait descendre une marche. Geneviève trébucha et serait tombée, sans la prompte assistance d'une main d'homme, qui la saisit par le bras.

Elle fut si déraisonnablement secouée par cette demi-chute, qu'elle se laissa conduire, sans pensée, vers un siège où elle s'effondra.

C'était le capitaine Baskirief qui avait empêché l'accident. Avec une courtoisie discrète, il installa les deux jeunes femmes. Comme il était le plus jeune du trio masculin, ce rôle semblait lui revenir de droit.

Le capitaine Jouffroy, qui paraissait presque aussi âgé que M. Montcharmin, n'avait rien de brillant dans les manières. C'était un brave officier, simple et grave, qui, selon Eva Montcharmin, ne disait que des choses ennuyeuses, en des termes affreusement arides.

Quoiqu'il fût, lui aussi, grave et simple, Vassili Baskirief avait, vis-à-vis des femmes, d'autres façons. Visiblement, il n'ignorait aucune des nuances de la courtoisie. Et, à ce moment, Geneviève se ressouvint qu'il avait été question, pour son cousin, d'une princière alliance, et que lui-même avait dû traverser les plus raffinés milieux.

— Ecoutez! dit-il à ses compagnes. Et dites-moi, Mesdames, si ce pauvre joueur d'accordéon n'est pas, dans son genre, un artiste!

La musique, un peu étouffée, arrivait jusqu'au petit groupe. Il n'est pas d'instrument vulgaire, sous les doigts d'un vrai musicien.

Vassili Baskirief, les yeux tournés vers la lumière du dehors, semblait écouter... Son profil ferme se découpait noblement contre la teinte brouillée de la muraille.

Le cœur de Geneviève se serra, sous l'étreinte d'une mélancolie indicible. Elle regarda encore Vassili et sentit qu'elle allait pleurer le départ de ce passant.

En elle, avec une soudaineté inouïe, s'éleva une voix de tendresse désirante et déçue. Elle eût voulu garder à jamais, autour d'elle, l'attention, la protection de Vassili, dont elle venait de sentir la douceur cachée. Elle eut voulu entendre tomber, de ces lèvres d'homme, les mots d'amour qui tombaient, autrefois, des lèvres de François-Régis...

Effrayée d'elle-même, la jeune femme fit un effort pour secouer cette mystérieuse emprise. Personne ne s'occupait d'elle. L'air de la 'Dernière Rose' tomba, dans le silence bourdonnant.

...A ce moment, Vassili Baskirief leva des yeux, des yeux assombris, comme tourmentés par quelque problème intérieur. Effleurée par ce regard, auquel l'absorbement de l'esprit n'enlevait pas l'acuité, Mme Andrial éprouva une impression de confusion, de honte même, comme si l'officier allait lire en elle.

Intérieurement, elle répéta le nom de François-Régis, et elle le prononça, comme si elle eût attendu, de ce nom, une protection surnaturelle, un secours contre les hasards de la vie.

Mais était-elle vraiment infidèle à son passé? Et n'était-ce pas encore François-Régis qu'elle aimait, dans cet autre qui lui ressemblait comme un frère?

...De cette défaillance cachée, de cette minute de trouble, Geneviève devait garder une sorte de timidité craintive, vis-à-vis de son cousin Vassili.

...Les promeneurs quièttrent la petite salle fraîche et se retrouvèrent dans l'artère principale du village.

Soudain, Eve, toute ranimée et rieuse, jeta une exclamation:

— Le major Corthil!

Deux chevaux étaient arrêtés devant une maison proche, un soldat les tenait par la bride, et ledit major Corthil, homme d'une quarantaine d'années, au buste court, aux larges épaules, s'apprêtait à sauter en selle.

Apercevant les promeneurs, il alla à leur rencontre.

Monsieur le major Corthil, un familier de la villa des Cèdres, avait, pour Mme Andrial, des yeux discrètement tendres.

La jeune femme s'en était déjà aperçue, mais avec indifférence. Aujourd'hui, et sans bien savoir pourquoi, peut-être parce que, froid et détaché, Vassili Baskirief semblait observer, à la fois, le major et sa cousine, Geneviève se sentit rougir.

Aimable, empressé, le major demanda la permission de rentrer en même temps que la petite bande. Il congédia l'ordonnance et les chevaux.

Très habilement, après avoir échangé quelques phrases avec le colonel et les deux autres officiers le nouveau venu parvint à séparer Mme Andrial de la petite Montcharmin. Ce qui lui fut facilité par des manœuvres identiques d'Eve, tenant à garder près d'elle le capitaine Baskirief.

Geneviève n'osa quitter brusquement ce compagnon, aimable et correct d'ailleurs, qui s'était imposé à elle. Elle se raidissait contre la sensation de regret et de jalousie qui lui causait comme une brûlure, en voyant Vassili Baskirief marcher auprès d'Eve et porter, complaisamment, des fleurs cueillies par la jeune fille.

Les promeneurs entrèrent, au passage, dans l'église, entourée d'un vieux cimetière, à demi abandonné. Sans ostentation, le major se trouvait toujours là pour rendre service à Mme Andrial, pour la libérer de l'étreinte d'une ronce, pour lui tendre de l'eau bénite, pour lui avancer un prie-Dieu.

Geneviève sentait, en cet homme, une secrète et tenace volonté de conquête, et elle en était effrayée, pour plusieurs raisons. Le major lui était tellement inconnu. Le colonel le tenait en grande estime, mais cela prouvait surtout en faveur de ses aptitudes professionnelles. Et puis, était-elle vraiment libre?

Aujourd'hui seulement, ces pensées s'imposaient à Geneviève, car elle voyait s'affirmer la cour discrète du major. Et elle ressentait un profond malaise, entre cet homme empresse, loyal ou non,— et Vassili Baskirief, dont le regard se nuançait, en les observant, d'une froideur hostile ou dédaigneuse.

On sortait du cimetière, par une allée pleine d'herbe. D'un geste machinal, Geneviève porta la main à son cou et tira doucement la mince chaîne d'or qu'elle portait d'ordinaire. Elle s'aperçut qu'elle ne tenait qu'un tronçon de chaîne.

— Qu'avez-vous, Madame? lui demanda le major Corthil. Auriez-vous perdu quelque chose?

Les larmes coulèrent brusquement sur le visage pâli de la jeune femme.

— Oui, Monsieur... Un médaillon, auquel je tenais beaucoup..., car il renfermait des cheveux de mon baby, qui est mort... Oh! je vous en prie, aidez-moi à le chercher!

Très courtoisement, le major revint sur ses pas. Geneviève prit une autre allée. Elle y croisa le capitaine Baskirief et elle n'osa rien lui demander. D'ailleurs, celui-ci avait dû tout entendre.

— Il faut espérer, Madame, que vous avez perdu ce bijou à la villa des Cèdres... ou dans le jardin, car, dans cette herbe épaisse... comment le retrouver?

— Je dois donc en faire le sacrifice! dit Geneviève avec un soupir douloureux.

Qu'était ce sacrifice, à côté de tous ceux qu'elle avait faits déjà?... Pourtant, elle le trouva très dur.

Les promeneurs prirent, assez rapidement, la route de Lupel.

A un moment donné, le major se trouva un peu en arrière, avec le colonel, qui lui montrait, dans l'entre-bâillement des collines arrondies, les arbres du camp de Caillou-la-Plaine. Eve et le capitaine Jouffroy riaient sous cape de la myopie du major.

Geneviève, qui se tenait à l'écart, entendit Vassili Baskirief lui dire, d'un ton brusque:

— Pourquoi pleurez-vous?

La jeune femme sursauta et rougit, fort surprise de voir Vassili à côté d'elle.

— J'ai perdu, là-bas, dans le cimetière, mon médaillon bleu, dans l'equel j'avais mis des cheveux de l'enfant... C'est tout ce qui me restait du passé!

L'officier lui dit, d'un ton indéfinissable:

— Du passé?... Mieux vaut, peut-être, que vous n'en conserviez rien! Vous oublierez plus vite!

— Vous me parlez rudement... François-Régis était meilleur et plus doux... Son expression de bonté manque à votre visage.

— François-Régis était jeune... Moi, je connais mieux la vie et les hommes... Et puis, à quoi lui a servi sa bonté?

Geneviève se sentit doublement atteinte par cette ironie. Elle se détourna et ne répondit pas.

D'ailleurs, les autres promeneurs les rejoignaient. Les hommes se mirent à causer, entre eux, des choses de la guerre, des armements, avec des termes techniques, peu intéressants pour Eve, qui, malgré cela, écoutait de toutes ses oreilles.

Et Mme Andrial marchait, dans une méditation obscure. Elle entendait la voix bien timbrée de l'ingénieur Baskirief, et elle se disait:

(*Suite à la page 26*)

Voyez notre coupon d'abonnement à la page 28

UNE CHAMBRE POUR CHAQUE HEURE

Cette chaise, copie exacte de la chaise de "Martha Washington" à Mount Vernon, est faite de noyer poli et recouverte d'un rayon Taffetas, jaune.

DANS nos appartements modernes où l'espace est, hélas! souvent trop restreint, il convient d'aménager une pièce visant plusieurs emplois. L'illustration ci-contre vous montre la possibilité d'aménager une pièce qui puisse à la fois servir de chambre à coucher, de salle à manger et de "vivoir". On y peut vivre confortablement et y entretenir ses invités d'une façon délicieuse et sans reproches. L'arrangement en est si ingénieux que la pièce a plutôt un cachet d'élégance qu'un cachet d'utilité. Le coût n'en est pas très élevé si on considère la valeur acquise.

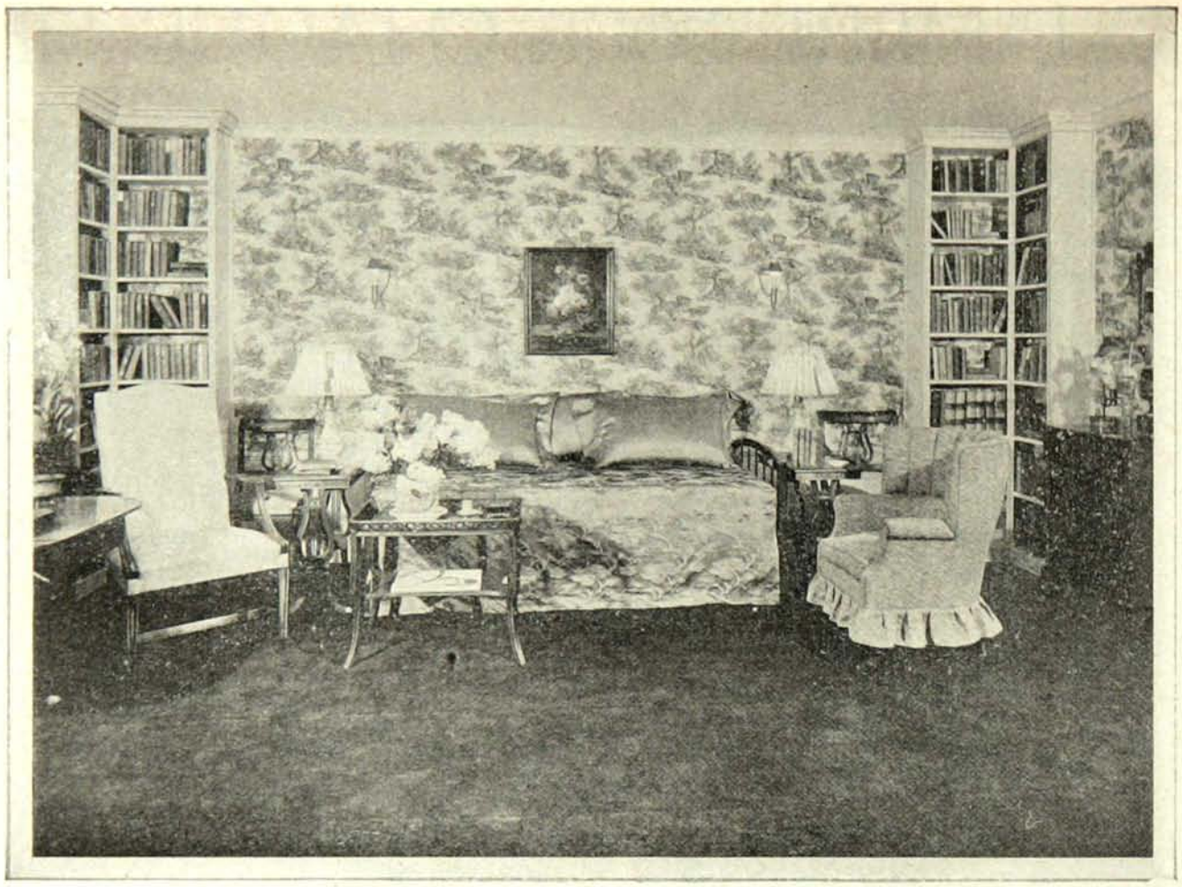
On choisit la pièce principale d'un petit appartement, la chambre de bain et les placards ouvrent sur une toute petite pièce d'entrée. La cuisinette se cache derrière les portes doubles qui font face au lit. Cette chambre convient à une femme d'affaires. Peu de changements en feront aussi le rêve d'un jeune couple de mariés.

Un tapis noir sur le parquet contraste agréablement avec le jaune des boiseries. Les murs de papier crème offrent des scènes pastorales dans les tons verts, rappelant un matin de printemps. Une copie de vieille toile française traitée en couleurs variées. Etagères pour livres dans les quatre coins. Aux fenêtres de ravissants "stores" vénitiens. Leurs lignes horizontales sont adoucis par les rideaux de voile rayon, intelligemment drapée, retombe en cascades gracieuses.

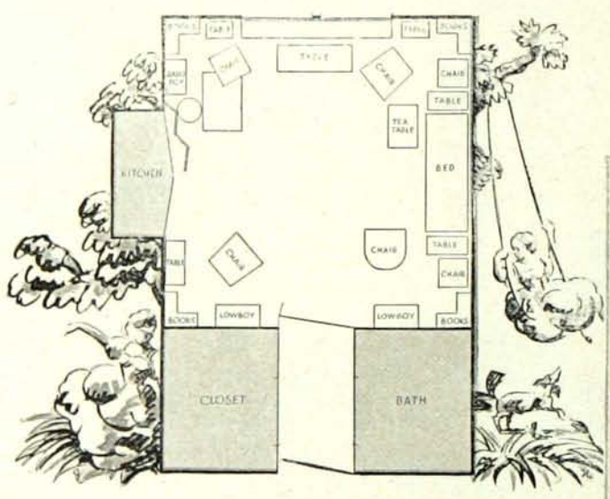
L'ameublement est un amalgame de style américain et anglais. Produit moderne. Chaque morceau est une heureuse copie d'une chose antique. Tables délicates, chaises élégantes et reposantes, recouvertes d'un tissu convenant à l'ensemble.

Un lit de métal fini noyer, apparenté au reste de l'ameublement. Le jour on le recouvre d'un brocard, bleu mat et or sur fond rose-henna. Oreillers appareillant, etc.

Courtoisie du Delineator



La couverture du lit telle que nous l'avons décrite et les deux oreillers appareillant, à ourlets très larges, pour l'élégance de l'effet. Deux autres dessus d'oreillers renferment le jour les oreillers de la nuit.



La chaise en forme de baril est de Rayon vert et rose. La lampe a un abat-jour de papier plissé.

Dans les quatre coins, de belles tablettes pour les livres qu'on aime. Peintes dans la teinte des boiseries. Le large fauteuil ailé est recouvert d'un tissu Rayon vert-mat.

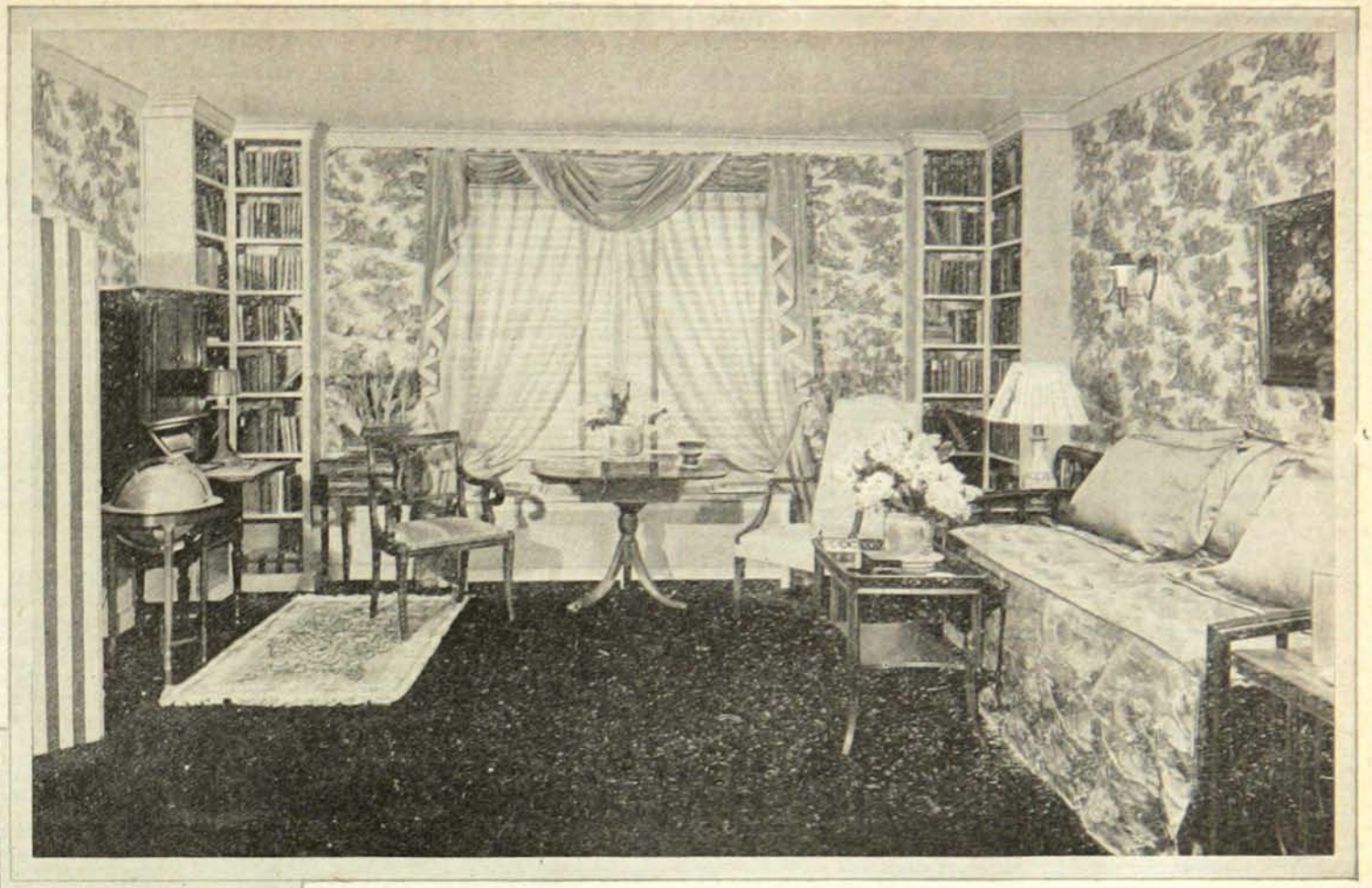
Ameublement agréablement combiné de style anglais et américain. Copies de meubles antiques. Meuble à tiroirs près de la porte. Au-dessus un miroir de bois peint de teinte très foncée.

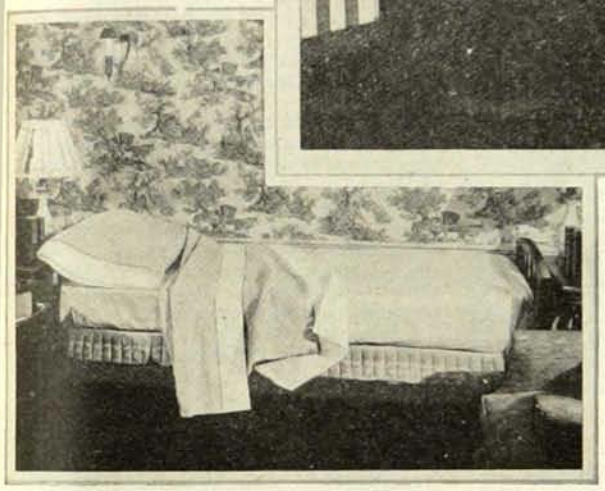
Le tapis noir fait un agréable contraste avec tout ce jaune et ce vert des boiseries et du papier tenture, imité d'une vieille toile française.

LE BOUDOIR

Donc, le boudoir est un petit salon de dame plus ou moins intime. On le place, en principe, entre un salon de réception et la chambre. Il fait la transition. Mais rien n'empêche de l'établir ailleurs, entre l'antichambre et la chambre, entre la chambre de la maman et celle de sa fille. Ce qui paraît impossible, c'est de n'en pas faire une annexe, ou tout au moins un prolongement de la chambre à coucher. Les dames réellement boudeuses, mélancoliques ou qui, simplement, ont besoin de beaucoup de repos, réaliseront le boudoir intégral, l'abri à migraine, en l'établissant au bout du cabinet de toilette et de la salle de bains, sans issue, avec un faible éclairage, très tamisé.

Je ne sais quel est l'avenir destiné au boudoir, dans un temps où les jeunes filles font des mathématiques,





En haut: la couverture rejetée de façon à découvrir l'ensemble: sommier, matelas et oreillers. Teintes où le vert domine et se lie au "Maïs".

tirent sur l'extenseur, et roulent en moto, sans compter les cheveux coupés aussi peu de mise sur une chaise longue que sous un chapeau à plumes. L'une m'a demandé un jour des conseils pour décorer sa chambre.

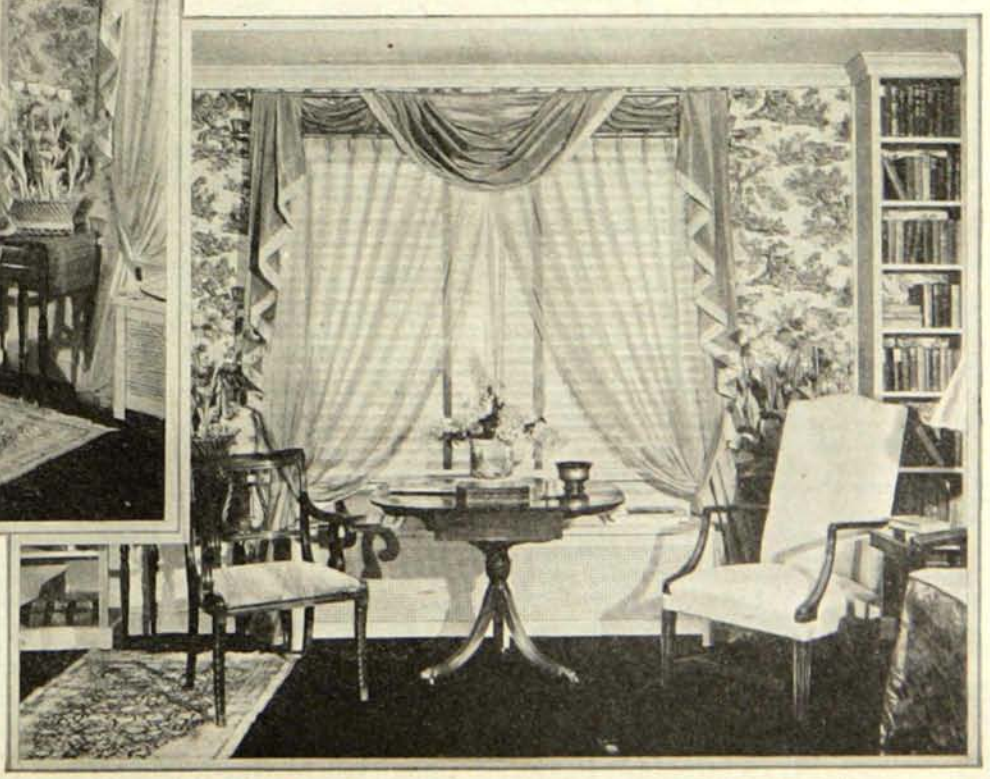
— En quel genre? lui ai-je dit machinalement.

— Genre "jeune fille un peu brute", m'a-t-elle renseigné avec le plus grand naturel.

Le type se généralise, très différent de la garçonne, type de basse et simple invention. L'idée d'avoir un boudoir ferait rire ces jeunes filles aux éclats. Et je ne crois pas que ce soit le mariage, la maternité, qui réussissent jamais à leur y faire prendre goût.

Donc, pièce d'exception hier, en raison du luxe immobilier qu'il suppose, le boudoir sera demain pièce d'exception pour le même motif et aussi à cette cause que le caractère des femmes s'est amélioré: elles ne boudent plus, elles fument, elles travaillent.

C'était pourtant un bien joli coin, le boudoir, et où l'homme d'esprit pouvait faire valoir ses avantages. Témoin des époques mélancoliques et vaporeuses, il a entendu les plus fins propos, et les plus ardents aussi. Et qui sait si demain, après-demain, à la fin du siècle, la mode ayant tourné plusieurs fois, il ne fera pas fureur?



Le joli et gracieux arrangement de la fenêtre. Draperies retombant avec grâce chaque côté et au centre, sur un "Store" vénitien.

La porte du secrétaire livrant son secret, dès qu'on l'ouvre. Un radio apparaît avec sont haut parleur . . . et les tiroirs du bas nous livrent un phonographe avec de nombreux disques dans les compartiments de côté. Un petit tapis persan très décoratif. Que pensez-vous de l'ensemble?

"François-Régis était plus délicat... meilleur enfin!... Non, je ne l'ai pas assez aimé!"

Et, chose bien humaine, elle se défendait aujourd'hui, elle luttait, pour ne pas aimer celui-là,— qui ne valait pas François Régis — bien plus qu'elle n'avait aimé François-Régis lui-même.

Car le cœur a ses heures. Et la jeune fille, très aimée, très choyée, qu'avait été Geneviève Andrial, n'avait pas eu le besoin d'amour de cette jeune femme de trente ans, triste, isolée, repliée sur elle-même.

***

Ce soir-là, Geneviève, ouvrant, par hasard, son sac à main, y trouva le petit médaillon, bleu et or, qu'elle croyait quelque part, dans les hautes herbes du vieux cimetière de Presseules.

Elle resta suffoquée de surprise.

Comment cela se pouvait-il?... En un instant, son esprit parcourut toute la gamme des suppositions possibles.

Elle fut sûre, très sûre que ce médaillon avait été mis, dans son sac, par quelqu'un qui l'avait trouvé dans les sentiers du cimetière.

Mais qui donc?

COMEDONS

Les comédons ou boutons "tête-noire" disparaissent rapidement par un simple procédé qui les dissout. Achetez deux onces de Poudre de Peroxine chez votre pharmacien, avec un linge trempé d'eau chaude frottez-en les comédons — et vous vous demanderez où ils sont allés. 1517

Je ne me suis jamais si bien porté!

Tout récemment encore, mon système nerveux était détraqué, et mon organisme épuisé, en proie à la grippe, à la bronchite et autres maux.

MAINTENANT, ma santé et mon énergie revenues, je me sens revivre, grâce au TONIQUE PULMO du Dr Hervay.

AUX PERSONNES FAIBLES ET DÉPRIMÉES, ce tonique efficace et d'un goût agréable rend SANTÉ, ÉNERGIE et VIGUEUR.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited

Succursales à Montréal : 927 rue Calumet.

Tonique Pulmo Dr Hervay

MON CYGNE

(*Suite de la page 22*)

Invinciblement, elle revoyait toujours Vassili dans l'allée du cimetière. Le jeune homme avait entendu ses paroles; et, pourtant, il ne l'avait pas aidée dans ses recherches.

Mais elle rêvait! Pourquoi Vassili eût-il ramassé le bijou et l'eût-il gardé, cruellement, tandis qu'elle pleurait de l'avoir perdu?

C'était Eve, plutôt! La maligne créature eût dû deviner combien sa mystification était déplacée. Au retour, dans l'avenue d'Anieux, Eve avait fait remarquer, à sa campagne, que le sac à main de celle-ci était ouvert. Depuis quelques jours, ce sac s'ouvrait avec une facilité déplorable.

"On" en avait profité pour y glisser le bijou.

Madame Andrial allait passer chez Eve, afin d'avoir le mot de ce bizarre petit incident. Mais, portant le médaillon tout ouvert à ses lèvres, elle tressaillit. D'où venait ce parfum subtil et tenace?

Ce parfum, Geneviève en fut sûre, ce parfum était celui qui imprégnait jadis certains objets, donnés à François-Régis par son cousin de Russie.

Le jeune Slave avait, pour les parfums, un amour d'Oriental. Et le souvenir de ce goût féminin ajoutait quelque chose d'énigmatique à l'âme murée de Vassili Baskirief.

Geneviève n'osa plus se rendre chez Eve Montcharmin. Longtemps, comme pour lui arracher un secret, elle regarda le bijou, qui avait séjourné dans le vêtement de Vassili, et que Vassili n'avait pas rendu tout de suite malgré le chagrin évident de celle qui l'avait perdu.

Distraction, malice, ou même cruauté? Geneviève n'ignorait pas que certaines natures dégénérées prennent un plaisir cruel à faire couler les larmes.

Cette journée avait beaucoup fatigué Geneviève. En gravissant le joli chemin qui, à travers les bois, monte vers Presseules, elle avait accompli une des étapes de sa vie. Et les vies comme la sienne n'ont que de douloureuses étapes.

Elle pleura encore un peu, d'énervement et de lassitude, en songeant à l'attitude de Vassili et à l'incident du bijou. Non, Vassili n'avait point pensé être aussi cruel.

A la fin, Geneviève s'endormit; et, au lieu de rêver au présent sombre, elle retourna au passé lointain. On eût dit que l'âme de François-Régis venait se rappeler à la fidélité chancelante de sa veuve.

Geneviève revit son élégant foyer. Elle ne rêva qu'aux temps heureux, aux premiers temps de son mariage. François-Régis était là. Son visage pensif et doux traversa, distinctement, les brumes du rêve.

Et Geneviève, oppressée, sentait, entre elle et lui, quelque chose, un abîme, une tristesse, un malheur, dont elle n'arrivait point à se souvenir.

X

Ce dimanche-là, Mme Andrial fut libre durant l'après-midi. Elle se hâta d'en profiter pour faire une de ces promenades méditatives, en des lieux solitaires, qu'elle aimait, et qui lui reposaient l'âme.

Par une route déserte, plantée d'arbres, elle s'éloigna de Lupel.

La route suivait, à mi-hauteur, les méandres des collines boisées. Madame Andrial tressaillit, en regardant les collines d'en face. Au sommet de ce plateau, se cachait le village de Presseules... Presseules... avec son auberge campagnarde où, certain jour plus lointain encore, se sont assis des promeneurs de Lupel.

Geneviève étouffa un profond soupir. Comme ces visions s'étaient gravées en elle!... Comme, malgré ses multiples occupations, elle était souvent retournée, en esprit, le long de cette route où elle ne repasserait peut-être jamais!...

...La jeune femme s'aperçut, tout à coup, que sa songerie l'avait emmenée très loin. Les ombres des collines s'allongeaient sur la route. Le jour déclinait.

Elle fut un peu effrayée, en constatant combien cette route était déserte et que nul être vivant n'apparaissait à l'horizon.

Elle fit volte-face et reprit, en hâte, le chemin du retour.

Elle n'avait pas fait dix pas, qu'elle s'arrêta, frappée de terreur. Un cri rauque, un appel étouffé, plein de détresse, se fit entendre, par deux fois... Qui appelait ainsi?... Un crime?... Un piège?...

Maintes idées se pressèrent, en une seconde, dans l'esprit de Mme Andrial, immobilisée. Que faire? Fuir au plus vite?...

Une troisième fois, mais éteint, le même cri se renouvela, suivi de la voix lugubre d'un chien hurlant à la mort.

Ces appels, vraisemblablement, étaient venus de ces bouquets d'aulnes, de ces prés, en contre-bas de la route.

Très pâle, Mme Andrial hésita, un instant. Puis, elle eut un geste brusque.

Le hurlement du chien la guida. Elle contourna les aulnes, traversa une inquiétante ligne de roseaux; le sol semblait trembler sous ses pas. Et elle jeta une exclamation de pitié.

Une vieille femme gisait à terre, si malheureusement tombée, que sa tête et son buste reposaient dans une espèce de trou. Trois chèvres broutaient à l'entour.

Geneviève se rendit compte que cette inconnue venait d'être frappée d'un mal subit... sans doute une attaque d'apoplexie. Allait-elle mourir là, entre ses bras? Là, dans cette solitude!

Une auto passa à toute vitesse, sur la route solitaire.

...Un peu plus tard, deux officiers à cheval passèrent moins rapidement. L'un aperçut, dans un pré, une femme en noir qui faisait des signes d'appel. Ils cherchèrent une issue et descendirent dans cette direction.

— Vous, Madame! s'écrièrent les deux promeneurs, avec stupéfaction.

Geneviève, qui était toute blanche, les regarda. Il y avait là un officier rencontré chez les Montcharmin... et Vassili Baskirief.

Le capitaine Jarnoz remonta à cheval en disant qu'il y avait un moulin, à quelque distance, en amont. Et Vassili resta seul avec sa cousine.

Mais tous les secours devaient arriver trop tard. Un spasme affreux tordit le misérable corps humain... que Geneviève sentit soudain s'alourdir contre elle.

D'un mouvement assez brusque, Vassili écarta la jeune femme et lui dit: "Tout est fini... Elle ne souffre plus!"

Alors les forces de Geneviève l'abandonnèrent. Elle éclata en sanglots nerveux. D'abondantes larmes ruisselèrent sur son visage. Couchée à terre, dans l'herbe rase, elle pleura longtemps. Debout, à quelques pas, Vassili semblait s'absorber dans une méditation profonde.

Quand son compagnon revint, la jeune femme se calmait enfin. Elle s'essuya les yeux, avec confusion.

Le capitaine Jarnoz vint à elle et la questionna, avec intérêt. Brièvement, elle conta la triste aventure.

Appuyé contre un arbre, Bassili écoutait.

— Vous avez eu beaucoup de courage, Madame, dit le capitaine Jarnoz, avec une visible admiration.

Vassili ne dit rien... mais, à cet instant, Geneviève s'imagina que ce visage fermé exprimait de l'émotion, de la surprise...

A quoi pensait il?... Sans doute, il s'étonnait de l'acte de Geneviève... Qu'était pour lui, jusqu'alors, la femme de son cousin, sinon une cervelle frivole, une poupée?...

Et, malgré l'horreur de cette journée, un sentiment de joie se glissa dans l'âme de Mme Andrial.

Deux hommes apparurent, avec une sorte de brancard, pour emporter le corps.

Le capitaine Jarnoz s'écarta pour guetter la voiture qu'on lui avait promise, au moulin. Alors, le Russe se tourna vers sa cousine et lui dit, d'un ton inattendu, plein de douceur et de pitié:

— Pauvre enfant, c'était là un spectacle au-dessus de vos forces... C'est si terrible, la mort!

— Oh! oui... Mais, quand la nécessité est là, on ne pense pas à soi... J'espère avoir adouci cette agonie! répondit Geneviève, toujours défigurée par la même étrange pâleur.

...La voiture promise arrivait, conduite par un très jeune garçon.

La jeune femme garda, de ce retour, une impression de rêve. Le clair de lune avait fini par l'emporter sur le couchant. Dans la luminosité de cette nuit, des souffles tièdes agitaient les branches.

Et des parfums, doux et grisants, de fleurs d'acacias, enveloppaient de leurs effluves la jeune femme anéantie... pendant que, là-bas, au pas rythmé de leurs chevaux, les deux cavaliers s'avançaient, comme des héros de légende.

.....

On arriva à temps pour rassurer la famille Montcharmin.

Madame Andrial fut malade pendant deux jours, des suites de cette étrange aventure.

XI

Les habitants de la villa des Cèdres travaillaient, paisiblement, sur la terrasse, à l'ombre des grands arbres.

...Un impérieux coup de cloche retentit à la porte du jardin.

— Le coup de papa! fit Eve, étonnée.

Effectivement, c'était le colonel, mais accompagné d'un visiteur, un vieillard de haute taille, pourvu d'une longue barbe blanche.

— Le père Noël en cette saison! s'écria Eve, en pouffant de rire. Qui cela peut-il bien être?

Mais le vieillard, qui s'inclina devant Mme Montcharmin, un peu ahurie par son brusque réveil, n'avait rien d'un bonhomme.

Geneviève eut à peine le temps de remarquer le grand air de cet inconnu, la noblesse de sa taille et de son visage... Elle eut à peine le temps de trouver quelque chose de familier dans ces traits, qu'elle tressaillit, devant la révélation.

— Monsieur Baskirief, le père du capitaine! avait dit M. Montcharmin.

Geneviève pâlit un peu et ses mains tremblèrent d'émotion. Pendant un instant, elle n'entendit pas ce qui se disait autour d'elle.

Elle n'avait vu l'oncle Alexis qu'en photographie. Mais le vieillard savait, certainement, qui elle était. Il eût été incompréhensible que Vassili eût caché, à son père, la présence ici de la veuve de François-Régis.

Peut-être, M. Baskirief était-il venu pour la voir. En tout cas, il faisait comme son fils et respectait fort strictement l'incognito de Mme de Bréaux.

Madame Montcharmin était visiblement enchantée de cette visite, et sa fille se fondait en sourires, à l'adresse du voyageur.

C'est que M. Baskirief était un personnage. Geneviève s'en rendait mieux compte, aujourd'hui, à la considération que lui témoignait chacun, y compris le colonel.

Monsieur Baskirief ne demeura pas longtemps à la villa des Cèdres. Geneviève, en proie à une secrète détresse, le vit disparaître, sans avoir reçu de lui d'autre signe d'attention que quelques coups d'œil, attentifs et rapides.

Après cette visite, Eve Montcharmin, qui travaillait aussi pour les orphelins de la guerre, se déclara incapable de se remettre au travail.

— Il a l'air très grand seigneur, M. Baskirief! dit-elle, en se balançant sur son siège. Avouez, maman, que vous ne vous attendiez pas à l'honneur de sa visite?

Geneviève devina que la jeune fille s'imaginait n'être pas étrangère à la visite du grand industriel. Elle eut un demi-sourire de pitié pour Eve et pour elle-même.

***

Le lendemain, elle ressentit encore de la pitié pour quelqu'un d'autre. Eve arbora, au déjeuner, une figure si maussade, que sa compagne lui demanda si elle n'était pas souffrante.

— Non... Mais j'ai des ennuis! répondit la jeune fille, en pliant les épaules, comme si le poids du monde eût pesé sur elle.

— Ah! des ennuis... graves, sans doute, à en juger par votre mine! repartit Mme

Lisez "L'architecture moderne", par Henri Girard, page 9

MON CYGNE

Andrial, en souriant. Vous n'avez pas reçu vos catalogues de Paris?... Ou les échantillons que vous attendiez?... Ou bien, encore, cette petite couturière aurait-elle raté votre kimono de soie rose?

— C'est cela!... Moquez-vous de moi! fit Eve, nerveusement. En réalité, il s'agit de... d'un mariage...

Madame Andrial en eut le souffle coupé. Une horrible appréhension lui vint, d'entendre un nom trop connu sortir de ces lèvres fraîches. Mais non! Eve eût été heureuse, triomphante... Il ne s'agissait pas de Vassili.

— C'est mon cousin Michel, qui, hier au soir, a eu la fâcheuse idée de me demander en mariage... Il a parlé à mes parents, puis à moi... Je l'ai refusé net... Mes parents sont peinés... Maman boude... Michel leur plaisait... Et puis, il est riche... Mais moi, n'est-ce pas? chère Madame, je ne dois pas me marier avec quelqu'un qui ne me plaît pas assez, pour l'unique raison de faire un bon mariage.

— Pauvre garçon! Lui qui vous aime tant! murmura Geneviève, d'un ton ému.

La jeune fille haussa les épaules.

— Oui, il m'aime; mais moi...

Elle allait dire, évidemment: "J'en aime un autre!" Elle recula devant l'aveu. Et, un peu rouge, elle abandonna la place.

Geneviève resta troublée de cette confidence. Quoique Eve fût indépendante et assez peu affectueuse à son égard, la jeune femme prenait souci de cette âme téméraire, qui eût eu besoin d'un guide attentif.

Pourquoi certaines jeunes filles sont-elles si pressées de donner leur cœur, qu'elles le jettent ainsi, à l'aventure, aux pieds d'un premier venu, d'un étranger dont elles ne savent rien et qui se soucie peu d'un tel don?

Oh! non, Vassili Baskirief n'aimerait jamais Eve. Il ne penserait point à la veuve de François-Régis... mais pas davantage à la petite Montcharmin!

Comment, avec sa maturité d'esprit, son air d'homme désabusé de la vie, sa philosophie amère, le Slave s'accorderait-il avec cette enfant capricieuse et inexpérimentée?

Et, en repoussant son cousin Michel, ce noble cœur tout empli de son image, Eve ne passait-elle pas à côté du bonheur?

"Comme c'est la vie, cela!... Ah! oui, c'est bien la vie!" pensa Mme Andrial, avec un soupir.

L'idée lui vint d'essayer de raisonner Eve. Mais cela était extrêmement difficile et délicat. D'ailleurs, la jeune fille ne revint pas auprès d'elle. Mlles Varix se présentèrent, et, après un instant d'hésitation, Eve consentit à les suivre, pour une longue promenade.

Le colonel n'était pas là. Mme Montcharmin parut contrariée du départ de sa fille...; mais, soit qu'elle ne voulût point chapitrer celle-ci devant Mlles Varix, soit qu'elle sût l'inutilité de la chose, elle ne tenta pas de l'empêcher de sortir.

— Quel caractère à cette enfant!... J'ai une abominable migraine! dit-elle, ensuite, à Mme Andrial.

Puis elle se retira dans sa chambre.

De la sorte, environ une demi-heure plus tard, Geneviève se trouva seule pour recevoir le lieutenant Michel Ferrier.

— Madame Montcharmin repose... Mais elle vous recevra, peut-être..., dit-elle, apitoyée par la pâleur et le trouble visible du jeune homme.

— Et ma cousine Eve? demanda-t-il, en hésitant.

— Mademoiselle Montcharmin est sortie... Elle ne rentrera que ce soir.

Le pauvre garçon eut un gémissement étouffé. Il s'affaissa sur son siège et se cacha le visage entre ses mains.

Absolument interdite, Geneviève n'eut pas même l'idée de se lever et de sortir.

Le jeune Ferrier releva la tête, montrant un visage marbré, des yeux meurtris, un air de douleur et de honte.

— Pardon, Madame, pardon... Que devez-vous penser de moi? Mais je dois partir ce soir... Je retourne au front... Je venais faire mes adieux... Elle le savait. Et "elle" est sortie...

— Elle ne devait pas sortir, dit Mme Andrial, avec une compatissante douceur. Mais des amies sont venues et l'ont entraînée.

Sa bonté aida l'officier à se reprendre. Il dit encore, entre ses dents serrées:

— Vous êtes bonne, vous... Mais elle! On dit adieu à des étrangers... Et pas à moi, un parent, presque un frère...

Une désolation sans bornes parut dans ses yeux sombres... Après lui avoir annoncé que Mme Montcharmin consentait à le recevoir, Geneviève se retira discrètement.

...Un homme s'en retournait au front, désespéré par la faute d'une petite fille étourdie... Il semblait avoir la mort dans l'âme... Reviendrait-il?...

Et, parce qu'elle avait elle-même le cœur meurtri par la vie, la jeune femme plaignit le soldat qui s'en allait.

...Le soir, elle manœuvra de façon à voir Eve en particulier. Elle lui conta la scène de l'après-midi. Eve devint un peu pâle... puis, avec un geste vif, elle protesta:

— S'il m'aime vraiment, Madame... cela lui aurait été dur de me revoir, après mon refus...; je le plains, mais je ne l'aime pas... On ne peut rien à ces choses... Vous l'ignorez, peut-être...

Madame Andrial ne releva pas ces derniers mots. Se faisant presque maternelle, elle dit, avec douceur:

— Si, mon enfant... je crois que vous auriez dû revoir votre cousin... car ses sentiments sont du genre le plus solide... Vous pouviez ignorer l'amoureux et être suffisamment affectueuse pour le parent, pour l'ami d'enfance qui s'en va au feu... à la mort, peut-être... De cette façon, il est parti désespéré...

— Je n'ai pas réfléchi!... Mais pourquoi me dites-vous cela, à présent que je n'y puis plus rien?

— Très jolie, la robe corail de Mlle Montcharmin!

— Mais, chère Andrial, c'est vous qui êtes belle! fit Mme Montcharmin, en pinçant un peu les lèvres, d'un air d'étonnement.

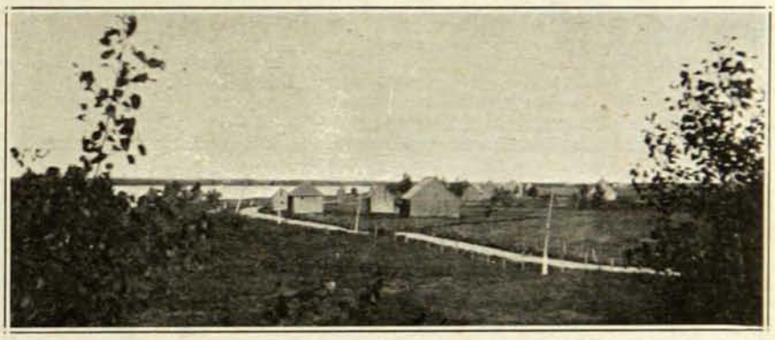
Madame Andrial lut un mécontentement dans les yeux de Mlle Montcharmin. Elle fut gênée, péniblement. Mais comment pouvait-on la trouver parée, avec cette simple chose de mousseline? Loyalement, Geneviève désirait ne porter ombrage à personne. Et voilà que Mme Montcharmin s'étonnait et que sa fille semblait offusquée!

...Un peu plus tard, le grand salon désuet était fort animé.

Une légère flamme aux joues, Geneviève allait et venait, ou demeurait dans son coin, avec une broderie, selon les instants et ce que demandait son rôle.

Un insaisissable et grisant parfum d'admiration masculine flottait autour de la jeune femme. Souvent, on avait eu l'air de la remarquer un instant; mais, aujourd'hui, les regards venaient à elle. Et tous les hommages adressés à Mmes Montcharmin, toutes les paroles flatteuses ne valaient pas le silencieux langage de ces regards.

Geneviève entendit la femme du capitaine Varix dire, à Mme Montcharmin, d'un ton négligent:



Ferme où vécut Louis Hémon, en 1912

"Plus tard... peut-être... qui sait?" se dit Geneviève, pensant à ces graines, semées par hasard et qui finissent par germer, à la longue, malgré les herbes folles.

XII

CET après-midi, Mme Montcharmin allait recevoir. Comme elle ne se décidait pas facilement à entrer dans les armatures baleinées qui contenaient un peu sa trop volumineuse personne, la colonelle n'aimait plus le monde que par devoir de rang et de situation.

Elle profitait de ce jour de réception pour donner un grand dîner, dans lequel allait, forcément, dominer l'élément masculin, en les personnes de MM. les officiers du camp de Caillou.

Madame Andrial ayant eu bien des soins à prendre, ayant dirigé le travail des domestiques, remontait dans sa chambre, un peu lasse.

Au passage, Eve ouvrit sa porte, afin de se faire admirer; ce qui fut fait, en termes aimables, par la dame de compagnie.

Puis, se sentant en retard, Geneviève se hâta de s'occuper d'elle-même. Elle arrangea ses cheveux, se rafraîchit le visage. Elle ôta sa blouse noire, afin d'éclaircir, pour la première fois, son deuil, en revêtant un corsage de mousseline blanche.

Lorsqu'elle eut achevé sa rapide toilette, qu'elle compléta par un collier de perles noires, Geneviève se regarda dans son miroir, et un involontaire sourire, ému, surpris, mélancolique, lui vint aux lèvres.

"C'est mon moi physique... mais je n'aurai plus jamais la même âme!" songea-t-elle, troublée. Et elle soupira, avec un sourd regret. Sa beauté survivait donc seule aux ruines de sa vie?

Madame Montcharmin, un peu oppressée, était assise au salon et feuilletait, distraitement, une revue illustrée de la guerre. Auprès d'elle, d'un doigt léger, Eve rectifiait un détail de la toilette maternelle.

— Je crois que le major Corthil a laissé son cœur chez vous, Madame!

— Ah! Et à qui donc? fit la colonelle, en riant de la révélation.

— Tout simplement à votre dame de compagnie!

— Bah! fit encore Mme Montcharmin, un peu moins amusée.

— Très vrai, chère Madame! D'ailleurs figurez-vous que ces messieurs trouvent votre Mme Andrial très jolie!... Je suis peut-être trop ombrageuse, mais je n'aurais pas aimé avoir, dans ma maison, une aussi jolie femme que Mme Andrial! conclut la visiteuse, rêveusement.

Geneviève n'en entendit pas davantage. La gorge serrée, elle fit un grand effort pour ne pas fondre en larmes. Mais Mme Montcharmin l'appela d'un signe et lui parla, comme à l'ordinaire.

La jeune femme se sentit un peu réconfortée et s'affermit l'âme, dans le sentiment de son innocence. C'était si ridicule de se trouver trop élégante, avec ce simple corsage transparent, à peine orné d'un peu de guipure!

Du reste, elle n'eut plus le temps d'y songer. Elle entra, en conscience, dans son rôle ingrat et effacé, qui lui donnait les devoirs d'une maîtresse de maison, sans lui en donner les droits.

Comme elle s'efforçait d'apaiser la toute petite Mlle Varix, qui trépignait en réclamant une statuette, assez fragile, à laquelle Eve Montcharmin attachait un grand prix, Mme Andrial vit, non loin d'elle, le capitaine Baskirief.

Il venait d'entrer, avec un autre officier. Il saluait Mme Montcharmin. Eve, toute rose, dans sa jolie robe, lui tendait sa main fine, un peu chargée de bagues.

Geneviève éprouva une émotion brusque et très vive. Elle n'avait pas revu son cousin, depuis cette singulière promenade dans la vallée déserte, au pied des bois de Presseules.

Il fit les quelques pas qui le séparaient d'elle. Il la salua et elle ne put s'empêcher de lui tendre la main. Nerveusement, peut-être sans y prendre garde, Vassili serra très fort les doigts de sa cousine.

Et il murmura, en la regardant profondément:

— Qu'avez-vous, aujourd'hui?... Vous êtes toute transformée!

Et Geneviève, un peu de sang aux joues, baissa les yeux sous cet insoutenable regard.

Elle n'eut pas à répondre. L'approche de la robe rose corail de Mlle Montcharmin rompit cet entretien à peine né. Vassili laissa retomber la main de Geneviève, un peu meurtrie par ses bagues. Et il s'écarta d'elle.

La jeune femme se trouva fort occupée. Cependant, tout en allant et venant, elle tressaillait, à rencontrer, plus fréquemment que de coutume, le regard de l'ingénieur russe. Et c'étaient d'orageuses prunelles, tantôt claires, tantôt sombres.

Et Geneviève se souvint que, lorsque François-Régis était ému, troublé, de quelque façon que ce fût, ses yeux bleus changeaient ainsi, à chaque seconde.

Qu'avait donc Vassili Baskirief?

Geneviève n'osa penser qu'il s'occupait d'elle: Elle savait quels soucis pouvait avoir l'ingénieur. Elle savait aussi combien peu certains hommes jeunes sont sensibles au charme féminin, quand ils sont emportés par de grandes idées ou de puissantes préoccupations matérielles.

Les visiteurs partaient peu à peu. Seuls, restaient ou survenaient les invités au dîner. Vassili Baskirief était de ceux-là.

Geneviève garda un souvenir un peu étrange du repas et de l'heure qui suivit.

A table, elle se trouva placée auprès du grave capitaine Varix et du malencontreux major, dont l'empressement commençait à beaucoup déplaire à la jeune femme.

Fort heureusement, la conversation avait pris une allure générale qui excluait un peu les entretiens particuliers.

Eve Montcharmin, les joues colorées, les yeux brillants, regardait fréquemment du côté de la dame de compagnie. Et Geneviève Andrial lut, ce soir, une sorte d'aversion, dans le regard de cette autre Geneviève.

La jeune femme se demanda si la cause n'en était pas dans l'attention involontaire de Vassili Baskirief. Le Russe était auprès d'Eve; mais, tout en causant, il regardait, très fréquemment, lui aussi, du côté de Mme Andrial.

Geneviève éprouvait un réel malaise. Il lui semblait être surveillée, d'abord par Eve, jalouse et malveillante..., puis par Vassili, un observateur celui-là, et un juge.

Par sa froideur, elle s'efforçait de décourager le major. Elle savait Mme Montcharmin avertie des sentiments de M. Corthil. Les moindres faits et gestes de celui-ci avaient donc chance d'être interprétés tous de la même façon.

Pourtant, Geneviève était libre. Si le major l'était, lui aussi, et qu'il en vînt à lui offrir son nom, pourquoi la jeune veuve n'envisagerait-elle pas la perspective de refaire sa vie? Un homme épris, en la couvrant de son nom, ferait disparaître la tache du nom qu'elle avait porté.

Geneviève tenait à s'affirmer ainsi qu'elle était libre.

Une fois encore, passant devant une grande glace, elle fut surprise de sa beauté. Les lumières, qui nuisaient à Eve, augmentaient encore l'éclat des yeux noirs de la jeune femme. Pensive, elle roula, sous ses doigts, les perles de son collier de deuil.

Ramenez une peau blême à la vie et à la santé

Une peau blême ou huileuse est maladive. Les cellules et tissus engorgés retardent l'action naturelle nécessaire à la santé de la peau. N'essayez pas de couvrir cet état — corrigez-le. Ramenez les tissus au fonctionnement sain normal, apportez une nouvelle vie aux cellules endormies, stimulez la circulation pour libérer la peau des poisons; et vous pourrez éclaircir et embellir un teint blême, tout en évitant ce "reluisant" désagréable. Deux ou trois fois par semaine, donnez à votre peau ce vivifiant "reconstituant". Prenez quelques onces de Poudre de Peroxine chez n'importe quel pharmacien. Appliquez des linges chauds sur la figure, puis frottez doucement avec la poudre par un mouvement rotatif; faites suivre d'un lavage à eau chaude et froide et appliquez une bonne crème (nous recommandons la crème Cerol). Ceci aide à refaire un fini velouté sec à votre peau, améliore sa texture et ramène la couleur naturelle aux joues. 3-25

MON CYGNE

— C'est peut-être une réunion d'adieux! dit, tout haut, le capitaine Varix. Qui sait, Messieurs, où nous serons, dans quelques jours d'ici?

Des verres furent levés. La gravité, dont ces hommes ne s'étaient que superficiellement départis, reparut sur leurs visages.

Le colonel dit, simplement: "A la France, Messieurs! A votre bon retour avec la victoire!"

Dans le murmure qui suivit, le major dit à sa jolie voisine:

— Nous mourrions plus facilement encore, Madame, si nous étions sûrs d'être pleurés!

Madame Andrial, un peu moqueuse, répondit, avec son plus beau sourire, par cette phrase décevante:

— Toute la France vous pleurerait, Monsieur!

Elle regarda, très vite, du côté d'Eve et entendit la jeune fille dire au capitaine Baskirief, son voisin:

— Avouez, capitaine, que, malgré, toute votre bravoure, ces dernières heures de vie paisible doivent vous sembler singulièrement précieuses... Il faut être absolument détaché de la vie, pour s'en aller à la bataille sans un regard en arrière!

— Vous avez raison, Mademoiselle! Mais peut-être suis-je détaché de la vie! répliqua, flegmatiquement, l'officier.

Et il jeta encore, à la jeune veuve, un de ces regards, dont elle n'arrivait point à déchiffrer l'énigme. A cet instant, elle tressaillit, sous l'empire d'une illusion folle. Ce regard, où passait une douceur inaccoutumée, émouvante, ne disait-il pas à Geneviève de Bréaux ce que Geneviève Montcharmin eût voulu s'entendre dire?...

Mais, lorsque Mme Andrial, toute tremblante, osa regarder du côté de son cousin, Vassili, impassible, s'entretenait, à travers la table, avec le colonel.

"J'ai rêvé! pensa-t-elle, avec de la confusion et un grand mécontentement contre elle-même.

Pendant que ces messieurs sortaient sur la terrasse, pour y fumer à leur aise, les quelques dames présentes se groupèrent dans le salon, dont les portes-fenêtres étaient ouvertes sur la tiédeur étoilée de la nuit. Et l'on fit un peu de musique.

Eve Montcharmin, qui avait une jolie voix, chanta, avec beaucoup d'expression, la chanson de Barberine:

Beau chevalier, qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire,
Si loin de nous?
... Vais-je pleurer, moi qui me laissais dire
Que mon sourire
Etait si doux?...

Dans l'obscurité de la terrasse, où luisaient leurs cigares, les officiers applaudirent, galamment.

— Ne craignez-vous pas, Mademoiselle, d'affaiblir notre courage? fit l'un d'eux, en passant devant une porte-fenêtre.

— Je sais que cela ne se peut pas, Messieurs! répondit la fille du colonel, en riant.

Mais son regard, qui semblait chercher dans l'ombre, reflèta bientôt une sorte de déception, mal dissimulée.

Elle se tourna vers Geneviève et, avec un brin d'insolence, lui fit une observation, à propos d'un soi-disant ordre de Mme Montcharmin.

La jeune femme rougit un peu, humiliée de se voir rappelée, ainsi, par cette toute jeune fille, à l'effacement de son rôle subalterne. Elle se contint et dit seulement:

— Je suis au regret de vous assurer que vous vous êtes trompée. Mme Montcharmin ne m'a jamais parlé de ceci!

Elle aperçut soudain le capitaine Baskirief, dans l'embrasure de la plus proche des baies. Et, à l'idée que son cousin avait été le témoin de ce petit affront, elle rougit davantage.

Elle se leva et s'en alla auprès de Mme Montcharmin, qui se tenait à l'autre extrémité du salon. Puis, un peu plus tard, lorsque tous ces messieurs furent rentrés, la jeune femme, sûre que nul n'avait besoin d'elle, sortit sur la terrasse.

Elle s'appuya sur la balustrade. Le vent léger rafraîchissait son front brûlant.

— C'est vous, Madame! Je vous supplie de ne pas rester ici. La fraîcheur de la nuit pourrait vous être mauvaise, dit, auprès d'elle, une voix d'homme.

— Je viens seulement de sortir! expliqua Geneviève, en essayant de retrouver un peu de sang-froid.

Vassili reprit, lentement:

— Ma proche parenté doit m'autoriser à vous dire combien vous êtes charmante, ce soir... Vous avez bien fait de quitter le noir du veuvage... Le blanc idéalise la beauté des brunes... Et puis, vous n'êtes pas veuve!

Sans même y prendre garde, Geneviève se dirigeait vers la maison, et Vassili marchait auprès d'elle. Quoiqu'il eût parlé avec une certaine douceur, la jeune femme rougit, dans l'ombre, comme si elle sentait, en ses paroles, une amère leçon. Elle rentra dans la lumière de la salle.

XIII

Le lendemain, Mme Montcharmin témoigna, à la dame de compagnie, un refroidissement marqué, dont Geneviève fut fort peinée.

Eve boudait. Elle desserra à peine les dents et témoigna à Mme Andrial une hostilité mal dissimulée, dont celle-ci croyait deviner la cause.

Avec une grande amertume, la jeune femme pensa que sa situation, ici, était ébranlée, par le fait seul qu'elle portait ombrage à la fille de la maison.

Lorsqu'elle était entrée chez les Montcharmin, Eve n'était qu'une adolescente, une fillette encore. Maintenant, Eve devenait jeune fille, et il lui déplaisait fort de trouver toujours, à côté d'elle, une rivale capable de l'éclipser.

Pourtant, la jeune veuve n'avait pas cherché à briller, au détriment d'Eve. Mais Mme Môntcharmin elle-même s'était aperçue que le voisinage de la dame de compagnie nuisait à sa fille. Et s'il n'était pas urgent de penser au mariage d'Eve, vu sa grande jeunesse et la tristesse de cette guerre qui faisait tant de veuves, néanmoins, il était peu agréable de garder, auprès d'Eve, une trop charmante compagne.

Mais ce n'était pas tout. Eve était jalouse, et sa jalousie avait un objet précis.

Geneviève, en y pensant, haussa les épaules.

Elle se raillait, elle-même, plus qu'elle ne raillait Eve Montcharmin. Elle se rappelait la voix de Vassili, et de quel ton d'avertissement voilé il lui avait rappelé qu'elle n'était pas veuve. Ainsi, il ne pensait qu'à François-Régis. Geneviève ne pouvait donc s'illusionner sur l'attitude de son cousin.

Et, pour se fortifier, pour oublier sa faiblesse anxieuse et frémissante, pour oublier la mauvaise humeur de Mme Montcharmin, la visible antipathie d'Eve, l'incertitude du lendemain où la rejetaient ces dispositions de ses hôtesses, Geneviève se mit à évoquer tous les deuils, toutes les grandes misères de la guerre.

Elle faisait souvent ainsi, plaignant les autres, généreusement... oubliant qu'elle n'avait rien à perdre, parce qu'elle avait déjà tout perdu... et qu'elle n'était plus qu'une éternelle réfugiée.

XIV

Deux jours plus tard, Geneviève, qui ne recevait presque jamais de lettres, examina d'un œil perplexe, son nom tracé d'une écriture rude et appliquée, qui éveillait, en elle, une vive impression de déjà vu.

C'était, en effet, l'écriture de M. Alexis Baskirief.

"Ma chère Nièce,

"Désireux d'assurer votre avenir et de vous éviter une dépendance qui doit vous être pénible, je viens, aujourd'hui, vous offrir une rente qui vous permettra de quitter immédiatement votre poste actuel.

"Vous pouvez, il me semble, accepter, très simplement, ce présent affectueux d'un vieil oncle, le seul parent qui vous reste. Faites-moi ce plaisir, je vous prie.

"Je mets à ceci une seule condition, mais elle sera expresse. Vous ne chercherez pas à contracter mariage durant toute la durée de cette guerre, car j'ai l'intime conviction que mon malheureux neveu, François-Régis, est vivant.

"Je ne puis faire des recherches avant la fin des hostilités. Mais mon fils Vassili vous a, je crois, certifié qu'il avait eu, entre les mains, une preuve péremptoire de la survivance de François-Régis, après le naufrage du *Lida*.

"S'il vous plaisait, ma chère nièce, de me dire immédiatement de quelle façon vous désirez recevoir cette rente, vous me feriez plaisir, car il se peut que j'essie bientôt de rentrer en Russie et j'aimerais alors être tranquillisé à votre sujet.

"Avec l'expression de mes meilleurs sentiments,

"Alexis Baskirief"

Confondue, Geneviève leva les yeux, regarda autour d'elle, puis relut, lentement, cette lettre.

La liberté, le repos, la sécurité assurés... oui, c'était tout cela! Mais...

La sévère et imposante figure de M. Baskirief passa devant elle... Ce vieillard, noble et fier, qui l'avait à peine regardée!

Au fond d'elle-même, la jeune femme éprouvait une honte douloureuse, à la pensée qu'elle devrait son pain à l'oncle de François-Régis. M. Baskirief savait, à n'en pouvoir douter, quelle avait été la conduite de la femme de son neveu, lorsque celui-ci avait été accusé. Cependant, il jugeait de son devoir de s'occuper d'elle. Il le faisait avec de la condescendance, et même du dédain. Mais, à la place de Geneviève une autre femme eût été ravie de voir s'éclaircir, d'une façon inespérée, son horizon laborieux.

Elle faillit fondre en larmes. Elle eût voulu que cette embarrassante et désagréable lettre ne lui fût pas arrivée.

Elle redoutait de froisser M. Baskirief, et, pourtant, elle ne pouvait se résoudre à accepter tout simplement, comme on le lui demandait.

Car était-ce bien l'oncle Alexis qui avait eu, le premier, une telle idée?...

Si oui, quelqu'un l'avait, récemment, pressé de la mettre à exécution.

"Ah! je ne puis accepter cela! pensa la jeune femme, torturée. Je voudrais ne plus entendre parler d'eux. Ne plus les revoir! Etre en paix, ô mon Dieu!"

Elle pensa encore:

"La destinée est, parfois, bien étrange! Vassili venge son cousin... Les lèvres de François-Régis m'ont dit, souvent, des mots d'amour qui me trouvaient presque distraite... Et ces autres lèvres d'homme si semblables... n'auront, pour moi qu'un pli de dédain, ou des mots d'indifférence, sinon d'aversion!"

Toute la souffrance inavouée du sentiment étrange, né en elle pour Vassili, tenait dans cette pensée.

Irrésolue, elle regarda l'adresse inscrite sur la lettre. M. Baskirief habitait Lyon.

Le soir même, elle essaya d'écrire une lettre. Elle en fit plusieurs, qu'elle déchira, successivement.

Le lendemain, sous un prétexte d'achats indispensables, elle partit. Elle n'avait annoncé cette résolution qu'au dernier moment, laissant son élève s'engager, pour une partie, avec les filles du capitaine Varix.

Si cette petite peste d'Eve eût, à tout prix, voulu la suivre, qu'eût-elle fait?

Geneviève, en y pensant, fronça les sourcils. La jeune fille lui devenait singulièrement antipathique.

***

Monsieur Baskirief habitait, provisoirement, le quartier des Brotteaux. Son

Etes-vous Abonné ?

— A LA —

REVUE MODERNE ?

Sinon, ne manquez pas de profiter de l'une des deux offres que nous faisons. Vous recevrez la Revue chaque mois, *sans avoir à vous déranger*, et en même temps vous économiserez.

NOS DEUX OFFRES

$1.50

($2.00 AUX ETATS-UNIS)

Cette somme vous assure la réception régulière de LA REVUE MODERNE chaque mois, pendant un an à un prix très modique. UNE ANNEE D'ABONNEMENT VOUS PROCURE DOUZE MAGNIFIQUES NUMEROS POUR LE PRIX DE DIX.

$3.00

UNE ANNEE D'ABONNEMENT GRATIS

Pour trois dollars, la Direction enverra LA REVUE MODERNE pendant trois ans (deux ans aux Etats-Unis), soit une année GRATUITEMENT. Ceci ne représente que les frais d'expédition. Cette Offre ne peut manquer de vous intéresser.

REMPLISSEZ LE COUPON AUJOURD'HUI !

LA REVUE MODERNE,
320, rue Notre-Dame Est,
Montréal, Canada.

Messieurs,

Veuillez me faire le service de LA REVUE MODERNE chaque mois pendant..... ans selon votre offre. Ci-joint, veuillez trouver la somme de $.....

Nom.....

Adresse.....

MON CYGNE

appartement était au premier étage d'une grande maison, régulière et morose.

Madame Andrial fut introduite dans une pièce, sévèrement meublée, qu'une sombre tapisserie assombrissait encore. L'installation n'était guère luxueuse, pour un homme aussi riche que l'industriel du Nord. Mais Geneviève savait combien l'oncle Alexis était dédaigneux du luxe.

Elle était à peine dans ce salon, qu'une porte s'ouvrit, du côté opposé. Et Vassili entra dans la pièce.

— Vous, Madame! s'écria-t-il, avec une surprise qui frisait la contrariété.

Madame Andrial rougit un peu et se repentit, vivement, de n'avoir pas donné son nom au domestique.

— Je désirerais voir mon on..., M. Baskirief..., afin de lui donner, de vive voix, une réponse à sa lettre! expliqua-t-elle, en balbutiant.

Avec une parfaite courtoisie, l'officier lui avança un siège et la pria d'attendre un instant, son père étant sorti. Tout l'embarras de ce tête-à-tête semblait être pour la visiteuse. La grande aisance de Vassili n'était pas le moins du monde en déroute.

Cet homme avait des pensées, des soucis de soldat. Il avait un but, très noble, qui devait contribuer à l'arracher à lui-même. Peut-être s'amusait-il à flirter un peu avec Eve Montcharmin. Mais ce n'était pas de l'amour. Le cœur de l'homme n'a pas soif de tendresse autant que le cœur de la femme. Il souffre rarement de l'isolement sentimental, car il sait qu'il le fera cesser, cet isolement, dès qu'il le voudra. Et puis, le cœur de l'homme se nourrit d'ambitions, que la femme, sauf certaines exceptions, ne connaît guère.

Prête à esquisser un mouvement de retraite, elle dit, en hésitant:

— Je voulais remercier mon oncle... je ne suis guère libre, et mon temps, aujourd'hui, est fort mesuré, mais j'écrirai...

Devant l'attention intense des yeux bleus de Vassili, elle ajouta, comme malgré elle:

— Vous savez, sans doute, ce que m'a offert M. Baskirief?

L'officier s'inclina, en silence.

— Je désire le remercier et lui dire...

Elle s'arrêta, embarrassée à l'extrême. Cependant, sa fierté révoltée voulait apprendre, sans tarder, à son cousin, qu'elle n'avait pas besoin d'une aumône.

— Que vous acceptez ses arrangements! suggéra-t-il, impassible.

Cette indifférence dédaigneuse acheva de révolter la jeune femme.

— Je ne puis accepter! dit-elle, avec hâte, sans de se douter son air de hauteur. Je suis très reconnaissante... mais, comprenez... je ne puis.

Vassili fronça les sourcils, ce qui durcit extrêmement son visage.

— Est-ce parce que... votre sécurité matérielle vous viendrait, en quelque sorte, de François-Régis? demanda, lentement, Vassili.

La ressemblance de son cousin avec le disparu fut, en ce moment, intolérable à Geneviève. Elle lutta contre elle-même, pour ne point fondre en larmes, de souffrance et d'énervement.

— Je vous prie de me dire la véritable raison de votre refus! insista, posément, Vassili, après un instant de silence.

— Vous me jetez une aumône! dit, enfin, Geneviève. Et vous n'admettez même pas que je puisse la refuser. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis pauvre et que je travaille... je ne vous ai rien demandé... je ne veux rien devoir à l'oncle de mon mari!

— De votre mari! Voilà le grand mot! s'écria le Russe, en trahissant une émotion soudaine... C'est donc de la haine que vous gardez contre lui?... Vous n'avez donc jamais pensé qu'il pouvait être innocent?

Cette fois, son masque de froideur était tombé. Atteint par les paroles ou l'attitude de sa cousine, il se rejeta en arrière. Aux notes passionnées de sa voix, Geneviève avait compris davantage combien les deux cousins-jumeaux s'étaient aimés et que Vassili s'indignait des sentiments qu'il attribuait à la jeune veuve.

— Vous vous méprenez! répliqua-t-elle en gardant une dignité simple et pourtant fière... je n'accepterai rien de la famille de mon mari, parce que... j'ai eu des torts envers François-Régis..., j'étais si jeune..., j'ai subi de fortes influences... Toutes les apparences étaient, hélas! contre lui!... On m'avait persuadée de sa culpabilité...

On eût dit qu'une force étrangère s'imposait à elle. Elle acheva, plus bas, avec un mélange de colère et de désespoir:

— ...Et, depuis, j'ai pensé, bien souvent, qu'il était innocent... que des fatalités seules avaient pesé sur lui et trompé ses juges... car on l'a acquitté sans l'innocenter... Je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pas répondu à son dernier appel...

Sa voix mourut.

— Il a amèrement souffert de votre abandon! prononça Vassili, qui était ému et pâle.

— Est-ce que vous pensez que je n'ai pas souffert, moi?... De honte, de remords, d'impuissance!... Alors, vous croyez qu'il est vivant?

— Je crois qu'il est venu en France, pour se battre... C'est tout ce que je puis vous dire!

— Comment n'a-t-il jamais cherché à me revoir? questionna-t-elle encore, sans réfléchir.

Vassili garda le silence, et elle rougit, comprenant que son cousin ne voulait prononcer aucune parole blessante. Mais son silence, à lui seul, était un reproche.

Elle reprit, avec une grande amertume:

— Il me semble être déjà une vieille femme... Avoir tant de choses, dans son passé! Tant de choses affolantes!... François-Régis ne comprendra jamais ce qui peut excuser ma conduite... Ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'elle a été affreusement triste, notre histoire?

Il regardait à terre.

Une seconde, Geneviève le regarda, à son tour, avec un mélange de trouble et d'effroi.

Elle était sûre, aujourd'hui, qu'elle n'avait jamais été veuve. Des sentiments violents et contradictoires l'agitaient, à chaque instant.

François-Régis était vivant! Ah! il viendrait! Il romprait, par sa venue, le charme étrange et tyrannique, exercé sur elle, par cet autre qui lui ressemblait!

"Je m'en irai! Nous nous en irons!" pensait Geneviève.

Et elle avait soif de se dévouer à François-Régis, de se faire pardonner, de racheter ses fautes. Il était si bon, le pauvre François-Régis, qu'il aimerait encore cette femme jadis tant aimée.

Mais, sans bien se l'avouer, Geneviève ne tenait tant à le retrouver, à le revoir, que pour se délivrer de l'obsession de cet autre visage.

— Mon cousin, vous ne me dites pas tout, je le sens! Vous avez le droit de garder les secrets de François-Régis... Mais vous savez où il se trouve... et, peut-être, le rejoindrez-vous bientôt!

— Peut-être!... Ma cousine, si je le revois, que lui dirai-je de votre part?

Oui, Vassili Baskirief savait beaucoup de choses! Geneviève frémit, ébranlée jusqu'au fond de l'âme. Devant cet homme, hautain et sévère comme un juge, elle sentit les derniers restes de son orgueil s'écrouler.

— Dites-lui... que je regrette amèrement le passé!... Dites-lui que, le jour où il aura la force de me pardonner, je serai, de nouveau, sa femme aimante et dévouée.

— Vous!... Vous reviendriez à lui?... Malgré sa honte? demanda l'officier, presque bas.

— Je crois, à présent, sa honte imméritée..., je l'aiderai à la porter... D'ailleurs, ai-je cessé d'en être, moi-même, accablée?... Je me cache, j'ai changé de nom... Lui aussi, sans doute?... Que vous disait-il de moi?... C'est vous, mon cousin, qui devez me rapprocher de lui.

Le visage du Russe exprima une intensité d'émotion qui saisit la jeune femme. Ses yeux avaient perdu leur éclat d'acier; ils rappelèrent soudain la douceur des yeux bleus de François-Régis... comme si un instant d'attendrissement eût suffi pour donner à ce visage, fier et froid, une plus grande ressemblance avec le pensif visage du disparu.

— Ne me tentez pas! dit-il enfin, d'une voix altérée. Laissez François-Régis à sa tâche! Ne me forcez pas à le trahir!... Il a — j'aurais préféré vous le taire — il a assumé, au service de la France, une tâche dangereuse... Devant l'impossibilité de découvrir le vrai coupable, il cherche à se laver de sa honte, par de la gloire... c'est-à-dire, comme il le peut! De façon à ce qu'on dise, plus tard: "Cet homme, qui a fait cela, ne pouvait être un voleur et un traître!..." Comprenez-vous?

— Si je comprends! gémit Geneviève accablée. Il a accepté une mission dangereuse!... Et... s'il ne revient pas, je ne l'aurai pas revu! je n'aurai pas eu son pardon!

L'officier fit quelques pas agités, à travers la pièce. Puis, il revint à son interlocutrice.

— S'il meurt, vous recevrez une lettre de lui, son testament, son pardon. Je puis vous assurer cela!... Quant à ne l'avoir pas revu... François-Régis est si tristement changé que vous le reconnaîtriez à peine!

Geneviève n'osa mentionner la photographie, donr le souvenir avait hanté sa pensée.

— Oh! je le reconnaîtrai toujours!... Je vous ai bien reconnu, vous que je n'avais jamais vu!... Et je ne crois pas que les pires souffrances puissent empêcher François-Régis de vous ressembler... comme un frère!

— De cette ressemblance, je suis mauvais juge! répliqua Vassili, avec une ombre de sourire. On nous a toujours dit que nous ressemblions, plus que bien des frères... Mais François-Régis a vieilli... Enfin, ma cousine, votre mari s'est confié à moi et je ne puis le trahir... Il a une mission des plus graves à remplir et, en ce moment, il n'a pas besoin d'une femme!

— N'avez-vous pas essayé de le détourner du danger trop grand?... Que dit de cela M. Baskirief?...

— Un oncle n'est pas un père! dit l'officier, du même ton doux et détaché... Il a fait quelques observations à son neveu; mais il ne se reconnaît pas le droit de l'empêcher de suivre sa voie!

— La voie de la mort, peut-être! prononça Geneviève, toute pâle.

Vzssili sourit, lentement. Il la regarda, avec une plus grande douceur.

— Qui sait si ce que vous me chargez de lui dire ne le garantira pas de la mort? A moins que cela ne lui rende la mort plus douce!... Soyez-en remerciée... pour lui qui a tant souffert!

Geneviève se sentit repoussée... avec émotion, sans doute, mais enfin repoussée.

Le cousin, le confident de François-Régis avait été, tout à l'heure, sur le point de faiblir. Puis il s'était repris. Il fallait que les recommandations de François-Régis eussent été bien pressantes, que sa mission fût bien dangereuse et sacrée, pour que Vassili Baskirief n'eût pas consenti à rapprocher les deux époux.

— Et si j'écrivais une lettre pour lui, accepteriez-vous de la transmettre? demanda Mme Andrial avec angoisse.

L'officier, fort surpris, hésita. Il parut très mal à l'aise. Enfin, il fit un signe d'acquiescement.

A ce moment, une porte s'ouvrit et M. Baskirief entra dans la pièce. Un sourire très fin, très bon, adoucit étonnamment ses grands traits mornes.

Vassili parut soulagé. Lorsque son père eut accueilli la jeune femme, qu'il baisa au front, il s'avança à son tour, mais pour prendre congé.

— Je te prie de rester, Vassili, dit le vieillard, de sa voix autoritaire et tranquille, qui donnait au français un accent un peu bizarre. Ma nièce, vous lui permettez de rester, n'est-ce pas?... Ou! il est libre encore, pour deux heures! Vous a-t-il fait ses adieux?... Il repart demain, pour le front!

Ces derniers mots atteignirent la visiteuse. Le cœur serré, elle fit un geste signifiant son ignorance.

Monsieur Baskirief s'informa de l'heure à laquelle elle était arrivée. Il parut surpris et regarda son fils, d'un air interrogateur.

Celui-ci eut un petit signe négatif, que Geneviève surprit, entre ses cils à demi baissés. Elle pensa, naturellement, qu'il s'agissait de François-Régis et que Vassili répondait:

"Non, je n'ai rien dit!"; ou "Il ne faut rien dire!"

Monsieur Baskirief s'assit en face de sa nièce. Mis au courant de son refus, il entreprit de l'en faire revenir. Un peu à l'écart, Vassili gardait le silence, comme s'il dédaignait de prendre part à cette nouvelle tentative.

Monsieur Baskirief, en quelques instants, l'accabla d'instances si pressantes qu'elle ne sut plus que répondre.

— Vous ne pouvez refuser, ma nièce! Vous pourriez vous établir dans cette ville même, par exemple, au couvent de...

(*Suite à la page 41*)

Fumez les Player's et procurez-vous la série de cartes illustrant et expliquant les coups des plus célèbres joueurs de golf.

PLAYER'S
NAVY CUT

$3.00 vous donne gratis une année d'abonnement

DECORATIONS *pour le* PLANCHER

Par HELEN MARTIN

IL est aujourd'hui hors de doute que nous envisageons un retour aux planchers de bois décorés, particulièrement dans les cas où ces décorations permettent de dérober aux yeux une usure trop avancée. Le type très simple du plancher peint, portant bordure faite au stencil (modèle découpé qui sert à peindre à la brosse), est plus que jamais approprié aux années que nous traversons.

Les bordures peintes de façon originale se combinent agréablement avec les tapis de cheminée suspendus et le vigoureux bois d'érable.

Dans les cas où l'on désire des effets plus élaborés, il y a les dessins géométriques qui imitent fort bien la mosaïque et le parquet, ce qui est une manière à la fois charmante et relativement peu dispendieuse de traiter le plancher d'un vestibule de maison de campagne, si l'on désire offrir un coup d'oeil plutôt cérémonieux.

La couleur et le dessin

L'intérêt que peut fournir ces planchers décorés dépend toutefois autant de la couleur que du dessin lui-même. Alors que dans les salles de cérémonie l'on donnera au plancher des teintes noires, brunes ou grises, le solarium, les chambres à coucher et les autres salles plus intimes se prêtent à toutes les fantaisies. Corail, jaune, rose, bleu, vert, autant de couleurs non seulement admissibles, mais extrêmement bienvenues pour ce qu'elles nous reposent des teintes neutres auxquelles nous nous sommes tenus depuis si longtemps.

La bordure au stencil est probablement le moyen le plus simple et en même temps le plus effectif de traiter un plancher peint. C'est qu'on y trouve un tel choix de dessins: spirales persans, dessins géométriques mauresques, motifs arabes, égyptiens, romains, etc.

Planchers sombres et planchers clairs

Sur un plancher sombre il est préférable d'employer des couleurs gaies pour la bordure; sinon, le dessin ne ressortira pas. Quant aux planchers de couleurs vives, ils demandent indifféremment une bordure claire ou sombre. Par exemple, sur un plancher jaune, dans un solarium, il sera charmant de mettre une bordure vert pomme; dans une chambre à coucher, une bordure bleu-pâle ou crème. La ligne dominante d'une bordure de plancher doit toujours être horizontale.

La bordure, pour donner tout son effet, doit être éloignée du mur de 8 à 18 pouces environ; la meilleure distance dépendra naturellement de la grandeur de la pièce et des dimensions du dessin lui-même. Il est facile de travailler au stencil dès qu'on prend bien soin de bien mesurer ses distances et d'adapter soigneusement le dessin. Pour y arriver plus aisément encore, tracez à la craie une ligne légère, qu'il sera très facile de corriger s'il y a lieu. Cette méthode est d'autant plus à conseiller que les petits défauts n'apparaissent pas d'abord, mais seulement quand la bordure entière a été tracée autour de la chambre.

L'application du stencil

Le vrai travail commence. Le stencil, ou modèle, étant maintenu en place à l'aide de broquettes, vous appliquez la peinture à travers le découpage avec un mouvement de brosse qui doit imiter celui d'un coup de marteau. En frappant la brosse à angle droit, au lieu de brosser tout simplement, les crins de la brosse ne vont pas sous les bords du modèle et ne barbouillent pas le dessin.

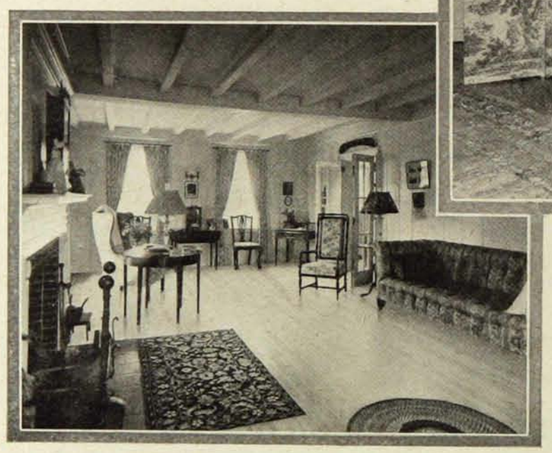
Il existe d'autres méthodes décoratives qui aident à donner à vos planchers de bois une apparence artistique. Les dessins à damiers, à carreaux, s'ils sont d'ivoire ou d'ébène, décoreront de la façon la plus complète un grand passage; ailleurs on peut les faire de couleur.

Ce retour aux planchers décorés n'étonne pas quand on connaît le moindrement les tendances actuelles de la décoration. Nos maisons, hier si sombres, deviennent aujourd'hui brillantes de couleurs et de dessins; il est évident que les planchers peints jouent là-dedans un grand rôle.

Pour EMBELLIR *vos* PLANCHERS *et vos* BOISERIES

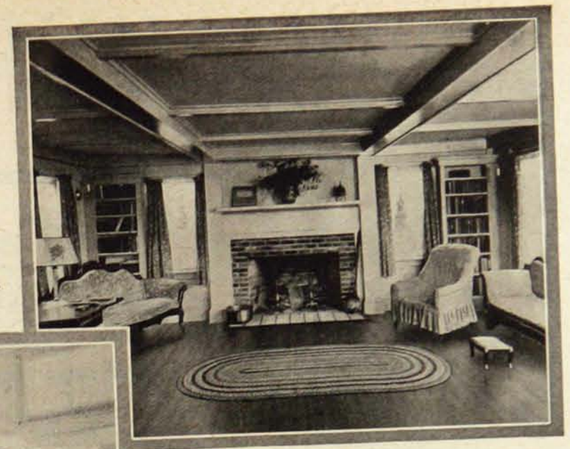
Courtoisie de la "Canadian Home and Country Beautiful Association"

Au-dessus — Les décorations faites à même le mur, si elles s'harmonisent bien avec la teinte du mur, doubleront la belle apparence de votre demeure.



Au-dessus — Dans une maison Colonial rien n'est plus charmant que des murs panneaux, de teinte blanche ou crème.

A gauche — Planchers et boiseries d'un beau fini donnent à toute pièce une netteté sur laquelle on ne saurait se méprendre. Ils rendent possible la tâche de garder la maison immaculée.



Au-dessus — Un bon vernis tiendra vos planchers en condition parfaite.

En bas — Un buffet, dans un coin, ajoute à la salle à dîner un charme exquis, surtout s'il est d'une couleur agréable.

LES MURS PEINTS

Par HELEN MARTIN

Les murs peints, si populaires pour des raisons pratiques et esthétiques à la fois, apparaissent encore plus désirables aux ménagères que l'entretien de leur maison surchargent de travail. C'est qu'ils se tiennent nets et clairs à si peu de frais; et ils sont sanitaires.

Dans les localités propres et peu humides, les murs, si on désire les garder en parfait état, demanderont deux lavages par année, au printemps et à l'automne. Si le milieu est humide, poussiéreux, enfumé, il faudra au moins trois lavages. Après chaque lavage les murs apparaîtront absolument frais et neufs, comme s'ils avaient été peints de la veille.

Nul besoin de frotter

Vous trouverez aux endroits où l'on vend de la peinture des préparations spéciales, grâce auxquelles le soin de nettoyer les murs est devenu une chose des plus faciles. Une solution de cette nature vous évitera le frottage et l'effort, indispensables dans les conditions ordinaires pour obtenir les résultats désirés. Si sale que le mur soit devenu, cette solution le rafraîchira. Vous feriez bien de vous servir de ces préparations pour le nettoyage de vos meubles et de vos boiseries, partout où, comme dans les escaliers, la saleté s'introduit si profondément qu'elle décourage le frottage le plus vigoureux.

S'il ne vous est pas facile de vous procurer une de ces préparations spéciales, faites comme suit: prenez d'abord de l'eau, du savon, de la colle, une éponge et un chamois très doux. Emiettez le savon (un savon pur non-alcalin) dans une pinte d'eau bouillante jusqu'à ce que le savon soit tout à fait liquéfié. Faites dissoudre alors environ deux onces de colle granulée dans un peu plus d'une pinte d'eau bouillante. Mêlez les deux liquides et laissez-les se raffermir. Ils formeront une sorte de gelée dont vous vous servirez comme d'un savon ordinaire. Mettez-en suffisamment dans un seau d'eau tiède pour rendre l'eau bien savonneuse. Appliquez alors sur le mur, à l'aide de l'éponge, en commençant par le bas du mur et en montant.

Enlevez à l'aide du chamois. Cette excellente manière de laver les murs n'endommagera en aucune façon le glacé de la surface. Il est de beaucoup plus simple de laver ainsi un mur tout entier que de s'évertuer à laver séparément les taches, ce qui laisse invariablement, surtout si le mur est graisseux, de grands cercles.

On l'emploie pour laver les boiseries

On peut procéder de cette façon pour laver les meubles et les boiseries. Dans le cas d'une surface vernie, qui recueille aisément la poussière et la saleté, employez de l'eau tiède dans laquelle vous aurez mis une petite quantité d'ammonia de ménage.

Ayez bien soin de nettoyer parfaitement, d'après la méthode quenous venons d'exposer, toute surface que vous devez peinturer et vernir de nouveau. N'espérez jamais faire un ouvrage — peinture ou vernissage — satisfaisant, si vous n'avez pris soin auparavant de faire disparaître la graisse et la saleté.

Puisque les demeures sombres et sales ont une influence démoralisante non seulement sur l'esprit des adultes mais sur celui des enfants également, — et puisqu'il est si aisé de donner à sa maison cette propreté qu'assurent seulement les murs fraîchement peinturés, mieux vaut, quant on a commencé le lavage des murs, couvrir tout l'intérieur de la maison. C'est un travail si simple. Quelle que soient les décorations qui l'ornementent, si vous procédez de la façon exposée tout à l'heure, l'effet sera de tous points tel que nous vous le promettons.

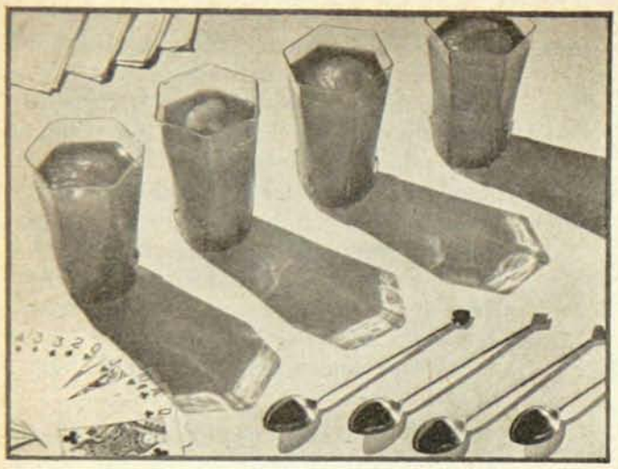
LES MURS PEINTS ET L'HYGIENE

La supériorité des hôtels modernes sur les hôtels d'autrefois, sombres et malpropres, tient en grande partie au fait récemment découvert, que la peinture dont on recouvre les murs exhale des vapeurs sanitaires.

La découverte se fit un jour dans un laboratoire dont les murs de plâtre n'étaient recouverts d'aucune peinture; l'on s'aperçut que les préparations contre le vaccin se contaminaient. C'est que toute surface poreuse, comme l'étaient ces murs de plâtre, absorbe et retient l'humidité, ce qui ne peut que répandre la bactérie. Et l'on obtint de bons résultats avec ces préparations contre le vaccin que lorsque les murs eurent été recouverts d'une peinture à l'huile.

A SERVIR DANS DES VERRES QUI SE PROLONGENT...

Les boissons au fruits si rafraîchissantes...



Les "granits" à l'orange et la partie de bridge.

RIEN ne vous remet de la fatigue d'un brûlant jour d'été, comme un breuvage aux fruits, glacé. Etincelant, délicat et frais, avec sa musique des cubes de glace carillonnant sur le verre, et révêlant toute la magie d'un chaud soleil sur le vert des champs, sur le cristal de l'eau fraîche du ruisseau... quel bienfait!

Ces boissons fraîches varient presque à l'infini ainsi que leurs ingrédients; inutile de craindre d'avoir à se répéter trop souvent. Tous les jus de fruits frais ou en conserve, les ginger ales, les chocolats, etc., offrent de superbes combinaisons.

Les breuvages dits "granit" sont parmi les meilleures boissons d'été et si faciles à faire, car c'est la saison idéale des jus de fruits. Veut-on un breuvage un peu surette? Il suffit de diminuer la proportion du sucre, ou de l'augmenter si on veut la consistance d'un sirop glacé. Assurez-vous seulement au moment de servir que la boisson est vraiment glacée. Le café ou le chocolat sont recommandables pour un "granit".

Granit a l'Orange

Une pinte de jus d'orange, le jus de deux citrons et une chopine d'eau. Pelez et tranchez six oranges et couvrez-les d'une tasse de sucre. Mettre de côté pour quelques heures, afin d'obtenir un sirop. Passez à la passoire et ajoutez à ce sirop au jus d'orange et à l'eau. Congelez de huit à dix minutes avec huit parties de glace pour une partie de sel. Retirez de la glace et battez avec une cuillère au moment de servir. Puis servez promptement dans de grands verres. Tous les fruits peuvent être ainsi traités et même une combinaison de plusieurs fruits pour faire une nouveauté. Le "ginger ale" et le jus de divers fruits font aussi de délicieux breuvages.

Cocktail au jus de Tomates

Comme entrée au lunch ou pour le piquenique, les "cocktails" au jus de tomate ou à la choucroute sont d'agréables substituts aux breuvages habituels. On peut se les procurer tout prêts, en bouteille; on n'a qu'à les frapper.

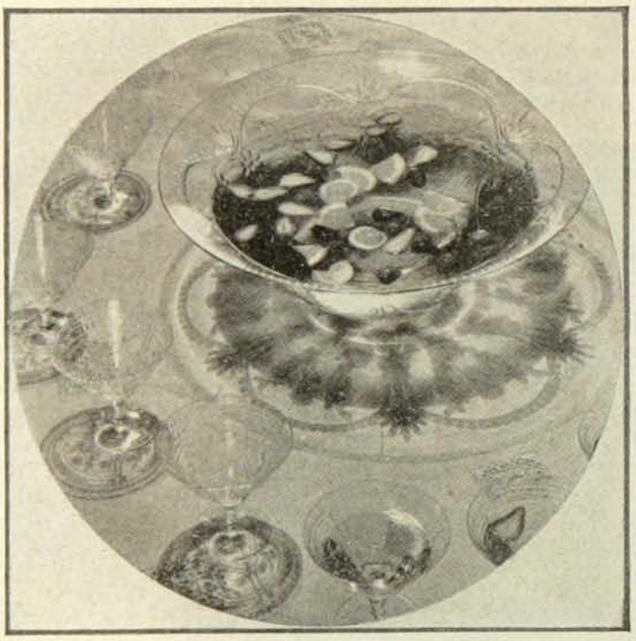
3 tasses de jus de tomates passé à la passoire;
2 cuillerées à thé de sucre;
2 cuillerées à thé de ketchup;
1 petit oignon émincé;
¼ de tasse de jus d'orange;
1 soupçon de cayenne.

Marinez l'oignon dans le jus des tomates, et gelez pour deux ou trois heures. Mêlez tous les ingrédients, passez, frappez et servez avec glace pilée.

Pour le bol a Punch

Essayez de ce "Punch" après le tennis ou la partie de golf, avec beaucoup de glace et de menthe, et faites-le en quantité qui vous permette d'en offrir copieusement.

Deux douzaines de citrons et une douzaine d'oranges, deux livres de sucre, une chopine d'ananas râpé ou une chopine de jus d'ananas, de jus de raisin et huit bouteilles de ginger ale.



Le punch après la partie de tennis.

Faites un mélange du tout. Gêlez et ajoutez un peu de menthe. On peut même y joindre une chopine de thé très fort si on le désire.

Une limonade au fruit s'obtient en ajoutant à la limonade ordinaire faite d'eau courante ou d'eau distillée, des fruits coupés, tels que: ananas, fraises, citrons et oranges. N'employez jamais d'écorce de fruits dans la limonade. Roulez seulement les écorces dans le sucre et pressez bien, vous obtiendrez ainsi l'huile de l'écorce dont le sucre s'imprègnera et éviterez le goût amer. Il faut une livre de sucre par douzaine de citrons. Plus de deux pintes de ginger ale, eau distillée ou eau glacée au goût. La menthe ou quelques petits fruits font la note décorative. L'orangeade se fait de la même manière, avec cependant un peu moins de sucre... mais même quantité de jus.

Breuvages au Lait

Le chocolat glacé, frappé et servi avec ou sans crême fouettée, peut être amélioré avec une pointe de canelle cuite avec le chocolat et du café fort à la proportion d'une tasse de café pour quatre tasses de chocolat fait. Une demi-tasse de sucre pour une chopine de liquide. Evitez de trop sucrer les breuvages d'été. On leur ferait perdre une partie de leurs qualités rafraîchissantes.

"Milk shake" aux Fruits

Le jus de trois oranges, d'un pamplemousse, une tasse de lait évaporé (une partie de lait et une partie d'eau). Ajoutez une demi-cuillerée à thé de sel, un peu de glace pilée, un quart de cuillerée à thé d'extrait d'amendes, deux cuillerées à table de sucre, et remuez jusqu'à ce qu'il soit frappé.

"Milk shake" au Cafe

Une demi-tasse de lait évaporé (non dilué), une tasse de café fort, deux cuillerées à table de sucre, deux cuillerées à table de chocolat râpé dissoutes dans trois cuillerées à table d'eau chaude, une demi-cuillerée à thé de vanille. Glace râpée, mêlez bien et frappez.

Sundae au cantaloup

Les cantaloups doivent être complètement refroidis, tranchés en deux (de travers) et libérés des graines. Remplissez les cavités avec de la crème à la glace, en choisissant l'essence que vous préférez. Il vous est loisible de répandre sur la crème à la glace des noix hachées ou du jus de fruits.

Ecume d'orange

Faites une pinte de gelée d'orange ou de citron suivant que vous préférez la première ou la seconde. Dès qu'elle s'est refroidie et commence à se congeler, servez-vous, vigoureusement, de la batteuse d'oeufs, jusqu'à ce que la gelée devienne écumeuse. Versez alors dans des verres à sorbets et laissez refroidir.

Aimez-vous cette façon de servir la citronnade?

Courtoisie du Delineator

Pour les soirs d'été en mi-saison

Paris derniers cris:

"Le Satin coupe la Dentelle"

2715 — Une combinaison des deux pour une toilette de dîner. Corsage de dentelle, décolleté en "V". Jupe drapée en crêpe satin, enveloppante, d'une seule pièce et attachée au corsage. Un noeud souple à la hanche gauche et qu'on retrouve à l'épaule droite. Le manteau court si attrayant pour le soir, ferait de cette toilette un merveilleux ensemble. Très chic pour le dîner sur le toit. Le 36 requiert 1⅜ verge en 35 pouces de dentelle couvre tout et 2 verges en 39 pouces de crêpe satin (jupe coupée sur le biais). 3 à 35 (14 à 17 ans), et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

Le chiffon pour la toilette de demi-saison

2703 — Robe à silhouette flottante à la manière de LELONG. La ligne amincie des hanches est accusée par une ceinture étroite. Les volants en lignes courbes se brisent aux côtés et flottent jusqu'à la cheville. Le même mouvement se retrouve dans l'écharpe aux épaules. Chiffon ou dentelle et même crêpe satin. Le 36 requiert 5⅛ en 39 pouces de chiffon (volants coupés sur le biais). 32 à 35 (14 à 17 ans), et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

Le décolleté chemise

2709 — Le succès de CALLOT... cette robe de taffetas imprimée à lignes irrégulières et flottantes. A remarquer le décolleté "Chemise" le corsage moulé "Princesse" et la ligne brisée du bord de la jupe. Une rosette de velours se pose au point le plus court du premier volant. Il y a longtemps que nous n'avons pas vu de rosettes comme garniture, elles nous reviennent et leur chic est appréciable. Chaque volant ici est enveloppant, drapé et attaché à la basque. Le 34 (16 ans) requiert 3⅛ verges en 35 pouces de taffetas (volants coupés sur le biais). 32 à 38 (14 à 20 ans), et 40 de buste. Prix: 50 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

A la campagne pour répondre au programme de notre club

Le crêpe uni est si dinstingué ... à l'heure du thé

2695 — Toilette couleur "Menthe" en crêpe plat; décolletée en ligne douce, la vraie ligne de demi-saison. D'une seule pièce avec draperie à la jupe, une large ceinture mouchoir, avec écharpe d'un côté. Le 36 requiert 3⅝ verges en 39 pouces de crêpe de soie. 32 à 35 (14 à 17 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

Une robe pour le "Lunch" avec un élégant petit Peplum

2708 — Le petit Peplum flottant se répète souvent dans les toilettes créées par LANVIN et CHERUIT surtout à leur ouverture de mi-saison. Col, manchettes et jabot de lingerie, le tout flottant en diagonal. La jupe deux-pièces répète et la ligne et le flottant. Le 34 (16 ans) requiert 3⅞ verges en 35 pouces de soie imprimée et ⅜ de verge en 39 pouces de georgette. 32 à 38 (14 à 20 ans), et 40 de buste. Prix: 45 sous.

Pour le Bridge ... la ligne du cou très douce

2713 — Cette robe à hanches amincies et à flottants est d'un dessin tout nouveau. Elle est appelée à avoir son succès au Club de Bridge. Sans manches, col noué, ceinture et ligne légèrement inégale. Jupe flottante d'une seule pièce attachée aux côtés et au dos. Le 36 requiert 3⅜ verges en 39 pouces de crêpe de Chine. 32 à 35 (14 à 17 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

Les pois "Polka" ... le matin quand rien n'est au programme du club

2693 — Les pois, de la tête d'épingle aux pièces de cinquante sous, régulièrement ou irrégulièrement semés ont une belle vogue. L'imprimé de notre dessin ressemble étrangement à une belle soie à cravate. Les bandes à dessins géométrique, les longues manchettes et le morceau uni qui termine l'écharpe, autant de marques distinctives. La jupe deux-pièces est flottante devant et dans le dos. Le 36 requiert 3¾ verges en 39 pouces d'imprimé et ½ verge en 39 pouces d'uni. 32 à 35 (14 à 17 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

Les genres tailleur adroitement plissés

Aucune monotonie dans la robe de "tennis"

2726 — Cette robe sans manches peut servir de base à une bonne demi-douzaine de costumes "Sport". Différentes jaquettes, écharpes diverses et le tour est joué. Les plis donnent l'ampleur nécessaire à l'heure sportive. Piqué ou crêpe de Chine sont également élégants. Le "Jersey" conviendrait aux manches longues. On ajouterait alors un col et des manchettes lingerie et un joli noeud. Le 36 requiert 3¼ verges en 36 pouces de piqué. 32 à 35 (14 à 17 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Petite robe qui est toute une énigme

2699 — Ce qui vous parait être une blouse imprimée prise sous une jupe unie, est vraiment un corsage de robe. La jupe a des plis groupés aux côtés du devant et d'autres insérés au dos... et elle est jointe au corsage, en pointe. Une écharpe passe sous la bande du cou et se noue en avant du corsage. On peut faire cette robe en un seul matériel. Le 36 requiert 1¾ verge en 39 pouces de soie nouvelle, et 1⅞ verge en 39 pouces de tissu uni. 32 à 35 (14 à 17 ans) 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

La robe à lacets...

2721 — Ce genre original nous vient de "Chanel". Robe de crêpe plat sans manches. Cette robe à apparence d'un deux pièces a en réalité sa jupe jointe au corsage. Jupe d'une seule pièce plissée au côté. Une robe à porter tout l'été avec divers accessoires. Le 36 requiert 3 verges en 35 pouces de crêpe de soie (jupe coupée sur le biais). 32 à 35 (14 à 17 ans) 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Les rayés en soie tubulaire ont aussi leur importance

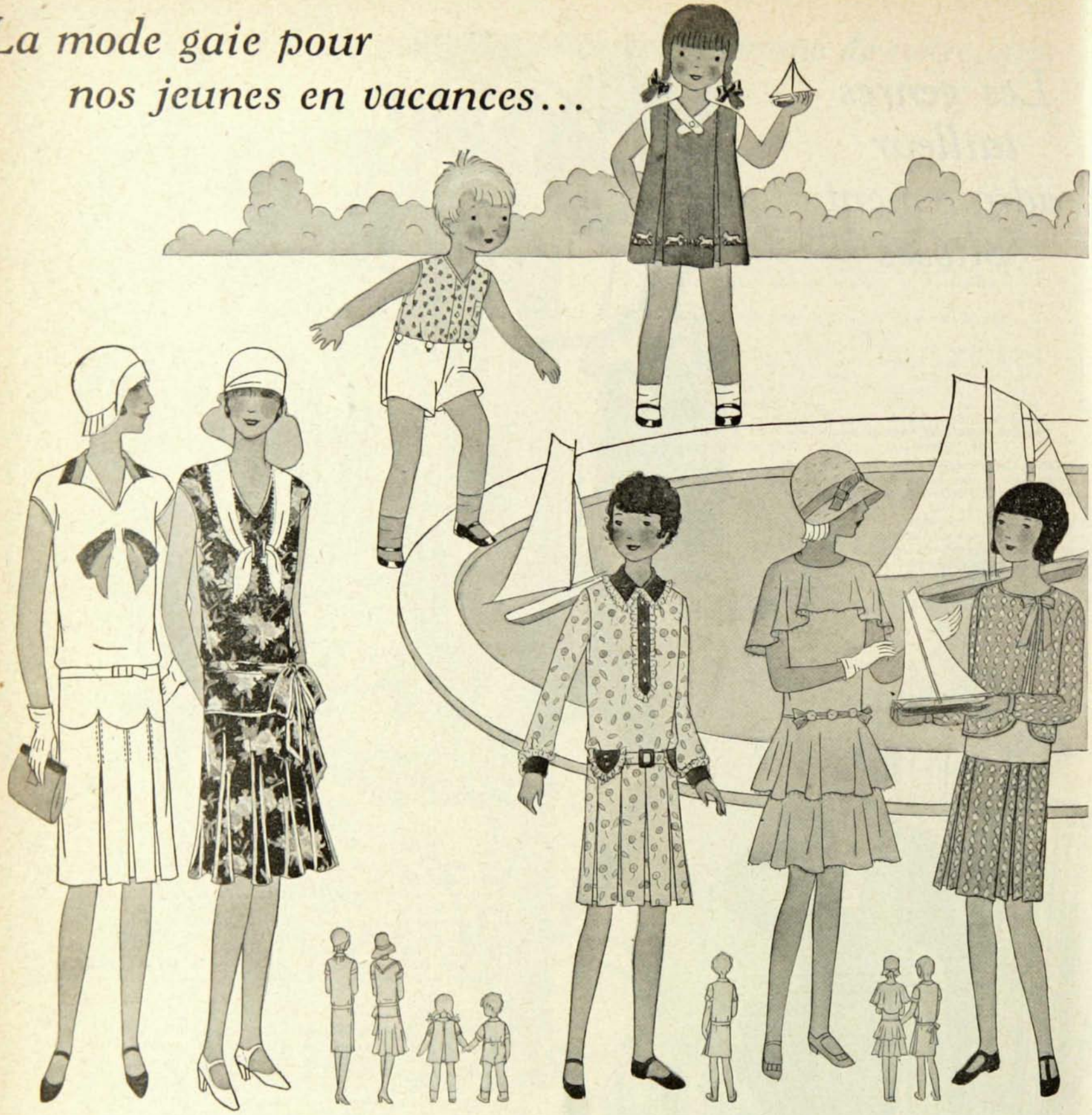
2697 — Le *Broadcloth* de soie rayée donnent une note plus élégante aux robes qu'on fait habituellement en cotonnade. Robe sans manches à plis en escalier au dos et au devant. Sans collet mais à cravate passant sous la bande qui termine le tour du cou. Elle peut être à manches longues, en pongée, piqué, etc. Le 36 requiert 3½ verges en 32 pouces de soie à rayures *Broadcloth* et ⅜ de verge en 32 pouces d'uni. 32 à 35 (14 à 17 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Le pongé est en tête de la mode

2707 — La soie pongée fait toujours parler d'elle aux ouvertures... et la couleur spéciale des teints tanés est, parait-il, le jaune-citrouille. Ces deux faits importants s'unissent pour nous donner une toilette d'un chic renversant. Une seule pièce à larges plis posés en pointe au devant. Corsage d'une coupe jaquette et de la lingerie toute blanche au col et aux poignets. Le 36 requiert 4⅛ verges en 32 pouces de pongée... plus ½ verge en 32 pouces de contrastant. 32 à 35 (14 à 17 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

La mode gaie pour nos jeunes en vacances...



Le bleu, blanc, rouge

2638 — Les trois couleurs sont encore bien appréciées. Robe à manches courtes dites "kimono" et jupe à plis plats en avant, en ligne festonnée, la robe est blanche. Le noeud sous les boutonnières et le collet sont rouges et bleus. Dos d'une seule pièce. Le 36 requiert 2⅞ verges en 35 pouces de crêpe, plus ¼ de verge en 35 pouces de contrastant de chaque couleur. 32 à 35 (15 à 18 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 35 sous.

Robe fraîche sous le soleil chaud

2668 — Toilette de chiffon imprimé sur fond sombre. Manches "kimono" écharpe, lingerie glissée sous boutonnières et jupe deux-pièces très basse. Le 35 requiert 3⅝ verges en 39 pouces de chiffon de "Bemberg" (jupe coupée sur le biais). Plus ⅝ de verge en 35 pouces de tissu uni. 32 à 35 (15 à 18 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Au bord de la mer

2698 — Le jeune marin en herbe porte un petit habit confortable sans manches et sans col. La blouse est de coton imprimé et la culotte joliment large est de coton uni et se boutonne à la blouse. Manches longues ou courtes. Le 23 (4 ans) requiert ⅝ de verge en 35 pouces de coton imprimé plus ⅞ en 35 pouces de coton uni. 21 à 23½ (2 à 5 ans). Prix: 30 sous.

Bleu et blanc... la note nautique

2712 — L'attrait de la mer conduit cette petite vers le parc en petite robe de chambrai bleu à gros plis donnant l'ampleur nécessaire au jeu et à bordures blanches. Petite culotte de chambrai. Le 23 (4 ans) requiert 2¾ verges en 32 pouces de chambrai et ¼ de verge en 32 pouces de contrastant. 20 à 24 (1 à 6 ans). Prix: 30 sous.

Ruches sur étoffe à fleurs imprimées

2724 — Des ruchés bordent ici tous les accessoires, de cette petite toilette de coton imprimé de fleurs. La ceinture passe sous les poches. Plis creux au devant de la jupe, dos d'une seule pièce. Le 29 (11 ans) requiert 3⅛ verges en 32 pouces d'imprimé et ½ verge en 32 pouces de tissu uni. 24 à 33 de buste (6 à 15 ans). Prix: 30 sous.

La robe à "Berthe" tant aimée

2688 — Pour l'école de danse... une jolie "Berthe" et des flottants superposés joints à la basque par une jolie et fraîche guirlande de fleurs en avant. La "Berthe" s'élargit en cape au dos. Le 29 (12 ans) requiert 2¾ verges en 39 pouces de georgette. 25 à 32 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

Très chic le genre boléro

2725 — Ce boléro s'ouvre sur le côté gauche sous le noeud. La jupe est à larges plis en avant. Dos d'une seule pièce. Le 29 (11 ans) requiert 2⅝ verges en 35 pouces de célanese ou d'un tissu imprimé et ¾ de verge en 35 pouces de tissu uni. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

Un déshabillé (ensemble) très jeune

2716 — C'est vraiment gentil pour les jeunes de posséder cet ensemble si gracieux. Une blouse en sautoir sans manches qu'on peut à volonté rentrer sous le pantalon arrêté au genoux ou non puis le gilet. Le 29 (11 ans) requiert 1⅞ en 39 pouces d'imprimé puis 2⅞ en 39 pouces de tissu uni. Pyjamas 24 à 33 (6 à 15 ans). Prix: 35 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

Les plis à la Française

2700 — La manière la plus nouvelle de traiter l'ampleur donnée par le point d'abeille ou les fronces est d'en former des plis comme on en fait en France. Cette petite robe a en plus de gracieux ruchés et des bouffants. Le 23 (4 ans) requiert 2½ verges en 32 pouces de mousseline suisse à pois et ½ verge en 35 pouces d'uni. 19 à 24 (6 mois à 6 ans). Prix: 35 sous.

La jeune champion du tennis

2706 — Robe appropriée pour le Tennis. Un deux-pièces: blouse sans manches et jupe droite. La cravate à pois "polka" tombe en un noeud gracieux sous le col rond. Le 29 (11 ans) requiert 3⅛ verges en 35 pouces de toile. 24 à 33 (6 à 15 ans). Prix: 35 sous.

Les tissus distingués

2659 — Toile à mouchoirs imprimée, le vrai tissu de choix sert à confectionner cette petite robe, à bord droit. Le col de même tissu est bordé de blanc et s'ouvre au dos. Le 24½ (7 ans) requiert 1⅞ verge en 35 pouces d'imprimé et ¼ de verge en 32 pouces de tissu uni. 24 à 27 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

La toilette de la petite soeur

2702 — On l'habille comme sa grande soeur, en *Dimity* à carreaux et uni. Robe deux-pièces à plis, jupe jointe à la blouse par des boutons. Voir le col *Peter Plan* si collant. Le 25 (7 ans) requiert 1⅛ verge en 32 pouces d'étoffe à carreaux, et 1⅜ verge en 35 pouces de toile. 21 à 28 (2 à 10 ans). Prix: 30 sous.

La grande soeur

2704 — Même description que la robe qui précède. On peut en varier les plis. Le 29 (11 ans) requiert 1¼ verge en 32 pouces de *Dimity* et 2 verges en 35 pouces de toile. 25 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

Les pongés à contrastes

2720 — Les pongés si jolis pour les grands ne sont pas moins élégants pour les tout petits. Robe sans manches en pongé avec plis chaque côté du devant et du dos. Ceinture et col appareillant. Le 29 (11 ans) requiert 3¼ verges en 32 pouces de pongé et ¼ de contrastant. 24 à 33 (6 à 15 ans). Prix: 35 sous.

L'imprimé de fleurs des champs

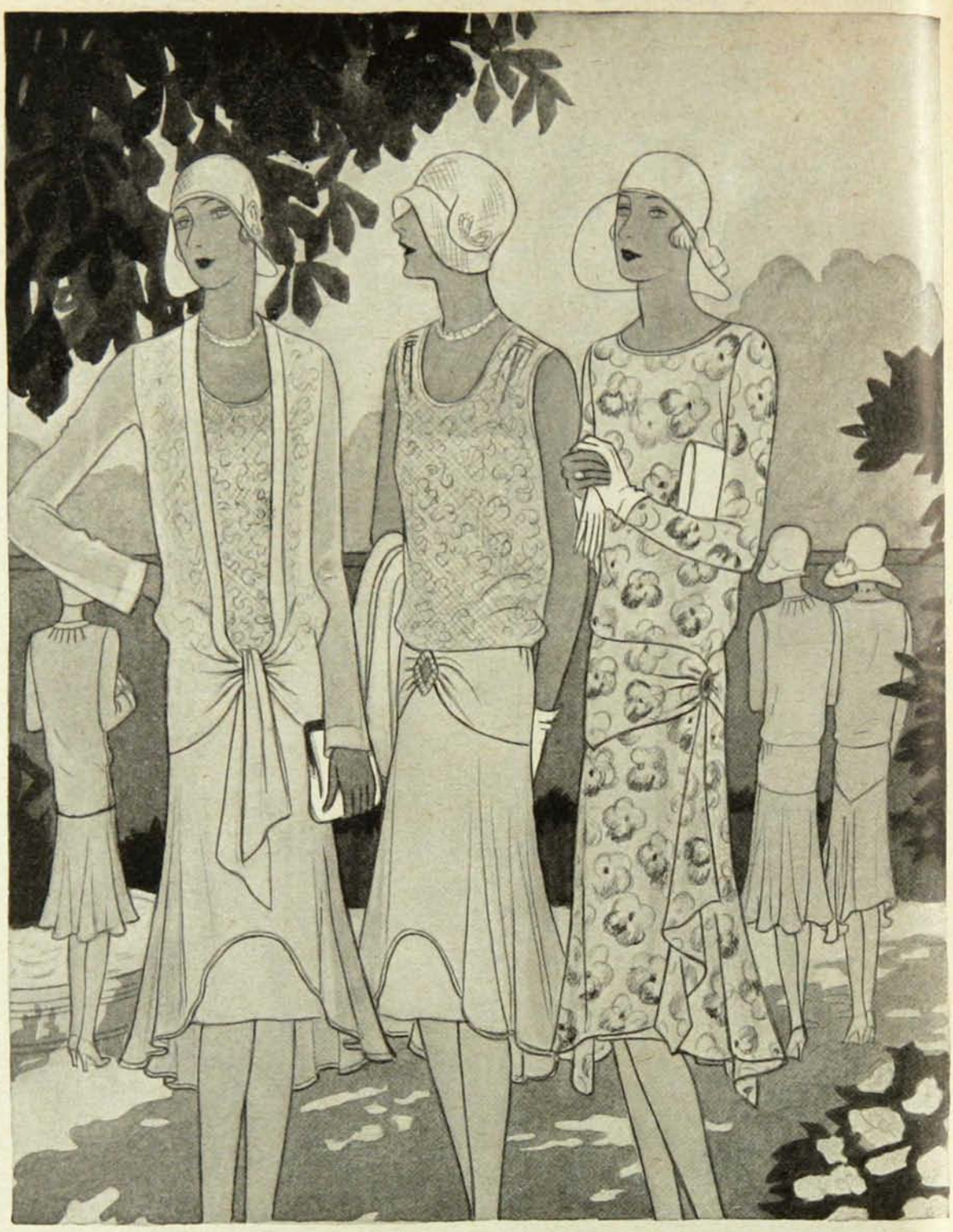
2660 — Ce voile imprimé pastel fait une toilette d'une grande fraîcheur. Cette robe à manches "kimono" a une jupe froncée dans les côtés. Un large noeud en avant. Le 36 requiert 2⅞ verges en 36 pouces de voile imprimé de *Bemberg;* ¼ de verge en 25 pouces d'uni. 32 à 35 (15 à 18 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 35 sous.

Les jolis cotonnades à pois

2654 — Un voile à pois rouges sur fond blanc convient parfaitement à cette petite robe d'été, toute ronde. Manches "kimono", col lingerie et jupe deux-pièces à volants superposés. Le 36 requiert 2¾ verges en 35 pouces de célanese imprimé plus ⅝ de verge en 35 pouces de tissu uni. 32 à 35 (15 à 18 ans), et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

Les robes faciles à faire et d'une si élégante simplicité



La robe Princesse à col "Cavalier"

2727 — Nulle robe ne saurait rendre avec plus d'avantage la ligne nouvelle que cette robe de crêpe imprimé avec la note lingerie si gracieuse, son col cavalier et ses manchettes à ruchés d'organdie. La jupe deux-pièces flottante peut être coupée sur le droit ou sur le biais. Aucune ceinture. La jupe qui a un mouvement plongeant au dos peut être régulière si on le désire. Le 34 (16 ans) requiert 3⅛ verges en 39 pouces d'organdie. 32 à 38 (14 à 20 ans). Prix: 50 sous.

La robe flottante pour l'après-midi

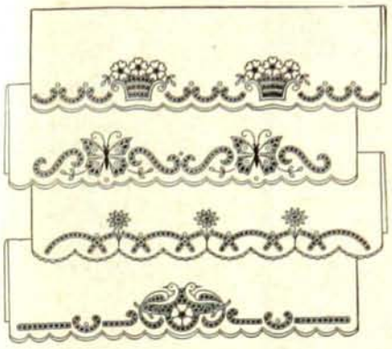
2701 — Corsage aminci et hanches effacées; cette robe a un joli mouvement flottant dans ses draperies et sa ligne inégale. La jupe enveloppante d'une seule pièce est jointe à une large ceinture mouchoir. La simplicité de la ligne arrondie du cou et ses longues manches font partie de son charme. En crêpe satin et avec ligne du bas plus irrégulière voilà une toilette du soir toute trouvée et très attrayante. Le 36 requiert 3¼ verges en 36 pouces de soie imprimée (jupe en biais). 32 à 35 (14 à 17 ans) et 36 à 44. Prix: 50 sous.

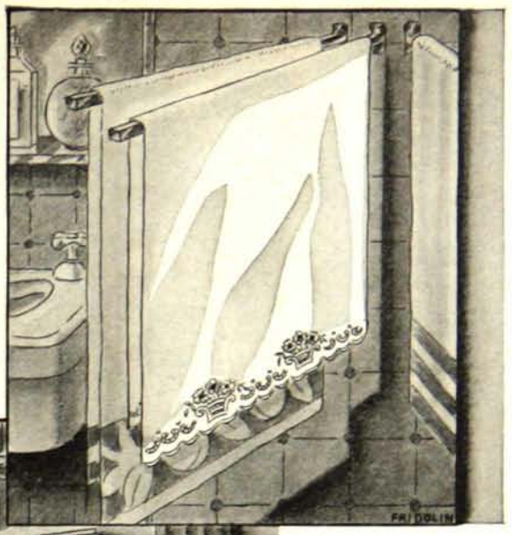
La robe "tunique" est dernier cri

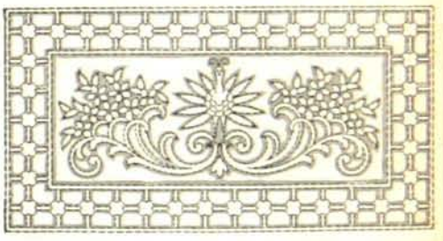
2723 — Pour les grandes occasions... thés... mariages, etc. Le crêpe coquille d'oeuf est tout indiqué pour cette si belle robe à corsage de dentelle et à jaquette, à larges manches, et se nouant à la taille. La tunique flottante deux-pièces est plus longue que la jupe en avant et aussi dans le dos. Très large ceinture incrustée. La robe est sans manches. Le 36 requiert 3⅝ verges en 39 pouces de crêpe romain (tunique coupée sur le biais), et 1⅜ verge en 35 pouces de dentelle. 32 à 48 de buste. Prix: 50 sous.

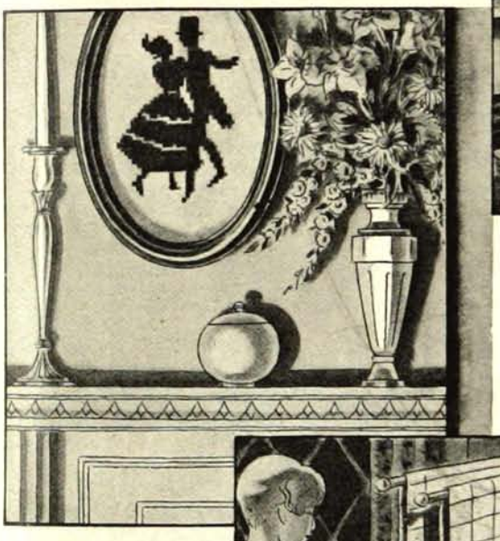
"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

Pour égayer toutes les pièces de la maison



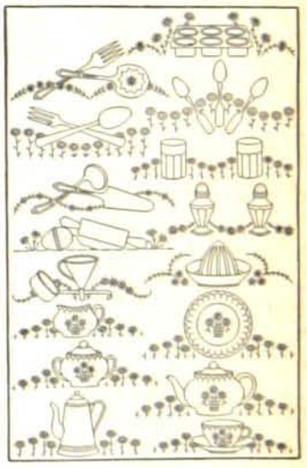


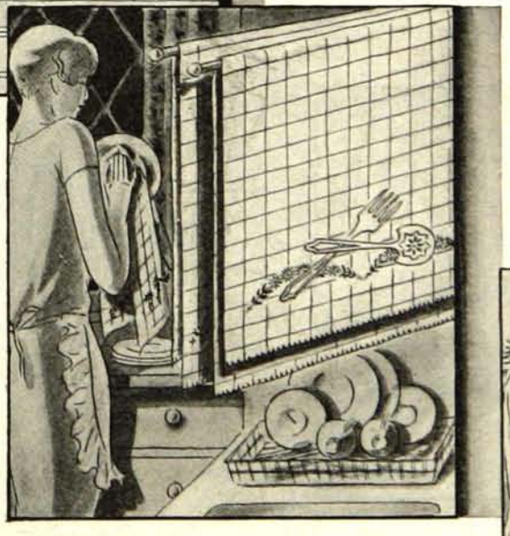


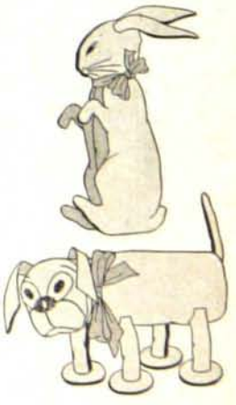


16015 — Un arbre qui de son ombre fraîche couvre ces deux gracieuses gazelles. Une belle variété décorative. Pour couvertures ou oreillers, sur satin ou taffetas. 16 par 22¾ et 16 pouces par 30½. Prix: 45 sous.

16048 — Paniers de jolies fleurs d'été... papillons pleins de grâce... oiseaux merveilleux ...à broder au Richelieu sur de jolies taies d'oreillers. Sur toile blanche. Prix: 35 sous.





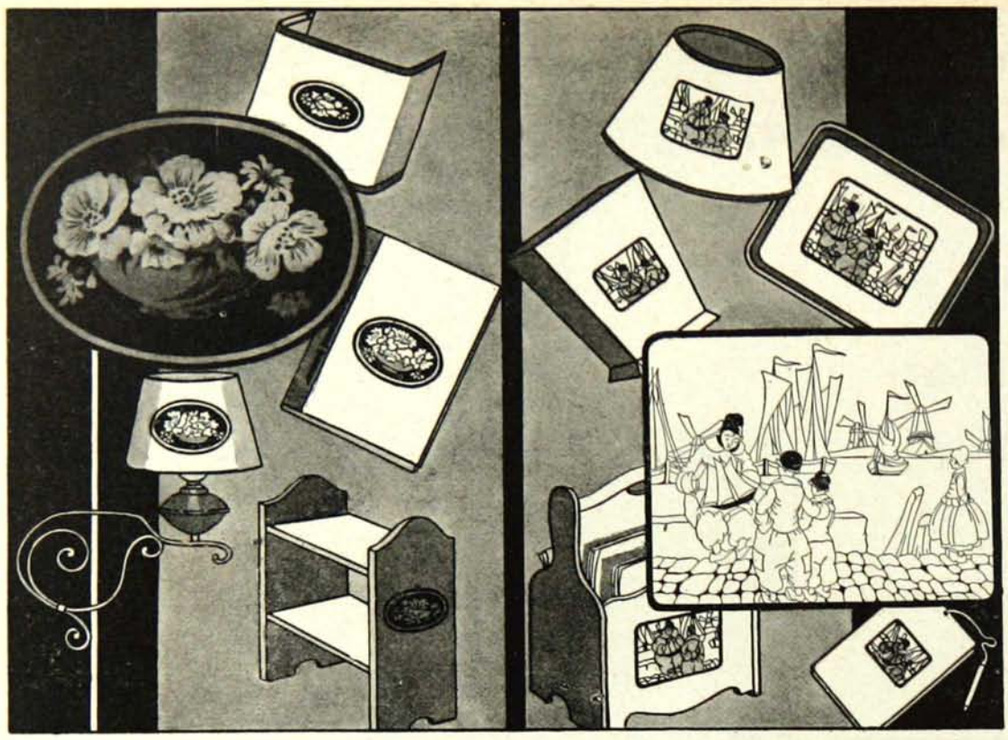


16050 — L'intéressant petit lapin de la terre des merveilles. Une maman adroite le fait elle-même en velours, flanelle ou fourrure. Un matériel tacheté ajouterait de l'originalité. Hauteur de 7 à 13 pouces. Prix: 30 sous.

16049 — Les amusantes silhouettes, toutes de charme, à points croisés pour sous-verres... oreillers, etc. On n'a qu'à choisir son sujet au goût: Un chien dans le goût moderne est tout indiqué. De 3½ à 5½ pouces en hauteur. Prix: 35 sous.

16407 — La couleur ajoute au charme de la cuisine et la rend plus attirante. Les serviettes brodées à points de couleurs gaies sont un attrait de plus. Prix: 35 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."



204

216 — Moulins à vent, petits-bateaux, tout l'attrait d'une jolie scène hollandaise se retrouve dans ce modèle. Encore se retrouve l'illusion de la peinture à la main. Plusieurs grandeurs... et ne demandent qu'à être collés et vernis. Prix: 50 sous.

216

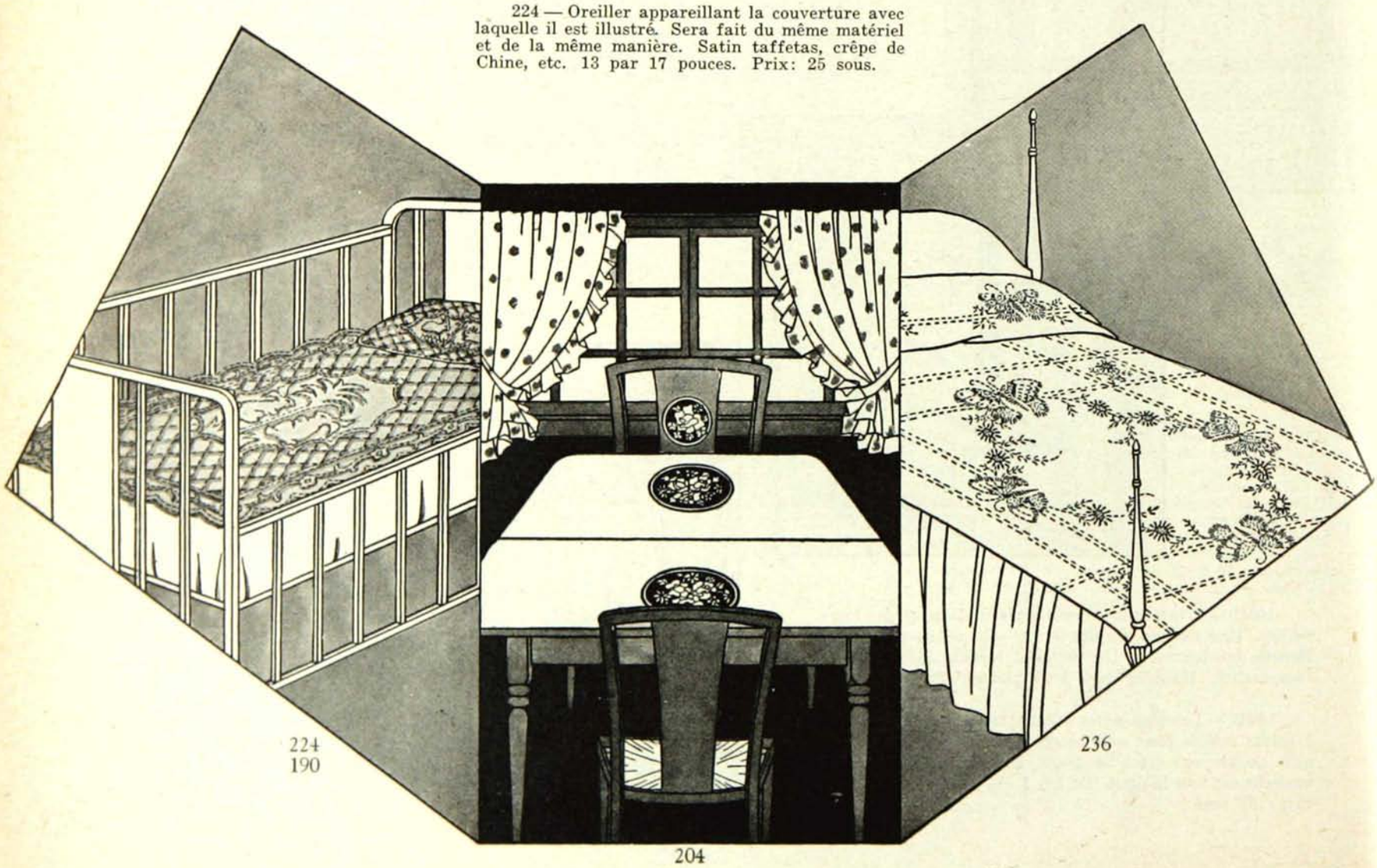
La décoration du "Home"

204 — Ces motifs si facilement posés sur les meubles et simulant la peinture à la main, mais beaucoup moins chers et non moins décoratifs, sont appelés au succès. Leur taille varie d'après leurs usages qui sont innombrables. Un peu de colle et de vernis bien appliqué. Prix: 50 sous.

190 — Couverture de berceau de bébé qui ajoute du plaisir au sommeil de l'enfant et le récrée à son réveil. 24 par 31 pouces sur satin ou taffetas. Les lapins sont en édredon et posés à points courants avec de la soie à boutonnières dans le ton voulu. La doublure doit appareiller le dessus. Prix: 45 sous. Bleu ou jaune.

224 — Oreiller appareillant la couverture avec laquelle il est illustré. Sera fait du même matériel et de la même manière. Satin taffetas, crêpe de Chine, etc. 13 par 17 pouces. Prix: 25 sous.

236 — Les papillons immenses et les fleurs sur lesquelles ils aiment à folâtrer. Quel attrayant dessin de couvre-pieds. Toile, voile ou crêpes, etc. Les points les plus simples réaliseront avec avantage ce travail. Couleurs gaies qui conviennent aux fleurs et aux papillons ces fleurs ailées (diagramme des points). Prix: 50 sous. Bleu ou jaune.



224
190

236

204

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

qui prend des dames pensionnaires, et dont la supérieure est d'une vieille famille lyonnaise, qui m'est connue. Vous attendriez ainsi la fin de la guerre... et mon neveu François-Régis serait tranquillisé à votre sujet!... Car, mon enfant, vous êtes jeune et jolie... Beaucoup de beaux officiers fréquentent la maison Montcharmin... Et, s'il vous faut toute la vérité, François-Régis est un peu jaloux!

Monsieur Baskirief se tourna, en riant, vers son fils. Geneviève devint pourpre.

— Est-ce vous, mon oncle, qui avez parlé de moi à François-Régis? demanda-t-elle, avec une visible révolte.

Elle s'aperçut que Vassili lui-même avait rougi et semblait fort mécontent. Il ne répondit rien. D'ailleurs, M. Baskirief reprit, avec une certaine gaîté:

— Ne prenez pas toutes les plaisanteries au sérieux, ma nièce! Je suis persuadé que vous êtes la plus honnête des femmes! Néanmoins...

Il passa une main impatiente sur ses épais cheveux blancs et ajouta, en reprenant son ton grave:

— ... Je suis votre très proche parent... En l'absence de votre mari, je me considère comme chargé de vous-même. C'est mon désir..., c'est aussi celui de François-Régis, que vous quittiez ce milieu, où vous n'êtes pas à votre place... Si vous me refusez ce modeste présent, je considérerai ce refus comme une offense.

Et il enleva ainsi le consentement de Geneviève. Consciente du prix des instants pour ce père et ce fils sur le point de se quitter, elle s'en alla très vite.

...Lorsqu'elle fut partie, M. Baskirief se retourna vers son fils. Vassili était pâle et songeur.

Le vieillard dit, d'un ton de reproche et de blâme:

— Tu l'as laissée partir sans rien lui dire?

Le jeune homme garda le silence.

Monsieur Baskirief, l'air peiné, reprit:

— François-Régis est un grand orgueilleux... Et j'ai failli parler à sa place... Car je n'ai pas menti en disant à Geneviève que son mari est jaloux!... Tu ne me démentiras point!

Devant le silence persistant de son fils, le vieillard eut un intraduisible haussement d'épaules.

— Les cœurs d'à présent sont bizarres et compliqués. Je sais que François-Régis se punit lui-même... Je regrette amèrement de n'avoir pas parlé!

Vassili tira sa montre et dit enfin, d'un ton de fatigue:

— Père, il est trop tard!... A présent, le train l'emporte... N'y songeons plus! Pensons, seulement, que notre temps est mesuré et que je dois te quitter dans une heure.

XV

Le tramway roulait vers Lupel, y ramenant Geneviève, immobile dans son coin, et comme figée dans ses pensées qui lui enlevaient la notion du présent.

Elle s'en était allée à Lyon avec la ferme intention de refuser l'offre de son oncle. Elle s'imaginait faire seulement une brève et calme visite, à ce vieux parent qui la connaissait si peu. Elle ne s'était point préparée à subir des émotions vives.

Et voici que, chez l'oncle, elle avait rencontré Vassili!... Elle avait appris que François-Régis était bien vivant!... que les Baskirief savaient, parfaitement, où se trouvait le disparu, mais que la volonté de François-Régis leur fermait les lèvres!

Vassili l'avait-il crue coquette? Qu'avait-il écrit à François-Régis? Et pourquoi M. Baskirief avait-il insinué que son neveu était pour quelque chose dans sa résolution d'enlever la jeune femme de chez les Montcharmin?

François-Régis ne se désintéressait donc pas tout à fait d'elle?

Cette pensée contenait la seule chose qui fût douce à la voyageuse. Elle ne voyait, dans sa nuit, qu'une étoile possible: le pardon de François-Régis.

Il semblait la repousser encore. Cependant, il semblait aussi revendiquer ses droits de mari. Et, dans les paroles des Baskirief, dans leur attitude vis-à-vis d'elle, Geneviève avait lu qu'un jour viendrait où elle se retrouverait en face du disparu.

Tout à coup, elle fut frappée d'une autre idée. Où donc était François-Régis?

Était-il vraiment si loin que paraissaient l'indiquer les phrases de Vassili?

MON CYGNE

(*Suite de la page 29*)

Il s'était battu, oui! Mais était-il encore au front? Ne pouvait-il se trouver dans l'un des camps avoisinant Lyon?... Peut-être même au camp de Caillou-la-Plaine?

Cette pensée fit tressaillir Geneviève. Elle se souvint qu'un jour, comme elle se promenait avec Mlle Montcharmin, elle avait rencontré, dans la grande avenue, non loin de la villa, Vassili Baskirief, escorté d'un homme de sa taille.

Celui-ci marchait appuyé sur une canne. Il était enveloppé d'une pèlerine d'officier, dont le capuchon lui recouvrait le visage. On n'apercevait qu'un bandage qui cachait le menton.

Vassili guidait le blessé et lui parlait. En passant auprès des promeneuses, il avait salué, avec une nuance de trouble...

Ah! mon Dieu! si ce blessé, ce passant! Il est torturant de ne pas savoir!...

François-Régis pouvait, en effet, avoir été blessé et se trouver ici, en qualité de convalescent. Peut-être était-il gravement atteint au visage?

Selon une assertion de Vassili, François-Régis était si changé que sa femme elle-même pourrait ne pas le reconnaître.

...Mais toutes les idées qui assaillaient Geneviève restaient à l'état de suppositions.

***

Quand elle arriva à Lupel, il n'était pas très tard. Au lieu de s'enfoncer sous les grands arbres qui avoisinent la station du tramway, Mme Andrial, mue par une impulsion secrète, se dirigea vers la ville et entra dans la sombre église de Saint-Stéphane.

La veilleuse de l'autel vacillait doucement dans les ténèbres commençantes. Le vitrail tricolore du fond du chœur absorbait encore un peu de la clarté du dehors.

Geneviève se laissa tomber à genoux. Elle se sentait à bout de forces. Son cœur criait d'angoisse et de crainte. A quelques pas, une femme sortit d'un confessionnal. Il n'y avait plus personne.

Geneviève se leva, tout à coup, automatiquement, et vint s'agenouiller dans le confessionnal ténébreux. La grille se rouvrit... et la jeune femme demeura tout éperdue, ne sachant plus ce qu'elle voulait dire ou demander.

Une voix inconnue lui parla, l'interrogeant avec douceur. Mais Geneviève ne pouvait raconter sa longue histoire. Par un grand effort, elle parvint à remettre un peu d'ordre dans ses idées; et elle chercha les mots capables de résumer la situation.

— Mon enfant, dit le prêtre, de sa voix douce... Si je comprends bien... vous vous croyiez veuve et vous avez tourné vos pensées vers un autre homme?

— Oui, mon Père, murmura Geneviève défaillante... et j'ai peur... Il me semble que je suis coupable... je crains l'avenir.

La situation, ainsi simplifiée, ne surprit pas le prêtre. Combien de femmes se sont crues veuves, en ces temps malheureux!... Et combien même se sont remariées, tandis que leur véritable mari, prisonnier en Allemagne, vivait encore!

— Ne craignez rien, mon enfant! reprit la voix paternelle. Vous n'avez pas péché, puisque vous étiez de bonne foi... Mais c'est à présent qu'il faut, sans tarder une minute, reprendre votre cœur, pour le rendre à celui à qui il doit appartenir... Evitez, autant que vous le pourrez, de rencontrer celui que vous devez oublier!... Etes-vous bien résolue à le faire, ma fille?

— Oui, mon père... Mais priez pour moi!

— Je prierai... pour vous et pour votre mari... qui est un brave!... qui s'est battu pour la France et pour vous!... qui a tant souffert!...

Sans le savoir, le prêtre disait des mots qui s'appliquaient au malheureux François-Régis... et émouvaient profondément celle qui s'était crue sa veuve.

De grosses larmes roulèrent sur les joues de la jeune femme.

Après cette brève confession, elle se trouva de nouveau dans l'église obscure, où frémissait l'étincelle d'or de la veilleuse de l'autel.

"O mon Dieu! cria-t-elle, dans le silence de son âme, vous savez bien que je ne veux pas pécher..."

Et une force secrète, une paix étrange lui vinrent. L'image obsédante de Vassili lui parut plus lointaine. Et elle sentit toute la noblesse sacrée du lien qui l'unissait à François-Régis de Bréaux. Son cœur alla de nouveau à celui-ci, dans un élan de pitié et de repentir.

Qu'était-ce que Vassili?... Un homme heureux... Et François-Régis, ô pauvre François-Régis, qui avait tant souffert... ne méritait-il pas mille fois mieux que son cousin la tendresse d'un cœur de femme?

"O mon Dieu! pensa encore Geneviève, vous savez bien que je suis toute à lui et que je ferai tout pour lui!

***

Ce soir-là, au dîner, Mme Andrial demeura si muette, si affaissée, que le colonel, lui-même, courtoisement, lui demanda si elle n'était pas souffrante.

La jeune femme répondit, brièvement, que son voyage l'avait fatiguée.

Toute rose et toute blonde, dans un corsage dont la soie d'un bleu vert faisait merveille aux lumières, Eve Montcharmin, revenue de sa précédente bouderie, daigna sourire.

— Fatiguée pour une course si peu lo i taine? Chère Madame, cela fait donc une si grande différence entre votre âge et le mien? Moi, je ne me fatigue jamais!

— Toi, tu n'es qu'une gamine! dit le colonel, qui, tout en aimant beaucoup sa fille, n'aimait pas les airs de femme, arborés par elle, avec ses dix-huit ans.

Eve fut vexée et ne manqua pas de protester, en disant bien haut son âge. Le colonel haussa les épaules.

— Enfin, papa, tu as beau dire! A dix-huit ans, on est une grande personne... Mme Andrial s'est bien mariée à cet âge-là!...

Madame Andrial dit, lentement, de sa voix douce, un peu triste:

— Non, à dix-neuf... Moi, j'étais très enfant. Mais ma mère, qui était cardiaque, avait peur de me laisser seule au monde...

Cette brève réflexion faisait ressortir l'impuissance de la prévoyance humaine.

Le colonel — qui n'aimait pas la note triste à table — reprit, avec brusquerie:

— A dix-huit ans, on n'est guère qu'une oie blanche ou une gamine effrontée... On a, sur la vie, des idées extraordinaires, romanesques, puériles... On se croit irrésistible... Il faut, à tout prix, un prince charmant, et l'on s'éprend, niaisement, du premier venu, car, selon je ne sais plus quel imbécile de poète, on ne peut vivre sans amour, avec un grand A: "Quoi, tu n'a pas d'amour et tu parles de vivre!" Et l'on est si pressé de vivre, à dix-huit ans!

Eve était devenue pourpre. Mme Andrial, attentive, devinait, sous les mots légers, l'avis sérieux donné par un père, inquiet et tendre.

Comme on achevait le repas, le colonel dit, soudain, en se tournant vers sa femme:

— Ma chère amie, j'ai trouvé, ce soir, dans mon courrier, une carte du capitaine Baskirief qui vous présente ses hommages, avec son regret de ne pouvoir vous faire ses adieux de vive voix...

— Il part? s'écria Eve avec stupeur.

— Oui, il part, cette nuit!

La jeune fille était devenue toute pâle. Visiblement atteinte par cette nouvelle, elle fit un grand effort pour se dominer.

Mais Mme Andrial avait bien jugé. Pour cet homme de trente-huit ans, Eve Montcharmin n'était pas assez intéressante, pas assez femme.

Mais, à cause de leur proche parenté, l'autre Geneviève reverrait, peut-être, Vassili. Elle avait des chances de le revoir... si la guerre l'épargnait...

"J'aime mieux ne pas le revoir!" s'affirma la jeune femme, douloureusement, avec une amère impatience contre elle-même.

Et, très lasse, elle pensa encore qu'elle ne pouvait plus supporter ces luttes morales..., qu'elle avait un besoin urgent de paix.

Durant la veillée, à propos d'un rien, la petite Montcharmin éclata en sanglots et se sauva dans sa chambre.

— Laissez-la, dit le colonel à Geneviève, qui, irrésolue, se demandait s'il fallait suivre la jeune fille. C'est nerveux... Eve est si nerveuse! Mais cela passera!

"Cela passera, j'espère, assez vite! se dit la jeune femme. Elle est capricieuse et superficielle! C'est dur, cependant! Elle perd, ce soir, toutes ses illusions! Je la plaindrais davantage, si elle avait été meilleure pour moi."

Elle se retira chez elle et, après quelques instants de réflexion, se mit à écrire. Elle disait à François-Régis tout ce qu'elle

Courrier Poétique

VIRGINIE DU SAULT. "Plaintive Haleine" — Ce ne sont pas des vers au sens propre du mot, puisque vous ne suivez aucune des règles: c'est tout au plus de la prose assonnancée. Le poème en prose ou la prose rythmée obéissent à des lois que vous n'observez pas non plus. Images forcées, incohérentes ou incorrectes, Vg:

La mitrailleuse de l'ingratitude... Tes lèvres cachaient donc un stratagème...

Dans votre titre *Plaintive Haleine*, l'épithète *Plaintive* s'applique mal à *Haleine;* toutefois, BEAUDELAIRE s'est permis de dire: *Des miroirs obscurcis et 'plaintifs'*. Vous avez de l'imagination, vous pouvez faire mieux.

LOUISE-MARIE. "Les Yeux qui se Ferment" — Vers tout simples, pleins de naturel et joliment tournés. Il vous sera facile de retoucher ces deux vers:

Ma mémoire, de choses chères,
Est comme un palais enchanté.

Cette pièce, par contraste, prouve que vous savez mieux faire que *Nevrose*, votre autre envoi. D'une manière générale, vous maniez difficilement l'alexandrin dont vous oubliez la consonne d'appui à la cesure, Vg:

Et dans ma tête éclatent des frayeurs soudaines...
*D'un mal qui me tortu*re, *je mourrai bientôt...*

Evitez des sons discordants comme, Vg: *Non, je n'ai de* rancœur car las! *je souffre trop*, et des vers obscurs comme, Vg: *La foi qu'en* ton divin *la conscience chante.* Enfin, est-ce bien correct de dire: *Une lyre* animée du désir *de lancer...*

Je me répète, vous pouvez faire mieux!

PAPILLON FOLATRE. "Ode printanière" — Avant tout, étudiez les éléments de la versification; vous enfreignez à peu près toutes les règles les plus admises. Par le fond, je vois que vous êtes jeune. Le printemps vous a grisée. C'est bien humain cela!... Mais, méfiez-vous de:

Ces mots dictés d'un élan de tendresse
A l'âge où tous les aveux sont fervents.

...Comme vous le dites!

Les années vous feront apprécier différemment votre trop grande sincérité qui va jusqu'à la confession de vos plus intimes désirs. Je me permets de moraliser; j'ai quelques cheveux gris! Au point de vue purement poétique, suivez mon conseil: étudiez la technique avant de tenter d'écrire d'autres vers... puis, vous reviendrez?

Emile CODERRE

n'eût pu dire à Vassili et même à son oncle Elle écrivit longtemps; puis, sans relire cette longue lettre, elle la glissa dans deux enveloppes, dont la dernière reçut l'adresse de M. Baskirief.

Lorsque ce fut fait, Geneviève éprouva une paix subite, semblable à celle qu'on éprouve après une sincère confession. Et la confession avait été si droite, si humble, que la jeune femme se sentait déjà à demi pardonnée...

***

Après deux semaines d'anxieuse attente, Geneviève reçut enfin une grande enveloppe timbrée de Lyon.

Dans cette enveloppe, dont l'adresse était écrite de la main raide de l'oncle Alexis, elle trouva une autre enveloppe, qui portait simplement son prénom. Et elle reconnut l'écriture de François-Régis.

Elle ressentit une émotion si violente, qu'elle crut défaillir. Elle fut un long moment avant de pouvoir ouvrir cette dernière enveloppe.

La lettre de François-Régis était courte.

"Celui qui fut votre mari, celui que vous avez cru mort, est bien vivant. Mais il a tant souffert que la source de sa jeunesse en a été comme tarie.

"Si Dieu permet que j'échappe à tous les dangers de la guerre, je reviendrai. Et, peut-être, pourrons-nous reconstruire sur les ruines de notre bonheur passé.

"Geneviève, c'est par vous que j'ai le plus souffert. Mais je vous ai aimée plus que tout au monde, et je crois que je vous aime encore. Priez pour moi.

"François-Régis de Bréaux"

Geneviève lut et relut cette brève lettre. Avec une joie à demi incrédule, elle regardait cette écriture, cette signature si connue d'elle! Cette preuve palpable que François-Régis était vivant.

Vivant! Vivant!

La femme qu'elle était devenue reniait l'attitude de la femme-enfant de jadis. L'accent sincère de cette lettre la saisit et, quoique François-Régis n'eût point protesté de son innocence, une voix s'écria, en elle-même, plus forte que jamais:

"Non! Il n'était pas coupable! Il ne pouvait l'être! O mon pauvre François Régis, qui m'aimait tant!"

Il n'avait pas donné son adresse. Cette constatation attrista la jeune femme. Il ne voulait pas qu'elle lui écrivît davantage. Il préférait demeurer seul, au milieu des combats et de la mort.

Pourtant, dans la grande mélancolie de cette lettre, elle sentit un souffle d'amour profond, et comme une secrète espérance.

MON CYGNE

Il lui disait d'attendre et de prier pour lui. Il voulait ne revenir à elle que réhabilité par son courage de soldat. Elle attendrait donc, dans la retraite et dans la prière.

XVI

Mais Geneviève n'était pas encore libre de s'en aller.

Après les premiers jours de mauvaise humeur contre cette trop séduisante dame de compagnie, Mme Montcharmin se montrait peu pressée de la remplacer.

— Je crois être devenue antipathique à votre fille! Elle s'est montrée, en diverses occasions, fort impertinente et désobligeante avec moi! En ces conditions, comme Eve commence à prendre de l'autorité chez vous, Madame, je juge préférable de me retirer... D'ailleurs, je me sens un peu souffrante. Je vais prendre quelque repos, avant d'arranger de nouveau ma vie!

Telles avaient été les explications données par Mme Andrial. Elle n'avait pas caché qu'elle se retirait, momentanément, dans une maison religieuse de Lyon, où l'on recevait des dames pensionnaires.

Ces explications semblaient plausibles. Et puis, véritablement, Eve devenait nerveuse, lunatique. Le colonel soupirait, lorsqu'il était présent. Et, le reste du temps, Mme Montcharmin gémissait sur l'humeur boudeuse de sa fille.

Toutefois, l'attitude d'Eve envers Mme Andrial était correcte. Peu de sympathie, évidemment, mais de la stricte politesse.

Pendant ce temps d'attente, Geneviève échangea, avec son oncle, deux ou trois lettres relatives à son entrée au couvent. M. Baskirief la pressait de venir à Lyon. Il ne parlait pas de son neveu; pas davantage de son fils.

.....

Cet après-midi, Mme Andrial traversait le jardin, lorsque Eve courut sur ses traces.

— Madame, vous venez de perdre quelque chose!

Ce quelque chose était une feuille de papier. Geneviève la prit et rougit, légèrement. Sur la feuille blanche, s'étalaient quelques lignes, d'une haute et raide écriture. Puis, éclatait, au bas, la signature: A. Baskirief.

— Ceci est tombé de votre broderie, Madame! dit Eve.

Puis la jeune fille éclata de rire, d'un rire étouffé, étrange, agressif. Ses yeux flambèrent. Tout le joli rose de ses joues s'en était allé.

— Ah! fit-elle, tout bas, avec une sanglante ironie. Je m'en doutais!... Comme c'est charmant, cette fin de lettre! C'est touchant même!... "Ma chère amie Geneviève, j'espère vous revoir bientôt!" Ah! ah!

Eve Montcharmin faisait erreur. Elle avait lu: "amie" où il y avait "nièce".

Madame Andrial se redressa, offensée, et très émue, en même temps.

— Vous perdez l'esprit, Eve!... Vous avez vu ce papier tomber de ma broderie et vous avez pris le temps de le lire, avant de me le rendre!... Je vous en fais mes compliments. Toutefois, je ne m'explique pas l'extrême émotion où vous a jetée cette lecture!

— J'avais deviné, vous dis-je!... Vous correspondez avec le capitaine Baskirief! Vous vous parliez, dans les coins, lorsque vous pensiez que nul ne vous voyait... Et, le reste du temps, vous faisiez semblant de ne pas vous connaître!... Ah! ah!... Et ce départ, survenant si vite après le sien!

— Eve! s'écria la jeune femme, poussée à bout. Je crois que la jalousie vous rend folle!... Est-ce ma faute, si vous vous êtes aussi sottement éprise de mon cousin, qui ne vous a jamais regardée!...

Ce mot de "cousin" avait glissé, tout naturellement, dès lèvres de Geneviève.

— Ah! il est votre cousin, maintenant? s'écria Eve Montcharmin, toujours furieuse, mais cependant atteinte par le calme et l'assurance de sa compagne.

Madame Andrial repartit, glaciale:

— Je n'ai pas d'explications à vous donner! Ma conduite ne vous regarde nullement, ainsi que mes relations et ma parenté!... Mais je vais conter ceci au colonel et à Mme Montcharmin. Je veux qu'ils sachent comment me traite leur fille, dans leur maison!

Ce coup droit déconcerta Eve, qui demeura immobile, l'air égaré.

— Allons, venez, Mademoiselle! Vous répéterez vos accusations devant le Colonel!

— Vous n'avez pas besoin de moi! balbutia Eve, en s'efforçant de garder le front haut. Si vous voulez parler à mes parents, faites-le. Vous êtes libre!

Elle tourna le dos à Geneviève et s'enfuit. Malgré son arrogance, c'était une déroute. Au fond, elle redoutait beaucoup son père et elle devait commencer à croire qu'elle venait de commettre une gaffe énorme.

Geneviève resta, un instant, indécise. Elle tremblait encore d'émotion irritée. Que faire?

Elle ne pouvait demeurer sous le coup de cette insolence. Si elle ne parlait pas, Eve croirait que son accusation avait touché juste, et ce serait elle qui parlerait.

Geneviève craignait de toucher à son incognito. Mais le nom de Baskirief n'avait jamais été atteint par une publicité fatale. Elle pouvait se dire la nièce de M. Baskirief, sans révéler son propre nom et sans attirer, sur elle, aucun danger.

Elle se rendit auprès de Mme Montcharmin, à laquelle elle conta l'incident. La colonelle, fort contrariée, prit le fragment de lettre qu'on lui tendait, lut, sans hésitation, "ma nièce", et remarqua l'iniviale du prénom, qui était un A et non un V.

Geneviève lui dévoila une petite partie de la vérité. M. Baskirief était l'oncle de son mari. Il ne l'avait jamais vue. Son nom seul avait attiré son attention. Mais il n'avait pas osé la reconnaître, au milieu des invités. Ensuite, il avait écrit à sa nièce et il se réjouissait de la voir habiter Lyon.

— Je n'ai pas voulu imposer à M. Baskirief la pauvre parente que je suis. C'est pourquoi je n'ai pas fait mention de notre parenté, peu flatteuse pour un riche industriel... Je n'ai pas besoin, Madame, de vous dire que je suis née dans une situation meilleure!

Madame Montcharmin était de plus en plus fâchée. La nièce du richissime M. Baskirief n'était plus une personnalité négligeable. Et puis, vraiment, elle avait grand air, cette jeune femme. Et Eve s'était conduite en enfant mal élevée.

— Qu'est-ce qui a pu pousser Eve à vous dire des choses pareilles? balbutia la colonelle, qui se jugeait fort à plaindre.

Geneviève annonça qu'elle partirait le lendemain et elle se retira.

Mais, le soir même, le colonel avait eu vent de l'incident. Il se fit tout raconter par sa femme. Puis, outré, il emmena sa fille, de force, auprès de Mme Andrial.

Les mains sur son visage, Eve refusa de prononcer un seul mot. Alors, d'une voix triste et sévère, le colonel dit à la jeune femme:

— Madame, puisque ma fille refuse de vous faire les excuses auxquelles vous avez droit, c'est donc moi qui les ferai, à sa place... J'éprouve une grande honte des paroles inconsidérées qui vous ont été dites par ma fille... Et j'éprouve aussi une peine profonde à voir qu'un mauvais orgueil empêche la coupable de reconnaître ses torts!

La main de fer du colonel se desserra et Eve se sauva, d'un bond. Geneviève échangea quelques mots avec M. Montcharmin. Délicatement, elle lui fit comprendre la vraie cause de l'attitude d'Eve, afin qu'on ne s'égarât point sur les moyens à prendre pour dompter ce difficile caractère.

Monsieur Montcharmin dut comprendre et il parut, d'ailleurs, plus peiné que surpris.

Le lendemain, Mme Andrial s'en alla, sans avoir revu Eve. Et elle fut heureuse de quitter cette maison. Elle s'était sentie, amèrement, seule et désarmée devant la vie. La protection, un peu rude, des Baskirief était déjà un appui précieux. Ce matin-là, il lui fut doux de ne pas se sentir abandonnée, en attendant le retour possible de François-Régis.

XVII

Madame Andrial entra donc dans la maison de retraite qui lui avait été indiquée.

Cette maison religieuse était un paisible séjour pour bien des isolées, des malheureuses ou des passantes.

Monsieur Baskirief avait bien fait les choses. Sa nièce, qui n'eut à s'occuper de rien, se trouva installée dans les conditions les plus confortables que pût offrir la maison.

La jeune femme se lia, suffisamment, avec deux ou trois de ses compagnes qui lui semblèrent sympathiques. Elle sortait avec celles-ci et, toujours en leur compagnie, travaillait pour les ambulances.

Madame Andrial se rendit chez son oncle, à plusieurs reprises, ainsi que le vieillard en avait exprimé le désir.

Elle lui demandait des nouvelles de François-Régis, sans jamais insister pour connaître ce qu'on n'avait pas voulu lui dire.

Monsieur Baskirief répondait, brièvement, que François-Régis allait bien... ou qu'il était toujours sain et sauf. La jeune femme étudiait ensuite la réponse de son oncle, afin de deviner si François-Régis était, en ce moment, au danger. Et elle gardait toujours l'humiliation de devoir demander à M. Baskirief des

HArbour : 3088 J. H. BRETON, Prop.

The NEW SYSTEM CLEANING SERVICE Reg'd

Teinturiers et Nettoyeurs

Spécialité : Nettoyage de toilettes pour dames
Service de 24 heures.

COMPLET DE MONSIEUR NETTOYAGE FRANCAIS $1.50

Bureau : 823 DORCHESTER EST Atelier : 1156 ST-CHRISTOPHE

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

COTONS À BRODER D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C
COTONS À REPRISER D·M·C
SOIE À BRODER D·M·C

COTON LIN & SOIE POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER D·M·C MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT ARTICLES DE Ire QUALITÉ POUR OUVRAGES DE DAMES

COTONS PERLÉS D·M·C
COTONS À TRICOTER D·M·C
CORDONNETS D·M·C
FILS DE LIN·LACETS D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

La Revue Moderne est la seule publication canadienne-française dont la distribution aux dépôts de journaux se fait sur le comptoir même. Jamais La Revue Moderne n'est lancée sur le trottoir.

MON CYGNE

nouvelles de son mari, dont elle ne recevait jamais un mot, tandis que lui, l'oncle, était, avec François-Régis, en relations directes et constantes.

Avec un certain trouble, elle demandait aussi des nouvelles de son cousin.

Il lui sembla que M. Baskirief était profondément inquiet, au sujet de cet unique fils. La chose était trop naturelle pour que Geneviève fût surprise par la tristesse qui dormait au fond des yeux clairs du vieillard et qui réapparaissait dès que cessaient l'amabilité voulue, l'animation d'un entretien.

Geneviève se figura que ce vieillard, sain et vigoureux, avait non seulement un besoin d'activité à répandre, mais encore un besoin de s'étourdir. Comment interpréter autrement le vertige de travail qui possédait cet homme?

Il était fort riche et sa fortune croissait sans cesse, en dépit des pertes que lui avaient occasionnées la guerre et l'état actuel de la Russie. Vassili était son seul enfant. Si Vassili tombait...

Mais Geneviève ne songeait à ceci que pour comprendre l'angoisse du vieillard et y compatir. Elle n'était pas assez vile pour envier cette fortune que la mort seule d'un être jeune pouvait lui donner, cette fortune qui appartenait à Vassili.

Mais, parce que Vassili était le fils de son bienfaiteur, le cousin de François-Régis, presque son frère, Geneviève se croyait en droit de joindre, dans ses prières, le nom de Vassili au nom de François-Régis. Après tout, ils étaient deux soldats se battant pour la même cause.

Si François-Régis tombait, si elle était, cette fois, vraiment sa veuve, elle porterait un deuil éternel. Si Vassili tombait-Geneviève qui repoussait la pensée de son cousin comme une mauvaise pensée, ne put s'empêcher de s'avouer, une fois, qu'elle aurait, pour lui, des larmes.

Mais toutes les Françaises n'ont-elles pas le droit et le devoir de pleurer leurs défenseurs?

XVIII

Un matin d'automne, après avoir entendu une messe matinale, Geneviève s'installa dans sa chambre, avec un certain désir de repos.

Elle parcourut le journal, ou plutôt simplement les nouvelles du front. Elle n'avait guère l'habitude de jeter les yeux sur les faits divers. Cependant, pour prolonger son immobilité somnolente, elle poussa un peu plus loin sa lecture distraite.

"Une arrestation inattendue."

"Encore un espion!" pensa-t-elle, un peu anéantie dans sa fatigue et son bien-être présent.

"...Après une enquête, discrètement et habilement menée, on vient de procéder à l'arrestation de M. Th..., qui occupait, jusqu'à ce jour, une assez importante situation dans nos grandes usines de X..., où se fabrique, sans arrêt, notre plus puissant matériel de guerre.

"Au cours d'un habile interrogatoire, M. Th... a été acculé à des aveux. L'enquête précédente avait, également, révélé le vrai mot d'une affaire plus ancienne.

"Nos lecteurs se souviennent peut-être de l'affaire de Bréaux,— détournement et trahison,— qui fit grand bruit, en temps de paix, il y a de cela quelques années.

"M. Th... a avoué être le vrai coupable. Il a avoué avoir pris certaines mesures pour faire tomber les soupçons sur l'ingénieur de Bréaux. Ainsi ce malheureux — acquitté, il est vrai, mais flétri, car non lavé de l'accusation infamante — était innocent!...

"Cette révélation, jointe à l'arrestation inattendue de M. Th..., que nul ne soupçonnait, cause la plus vive émotion parmi la population de nos grandes usines..."

...Mais là, dans cette petite chambre conventuelle, l'émotion prenait la force de la foudre. Geneviève se rejeta en arrière, le souffle coupé. Pendant quelques instants, les idées tourbillonnèrent follement dans son cerveau; et elle se sentit sur le point de se trouvel mal.

Innocent! Innocent! François-Régis était innocent! Ce n'était plus, seulement une croyance, affermie par les jours, la réflexion, dans l'âme de Geneviève. C'était la certitude la vérité!

Innocent, celui qui avait tant aimé Geneviève!

Et Geneviève fondit en larmes — regret du passé, espoir dans l'avenir.

Quelle grande joie pour François-Régis d'apprendre, enfin, sa délivrance! C'est à présent qu'il pourrait vraiment songer à reconstruire sur les ruines de son bonheur et de sa jeunesse.

Un grand élan d'amour et de pitié jeta l'âme de Geneviève vers l'âme lointaine et saignante de François-Régis.

Elle pensa à M. Baskirief. Il fallait aller le trouver! Lui arracher l'adresse de François Régis, le nom sous lequel il vivait!

...Et tout à coup, l'idée vint, à la jeune femme, qu'il lui serait peut-être possible de revoir François-Régis, où qu'il fût. Cette idée s'imposa à elle, avec une force tyrannique, irrésistible.

Elle se leva, avec une fiévreuse agitation. Il était trop tôt pour se présenter chez M. Baskirief. Que faire?

Alors, pour occuper cette insupportable attente, Geneviève prépara un peu de linge, comme pour un départ. Elle y joignit un petit nécessaire de voyage; elle mit le tout dans une petite valise, qu'elle laissa en évidence.

Et ce fut, enfin l'heure du déjeuner. Comme tout arrive, Geneviève se trouva, moins de deux heures plus tard, à la porte de M. Baskirief.

— Monsieur n'y est pas!

— Ah! fit Geneviève, abominablement déçue.

Mais le valet dut reconnaître la visiteuse car il ajouta, aussitôt:

— Monsieur est, depuis ce matin, aux usines... Mais il ne tardera peut-être pas à entrer... Si Madame veut bien attendre...

Madame voulait bien... surtout parce qu'elle ne pouvait rien faire de mieux. Elle s'installa dans le même salon, au sévère décor, où, certain jour, son cousin Vassili s'était tenu en face d'elle. Mais Vassili n'était plus là. Geneviève n'avait plus peur de le voir apparaître, comme l'autre fois. Et il s'agissait bien de Vassili, en vérité! Il était loin de sa pensée!

L'officier n'avait pas voulu révéler, à la femme de François-Régis, où se trouvait celui-ci. Mais Geneviève avait appris à démêler, chez M. Alexis Baskirief, une grande bonté cachée, et il lui semblait que le vieillard ne résisterait pas à ses supplications.

Le fait nouveau, qui innocentait François-Régis, ne relèverait-il pas ses parents de leur promesse de discrétion absolue?

L'appartement était silencieux. La grande maison, elle-même, semblait déserte. Seuls, les bruits confus et stridents de la rue, les grondements de la grande ville arrivaient, un peu étouffés, jusqu'à l'impatiente visiteuse.

Alors, une grande impression de tristesse, de solitude, d'abandon, s'abattit sur elle. Elle sentit que François-Régis, vieilli et brisé, était loin, bien loin d'ici, et qu'elle ne pourrait peut-être pas le rejoindre. Accablée, elle mit sa tête dans ses mains et resta ainsi de longs instants.

Elle sursauta, au bruit d'une porte qui s'ouvrait. M. Baskirief, venant évidemment du dehors, surgit dans la pièce. Sa noble majesté de beau vieillard était toujours aussi frappante.

— Ma nièce... je suis bien fâché de vous avoir fait attendre ainsi! fit-il en s'avançant, droit et ferme.

"Et vous pleuriez en m'attendant?" ajouta-t-il, avec surprise, en dévisageant sa visiteuse.

Geneviève ne perdit pas de temps à lui dire qu'elle pleurait sur de la jeunesse brisée, des forces perdues, des ruines que la joie présente ne relèverait peut-être jamais.

Elle vit que M. Baskirief ne savait rien, car il semblait toujours étonné et inquiet de son attitude.

— Vous n'avez donc pas lu les journaux, mon oncle?

— Oh! parcourus, comme d'habitude! J'ai traité, ces jours-ci, d'importantes affaires... Qu'y a-t-il?

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

"La Sauvegarde"

Siège Social: Montréal

Formation.	Les actionnaires de la Sauvegarde sont tous des membres de notre classe dirigeante, clergé, hommes de profession, hommes d'affaires, commerçants, etc. L'Administration de la Sauvegarde est composée de Canadiens-français éminents.
Polices modernes, avantages précieux aux assurés.	La Sauvegarde émet des polices les plus modernes qui existent. Il n'y a aucune restriction pour les changements d'occupation, changement de résidence, voyages, etc. La Sauvegarde accorde des valeurs de rachat après trois ans, elle donne l'avantage du maintien en vigueur automatique dès que la police a deux ans d'existence. La Sauvegarde paie de beaux profits à ses assurés et cependant ses primes se comparent avantageusement avec celles de la majorité des autres compagnies.
Prolongation de la vie.	La Sauvegarde met à la disposition de ses assurés un service médical, absolument gratuit, pour la conservation et la prolongation de leur existence.
Polices pour n'importe quel montant.	La Sauvegarde n'a aucune limite pour ses montants d'assurance; elle émet des polices de $25,000, $50,000 ou $100,000 aussi bien qu'une police de $500 et ce avec les garanties aussi solides que puisse offrir n'importe quelle compagnie.
Polices avec clauses d'invalidité et de double indemnité.	La Sauvegarde ajoute à ses polices régulières, moyennant une faible surprime, des clauses exceptionnellement avantageuses. Par celle d'invalidité, elle garantit une rente mensuelle à l'assuré qui a le malheur de devenir impotent pour le reste de ses jours, et, de plus le libère du paiement de ses primes. La Compagnie paie néanmoins le plein montant de la police en cas de décès. Par sa clause de Double Indemnité, La Sauvegarde garantit à l'assuré qu'en cas de mort accidentelle sa famille recevra le double du montant indiqué à la police.
Polices réglées promptement sans formalités inutiles.	La Sauvegarde s'applique tout particulièrement à envoyer son chèque sous le plus court délai possible au bénéficiaire d'une police à maturité, par décès ou autrement. Les témoignages de satisfaction que la Compagnie reçoit établissent que cette attention est des plus appréciées.

"La Sauvegarde" possède une charte fédérale, c'est un gage de SURETE incontestable pour les assurés.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

"La Sauvegarde"

Narcisse DUCHARME

Directeur-Gérant

— L'innocence de François-Régis proclamée! s'écria la jeune femme, avec exaltation.

Monsieur Baskirief tressaillit, l'air fort impressionné. Il s'empara du journal que lui tendait Geneviève et lut tout haut, avec des exclamations étouffées.

— O mon Dieu!... Nous qui avons fait tant de recherches!... Et voici qu'au moment où nous désespérions...

Monsieur Baskirief relut lentement l'article, mais tout bas, cette fois; et une grande joie avait remplacé son expression d'habituelle tristesse.

— Ce sera la réhabilitation, n'est-ce pas, mon oncle? On est certain, maintenant, de l'innocence de mon mari? questionna Geneviève, pour qui la justice et les lois restaient des choses confuses et très compliquées.

— Oui, mon enfant... Puisqu'on a découvert la vérité avant l'aveu du coupable et qu'on l'a, ensuite, forcé à avouer!

— Mon oncle, croyez-vous qu' "il" sache?

— Cela me paraît peu probable! J'aurais reçu, de lui, un télégramme! répondit M. Baskirief, l'esprit visiblement tendu vers l'absent.

Il semblait si ému, si paternel et si bon, que la jeune femme osa lui demander, tout de suite, où était François-Régis.

Monsieur Baskirief, un peu hésitant, la regarda profondément, avant de répondre.

— Il est soldat, vous le savez!... Ma pauvre enfant, que voulez-vous faire?

— Je sais qu'il vous a demandé le silence! Mais moi, je veux le revoir! s'écria-t-elle, avec explosion. Je ne puis endurer plus longtemps ce silence, cette ignorance... Oui, j'ai manqué à mes devoirs envers lui, mais j'ai tant souffert, tant regretté, tant expié... A la fin, la punition ne serait qu'une injustice, qu'une impitoyable dureté..., vous devez savoir que j'ai demandé à rejoindre mon mari, avant qu'il y eût un seul espoir de voir proclamer son innocence...

Monsieur Baskirief posa la main sur l'épaule de la jeune femme inclinée et lui dit, avec douceur:

— Ecoutez, mon enfant... François-Régis est à T..., aux environs de...

Geneviève tressaillit, dans l'émoi de sa subite victoire et de la révélation.

L'industriel reprit, les sourcils rapprochés dans l'effort d'une recherche ou d'une méditation intense:

—...Ou plutôt, d'après mes renseignements les plus récents, car il est difficile d'avoir, à l'avance, une certitude absolue, François-Régis doit être arrivé à T..., aujourd'hui même... Le séjour des troupes y sera court... Un jour, deux jours, peut-être...

Derrière la joie et le rire, il peut y avoir un tempérament grossier, dur et rugueux. Mais derrière la douleur, il y a toujours la douleur. La peine, à l'encontre du plaisir, ne porte pas de masque.

ART ET ARTISTES

(*Suite de la page 7*)

pour en saisir les secrets et nous les révéler. L'art, ou la beauté, serait donc la révélation de la vie mystérieuse enclose dans la création. Le motif extérieur, en passant par l'âme de l'artiste, se décompose et se transforme, et prend une valeur nouvelle. L'œuvre d'art est un mélange de réel et d'idéal. Où s'arrête le réel? où commence l'idéal? Comment, de la fusion de ces deux éléments, naît la chose d'art,— qui le dira jamais?

Ce qui est bien certain, c'est que l'on ne peut être artiste, en quelque genre que ce soit, à moins d'avoir une "divinité en soi", pour rappeler le mot fameux de Mirabeau. Et tout ce qui est divin échappe à nos analyses, et s'enveloppe d'un mystère que nos pauvres yeux mortels ne peuvent percer. L'on admire l'art, l'on le goûte, l'on s'en enivre. Quant à savoir ce qu'il est essentiellement, cette connaissance n'est pas de la terre et du temps. Nous l'apprendrons dans l'Infini.

HENRI D'ARLES

MON CYGNE

— Ce n'est pas trop près de la zone des armées! s'écria Geneviève, frappée d'un subit espoir. O mon oncle! peut-être pourrais-je y parvenir à temps!

— Ce n'est pas sûr!... Alors, vous tenteriez ce voyage, ma nièce? Cela me paraît peu raisonnable et j'aurais dû ne rien vous dire... Mais... je ne veux pas vous priver d'une chance réelle de pouvoir rencontrer François-Régis... La petite ville de T... doit être abordable aux civils... Dans bien peu de temps, mon neveu repartira pour le front, et alors c'en serait fait. Tentons donc la chance qui nous reste! Geneviève, je pars avec vous!... Ne me remerciez pas, je vous prie! D'abord, nous n'avons pas de temps à perdre, et puis je fais cela pour vous et aussi pour cet orgueilleux de François-Régis, qu'il me plairait de revoir... Selon toutes probabilités, c'est de nous qu'il apprendra la grande nouvelle. Hâtons-nous!...

Geneviève s'applaudit d'avoir apprêté un peu au hasard, sa petite valise. Un petit bleu fut envoyé au couvent. La voyageuse y demandait, en même temps, son manteau et de solides bottines.

La nuit tombait, lorsque les deux voyageurs se trouvèrent assis, en face l'un de l'autre, dans un compartiment de première.

Monsieur Baskirief avait pris soin de sa nièce. Avec une intelligence vive et lucide, il avait réglé tous les détails du voyage. Geneviève se sentait heureuse de partir sous la paternelle protection de cet homme avisé, riche et puissant.

— Calmez-vous, ma nièce! ne cessait de répéter le vieillard, agité lui-même.

Et il grommelait, tout bas:

"Ah! je le savais bien qu'il était innocent! Il y a longtemps que je le savais!"

Geneviève se sentait pleine de reconnaissance pour l'attachement de l'industriel et l'intérêt témoigné à François-Régis.

— Où se trouve mon cousin Vassili? demanda-t-elle avec déférence.

Dans son trouble, elle avait oublié de s'informer du jeune homme.

Un sourire détendit les lèvres mornes de M. Baskirief.

— Auprès de François-Régis!

Cette laconique réponse expliqua, à Geneviève, l'empressement de son oncle à se rendre à T...

— C'est un heureux hasard fit-elle.

Monsieur Baskirief sourit encore et, trahissant une certaine fierté paternelle, il expliqua que, pour l'instant,— pour peu de temps, peut-être,— Vassili n'appartenait plus à l'aviation. Son invention était en train d'être fort heureusement appliquée à l'artillerie. Les résultats en étaient, même, plus remarquables.

Geneviève dissimulait une impression pénible. Elle n'eût pas voulu voir la beauté forte et virile de Vassili à côté de la déchéance de l'homme, vieilli physiquement et moralement, qu'était aujourd'hui François-Régis.

Mais elle secoua vite ce trouble importun. Elle était, à présent, sûre d'elle-même, sûre que, dans l'émotion solennelle de cette rencontre, elle verrait, avant tout, François-Régis, son mari, la malheureuse victime d'une lourde erreur judiciaire.

Elle s'aperçut que le sévère vieillard la regardait, avec douceur et sympathie.

— Mon oncle! dit-elle. Parlez-moi de François-Régis! Dites-moi ce qu'il est devenu, durant ces années... Mon cousin Vassili n'a pas voulu me le dire. Mais est-ce que ces événements ne vous dégagent pas de votre promesse de silence?

Monsieur Baskirief hocha la tête.

— Si je ne le pensais pas, je ne vous aurais pas emmenée! Mon enfant, je suis profondément attaché à votre mari... Son histoire est liée à la mienne!

Il prit son portefeuille, en tira deux photographies, qu'il tendit à sa jolie compagne.

Elle reconnut le visage ferme, un peu tatourne, de Vassili..., puis le visage, maigre et creusé, que Vassili avait déclaré être le portrait de son frère.

— Celui-là, c'est François-Régis! dit-elle, frémissante.

Monsieur Baskirief soupira profondément

— Non! c'est mon fils!... C'est Vassli! fit-il, d'une voix étouffée.

— Quoi! Mon cousin?... Il était malade, alors? Car, là, il est fort changé!

— Bien malade! poursuivit M. Baskirief, d'une voix monotone... Peu après la condamnation de François-Régis et alors que je n'étais plus en relations avec vous, mon fils fut victime d'un grave accident d'automobile... Il passa toute une nuit, au dehors, sans secours... Le froid était terrible!

L'industriel parlait avec effort et sa respiration était oppressée.

— Et mon cousin fut très malade? dit Geneviève, pour abréger ce récit qui semblait si pénible au vieillard... Mais il paraît bien remis, maintenant!

Monsieur Baskirief la regarda avec des yeux mornes.

—...Il languit quelques mois... et mourut.

Geneviève fut effrayée. Sa seule pensée fut que le cerveau du vieillard subissait un égarement passager.

Mais il secoua la tête et poursuivit, en courbant le front:

— Je restais seul... je suis resté seul, pendant trois ans, et cela a été affreux pour moi... Aussi, lorsque le bruit fait autour de François-Régis se fut un peu apaisé, lorsque j'appris que mon neveu s'apprêtait à quitter la France,— car, ne voulant pas abandonner le fils de ma sœur, je me faisais tenir au courant de sa conduite,— je le fis venir auprès de moi... Il vint, triste et farouche... Geneviève, comprends-tu maintenant? questionna le vieillard, en tutoyant subitement sa nièce, à sa manière d'autrefois comme lorsqu'il écrivait aux deux jeunes gens.

— Non! dit-elle, se refusant à comprendre. Non, cela ne se peut pas! Oh! mon oncle!

La main sèche de M. Baskirief effleura paternellement la joue pâlie de la jeune femme.

— C'est la vérité, Geneviève!... Tu ne rêves point et je ne radote pas... Cette vérité, Vassili... non, François-Régis te la dira lui-même.

— Mon oncle! Oh! mon oncle! C'était donc lui?

— Oui, mon enfant; c'était... c'est François-Régis!

La jeune femme ne prit point garde à l'accent douloureux avec lequel M. Baskirief reconnaissait n'avoir plus de fils. En vérité, il n'y avait plus de Vassili. Il n'y avait plus que François-Régis. Le véritable Vassili était, depuis plusieurs années, rayé d'entre les vivants de ce monde.

Mais Geneviève demeurait écrasée de stupeur. Son esprit repassait, avec une rapidité prodigieuse, tous les détails de ses rencontres avec Vassili... avec François-Régis!... depuis la première, dans le salon de la villa Montcharmin, où l'officier avait trahi un si grand trouble... jusqu'à cette entrevue, dans l'appartement lyonnais, où Vassili avait failli céder à une émotion inexplicable...

Et la vérité jaillissait de tout cela, limpide, éblouissante. Geneviève fondit en larmes.

Monsieur Baskirief prit l'air ennuyé et indulgent d'un homme qui en a vu de toutes les couleurs et sait ce qu'il faut supporter de la part des femmes. Toutefois, en dépit de sa rudesse taciturne, il trouva des mots pour réconforter la jeune femme bouleversée.

— Allons, Geneviève! ne pleure pas... quand il faut, au contraire, remercier Dieu!

— Il m'a repoussée! Il s'est cachée de moi! sanglota-t-elle.

— Il craignait de s'attendrir et voulait être fort pour sa mission... Mais je sais qu'il en était venu à désirer revenir auprès de toi.

— Pourquoi m'a-t-il trompée?

Cette fois, M. Baskirief eut un léger rire.

— Ma chère nièce, c'est toi seule qui t'es trompée! Quand il t'a parlé, tu te souviens, au cimetière de Lupel, tu l'as salué, en l'appelant "mon cousin", et la stupéfaction de François-Régis a été grande. Il n'a compris complètement le pourquoi d'une erreur si profonde, qu'en apprenant que tu portais un deuil de veuve! Tu le croyais mort!

— Alors, pourquoi ne m'a-t-il rien dit?

— Pourquoi... pourquoi? répéta l'industriel, qui n'aimait pas les longs discours. Il te le dira lui-même. Vous vous vous expliquerez, mes enfants...

— Mais... ne sera-t-il pas fâché?... Désire-t-il vraiment me revoir?... Avant son départ, il ne s'est pas trahi!... Ce n'est pas bien tendre, cela!

— Ma chère nièce, je suis accablé de fatigue et je voudrais dormir... Tu devrais bien en faire autant! soupira M. Baskirief, avec une réelle fatigue. Songe que nous ne sommes pas au bout de notre voyage!

Un peu plus tard, le vieillard dormait, paisiblement, enroulé dans sa couverture. Avec une impression de solitude, Geneviève appuyée contre les coussins, regardait, vaguement, la nuit du dehors.

Absorbée, elle relisait, en elle-même, sa vie de ces derniers mois. Elle cherchait, ardemment, à deviner quelles avaient été, en telle ou telle circonstance, les pensées de François-Régis.

Car c'était bien François-Régis, ce Vassili qui l'avait troublée... Un Françoise Régis meurtri, douloureux, méfiant, parce que tout l'avait trompé... Un François-Régis rudement trempé par ses terribles épreuves... Un François-Régis, secrètement insurgé contre l'injustice de la société humaine, qui l'avait accablé d'un poids d'infamie.

O joie sans bornes, stupéfiante et si douce! Vassili était François-Régis!

Combien vains avaient été les combats intimes de Geneviève, pour se garder fidèle à la parole donnée! Car Vassili était son mari. Elle était à lui et il était à elle. Elle défaillait de stupeur heureuse.

"Je vous ai trop aimée, pour ne pas vous aimer encore!" avait-il dit, dans sa courte lettre, avec une sorte d'étonnement triste et ravi, devant cette refloraison inattendue.

Cette phrase sonnait, plus délicieusement que le premier jour, en l'esprit de Geneviève. Elle lui donnait la confiance d'être enfin pardonnée.

Car, à Lyon,— elle le voyait bien, maintenant,— François-Régis avait failli la prendre dans ses bras, la presser contre son cœur reconquis et la tirer de son erreur obstinée. Il s'était rejeté en arrière, afin d'être plus fort devant la mort... mais il avait lutté contre lui-même.

Tout s'éclairait, pour elle, d'une nouvelle lumière, tout, jusqu'à la promenade à Presseules, et cet énigmatique incident du médaillon perdu, qui l'avait peinée et tourmentée.

La vérité était si simple!

Celui qui avait trouvé le médaillon était, non pas Vassili, mais François-Régis.

Donc, François-Régis de Bréaux, à quelques pas de cette femme, la sienne, qui l'avait si cruellement abandonné, avait tenu dans sa main, un bijou offert par lui jadis, à Geneviève.

Il avait entendu Geneviève dire que le médaillon contenait des cheveux de l'enfant, — son enfant à lui. Il s'était dit que ce souvenir de l'enfant lui appartenait, à lui qui n'avait approché ni le berceau, ni la tombe.

Dans un nouveau sursaut d'irritation contre sa femme, auprès de laquelle se tenait si fidèlement le major Corthil, François-Régis avait, sans mot dire, gardé la relique.

Puis, les larmes de Geneviève l'avaient troublé. Son cœur saignant et méfiant s'était adouci devant celle que, selon ses propres termes, il avait trop aimée pour ne pas l'aimer encore. Dans un geste d'abandon, où le commencement du pardon perçait déjà, il avait restitué le bijou; il s'était dépouillé de cette seule relique qu'il eût de son enfant — et que le hasard lui avait donnée.

...Et, en ce moment, dans la petite ville lointaine, encombrée de soldats, François-Régis ne se doutait guère que Geneviève accourait vers lui, avec tant de joie, tant d'espérance... pour lui porter,

La Revue Moderne

est éditée par Noël E. Lanoix, Limitée, e imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 320 Est, rue Notre-Dame, Montréal.

MON CYGNE

la première, l'heureuse, si heureuse nouvelle de son honneur reconquis.

XIX

Dans une grande gare, pendant qu'on examinait les papiers des voyageurs, l'attention de M. Baskirief fut attirée par un militaire, faisant partie d'un nouveau groupe arrivé d'une direction différente.

L'industriel alla lui parler et, après quelques instants, l'air assombri, revint vers sa nièce.

— Ma pauvre enfant, notre voyage est inutile! J'ai vu un soldat permissionnaire qui vient des environs de T... Or, les troupes avec lesquelles se trouve ton mari n'ont fait que passer dans cette ville... Elles s'en allaient plus près du front... Il faut te résigner, Geneviève!

La jeune femme était devenue toute pâle. Elle dit seulement:

— Savez-vous où "il" est, aujourd'hui?

— Non, pas au juste!... Mais François-Régis m'a dit, précédemment, que, dans peu de jours, il serait à X... Ce soldat a confirmé le renseignement... Car le village de X... est très peu loin du front, et les civils ne vont pas jusque-là, ma nièce!

— Non, bien sûr, Madame! Lorsqu'on a son soldat si près du front, on ne peut pas aller le voir! dit, près de Geneviève, une voix de femme.

Madame de Bréaux se retourna. Elle et son oncle s'étaient retirés un peu à l'écart. Mais une femme était assise sur une malle, à deux pas, dans l'ombre. Elle se leva à demi, en ajoutant, devant l'air interrogateur de Geneviève:

— Moi, je suis de X..., même... Et j'y puis rentrer. Mais je vous préviens, Madame, que vous n'y arriverez pas!

— C'est ce que je te disais, Geneviève! fit M. Baskirief.

— J'ai de sérieuses raisons pour désirer voir, au plus tôt, mon mari. Et je ferai tout pour y parvenir! chuchota Geneviève.

L'inconnue semblait bonne et vulfaire. Flaira-t-elle une récompense... ou obéit-elle simplement à un instinct de serviabilité?

Elle médita un instant et dit, d'un air sérieux:

— Vous n'entrerez pas à X..., Madame! A moins que je ne vous y aide!

— Alors, aidez-moi, je vous en supplie,

La jeune femme étrangère expliqua qu'elle tenait, à X..., un établissement, restaurant-épicerie, auquel des dépôts de troupe donnaient une grande animation.

Elle, Mme Berger, pourrait faire passer la voyageuse pour une sienne cousine, venue de Lyon, afin de l'aider à servir ses clients.

Rien ne pouvait rebuter Geneviève; elle accepta.

— Cela prendra d'autant mieux! dit la dame Berger, que, cet été, j'avais une fille de Z... Elle est partie depuis trois semaines, ainsi je suis seule. Et, vrai, cela ne pouvait pas durer.

— Geneviève! commença M. Baskirief, avertissant ainsi sa nièce qu'il éprouvait, pour ce projet, une répugnance des plus vives.

Mais un courage indomptable ainimait la jeune femme. Finalement, tout ce décida selon ses désirs. M. Baskirief, qu'il était difficile de déguiser, et dont la présence eût peut-être fait échouer le plan, dut se résigner à demeurer à l'arrière.

Geneviève avait simplifié sa mise, en ôtant de son cou une trop belle écharpe de plume. Elle changea de manteau avec Mme Berger, et se rendit compte que celle-ci, en proposant l'échange, avait eu parfaitement raison.

Elle, connue là-bas, ne pouvait être suspectée. La beauté de l'étoffe et de la coupe du vêtement se remarquait à peine sur elle, grâce à l'alliance d'une tournure lourde, inélégante, et d'un chapeau prétentieux.

Sur les indications très pratiques de cette Mme Berger, qui semblait douée d'une grande finesse, comme d'une grande obligeance, Geneviève prit maintes autres précautions. Elle dit au revoir à M. Baskirief, désolé et préoccupé. Et elle se trouva dans un compartiment de troisième, à côté de l'aubergiste de X...

Madame de Bréaux, fatiguée, préoccupée, commençait à ressentir une nerveuse impatience d'arriver. Elle avait mis la main sur une compagne merveilleusement apte à la bien servir. Les difficultés de la route et de l'arrivée, qui semblaient menaçantes, s'aplanirent les unes après les autres.

...Enfin, dans l'éclat d'un soir orangé, les voyageuses arrivèrent sans encombre. Geneviève traversa un bourg assez vaste, dont maintes maisons portaient des traces de bombardement. Mme Berger habitait la partie la mieux protégée du village. Geneviève, étourdie, se trouva dans une salle d'auberge, un peu encaissée dans le sol. Des gravures de l'"Illustration", ornaient les murailles.

Un brave homme, au costume moitié militaire, moitié civil, vint, tout surpris, au-devant des voyageuses. C'était papa Berger,— ainsi que l'appelait, familièrement, sa femme... depuis le temps lointain où vivait leur unique fils, mort au berceau.

La bonhomie du couple plut à Geneviève. Pendant que les Berger s'étonnaient, sans le dire, de voir cette jolie femme élégante, assise à leur table, elle, à son tour, regardait, presque incrédule, le décor rudimentaire où elle se trouvait. Dans quelle aventure s'était-elle lancée, elle, la craintive, la pacifique?

Ce soir-là, elle s'endormit dans une petite chambre inconnue, dont la fenêtre unique ouvrait sur une rue étroite et déserte.

Un grondement lointain parvenait à ses oreilles. Elle savait que c'était la voix du canon.

XX

Le lendemain, la voyageuse se leva, reposée et résolue. Elle écrivit, à l'adresse lyonnaise de M. Baskirief, un petit billet rassurant. Puis, elle s'apprêta à se mettre aux ordres de son hôtesse.

La maison Berger était une vieille maison, un peu sombre et très profonde, qui ouvrait sur deux rues. Dans l'une de ces rues, la plus large, était le café Berger, et, de l'autre côté, l'épicerie.

Il y eut une grande journée de calme, pendant laquelle l'épicerie n'eut, comme clients, que les habitants du village — et le café, à peu près personne.

Tantôt avec le mari, tantôt avec la femme, Geneviève s'initia, rapidement, à quelques détails indispensables de son nouvel état. Elle croyait rêver. Bien qu'elle éprouvât une impression de honte et de crainte, elle avait, parfois, envie de rire... à la façon des soldats qui connaissent le péril et s'amusent, parfois, en face de la mort... Mais Geneviève ne craignait que d'être découverte et renvoyée avant l'heure.

...Le second jour s'écoula, en partie, comme le premier. Mais, à la nuit tombante, une grande rumeur emplit le village et des uniformes envahirent le café Berger.

Les deux époux s'étaient préparés à cet assaut. Néanmoins, l'affluence brusque fut telle, que Mme de Bréaux se sentit un peu oubliée par ses protecteurs.

Anxieuse, effrayée même, elle se tenait dans la cuisine, séparée de la grande salle par un vitrage voilé de rideaux de dentelle grossière.

— Ma pauvre dame, il faudrait m'aider, fit Mme Berger, tout essoufflée, en revenant, pour la vingtième fois, dans la cuisine... Ce ne serait pas difficile... Il n'y aurait qu'à porter des verres sur les tables... Vous me rendriez grand service!... Berger est débordé!... Voyez ces verres, ces bouteilles!

D'un geste instinctif, Geneviève jeta sur sa tête l'écharpe légère qu'elle portait au cou. Toute tremblante, elle suivit Mme Berger et entra dans la salle, éclairée, çà et là, par des lampes à pétrole, un peu fumeuses.

Elle alla, puis revint encore, guidée par les indications de Mme Berger ou les réclamations des clients.

— Dites donc, la patronne, est-une religieuse qui vous aide? fit un soldat, en se penchant comme pour regarder mieux Geneviève, sous son écharpe noire.

Geneviève s'écarta, d'un mouvement brusque. Mais Mme Berger était là. Elle répliqua, sèchement, que sa cousine avait mal aux dents et elle ordonna de la laisser tranquille.

— Tenez, souffla-t-elle ensuite à Geneviève. Portez cette corbeille de fruits et ce plateau à la petite table isolée. Puis, vous serez libre. Nous suffirons au reste.

A une table, placée dans un enfoncement irrégulier de la pièce qui formait presque une deuxième salle, se tenaient quelques jeunes officiers: Etourdie par les rires, les voix, la fumée, Geneviève arriva sans encombre à ce coin réservé. Elle était trop troublée pour examiner tous les occupants de la petite table. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux se trouvaient tournés contre la lumière. Ils causaient. Ils dépliaient des journaux et des lettres.

Dans le silence relatif de cet endroit, Geneviève entendit très bien une voix murmurer, loin d'elle, tandis qu'elle déposait son fardeau sur la table:

— Regardez donc la jolie main, fine et soignée! Dans une ambulance, cela n'aurait rien d'étonnant, mais dans une auberge!

Quelques têtes se dressèrent. Très poliment, l'un des officiers demanda de la lumière... une ou deux bougies, par exemple.

Geneviève répondit, rapidement, par quelques mots étouffés. Puis elle se retira, très vite... tandis qu'un autre officier, au son de cette voix féminine, tressaillait et se retournait, instinctivement, pour suivre la jeune femme du regard.

Sans avoir remarqué cet imperceptible incident, Geneviève se retrouva dans la sombre cuisine. Désireuse de venir en aide à son hôtesse, elle plongea, dans l'eau de vaisselle, ses mains blanches, dont on avait remarqué la beauté.

— Vous n'avez pas vu votre mari, ma petite dame?... lui dit ensuite Mme Berger, en se laissant tomber sur une chaise... J'avais pensé qu'il pouvait être ici... Car nous avions, là-bas, dans le coin, trois lieutenants et deux capitaines!

Geneviève, anxieuse, s'appuya au vitrage, essayant de voir dans la salle. Mais la fumée était trop intense et l'endroit intéressant trop éloigné.

Cet encombrement de la grande salle ne dura pas très longtemps. Et le vide se fit, avec la même brusquerie.

Très lasse, Geneviève pensa que François-Régis était peut-être tout près d'elle et qu'elle pouvait espérer le voir bientôt. Une vive angoisse était mêlée à cette espérance.

* * *

Le lendemain, dans la matinée, la jeune femme se trouvait encore dans la cuisine, mais seule cette fois, lorsque deux officiers entrèrent dans la grande salle, qui était presque vide.

Geneviève demeura figée d'émotion. L'un des deux hommes était celui qu'elle cherchait, François-Régis, son mari, le pseudo-Vassili rencontré à Lupel. Elle revoyait enfin sa tête blonde, aux traits nobles et fermes, sa haute taille, moins svelte que jadis... C'était lui, lui enfin!

Fort heureusement pour elle, car elle ne songeait pas qu'une véritable aide de Mme Berger eût dû se rendre, sur-le champ, dans la salle, Mme Berger elle-même, arrivant du dehors, vint demander aux officiers ce qu'ils désiraient.

François-Régis avait l'air pensif et tranquille. Il échangea quelques mots avec Mme Berger. Il sourit. Et son calme dérouta un peu Geneviève, en pleine émotion tumultueuse.

Elle remarqua l'aisance distinguée de l'officier, son attitude courtoise envers cette femme d'un rang inférieur. Geneviève ne pouvait détacher ses yeux de la silhouette de son mari. Ce n'était pas Vassili, c'était François-Régis, et elle avait besoin de se redire cette miraculeuse vérité!

Mais que fallait-il faire pour le rejoindre? Se montrer, entrer dans la salle?... Il n'était pas seul. Quelques soldats se trouvaient là. A cet instant, un autre groupe entra encore et Mme Berger s'empressa auprès de ces nouveaux venus.

Les verres qu'elle rinçait tremblaient entre les mains de la jeune femme. A plusieurs reprises, elle faillit les laisser tomber; et, chaque fois, la menace d'un

(*Suite à la page 46*)

Un visage "reluisant"

indique des tissus fatigués et des cellules engorgées. Pour refaire une peau veloutée sèche et pour clarifier et embellir un teint blême, donnez à votre peau ce vivifiant "reconstituant", deux ou trois fois apr semaine. Obtenez de la Poudre de Peroxine chez n'importe quel pharmacien. Après des applications chaudes, frottez doucement. Lavez ensuite avec de l'eau chaude puis de l'eau froide. Appliquez un cold-cream. (Nous recommandons la crême Cerol). 1-28

Une garde-malade gagne 7 livres en 2 semaines avec de la Levure et du Fer

"Je suis garde-malade à l'hôpital", écrit Mlle Martha Burns, "et je veux vous faire savoir que je suis heureuse de recommander votre Levure Ferrugineuse.

"Elle m'a donné un bon appétit. Je suis devenue forte et j'ai gagné 7 livres en 2 semaines. Je pourrais écrire toute la journée au sujet du bien énorme que m'a fait la Levure Ferrugineuse. Vous seriez surpris de la force que j'ai gagnée en 3 ou 4 jours."

Partout le public est étonné des merveilleux bienfaits de la Levure Ferrugineuse. Plusieurs personnes écrivent qu'elles doutaient quand elles ont commencé. Mais après en avoir pris régulièrement pendant 3 ou 4 semaines, elles ont gagné de 5 à 15 livres. Les creux désagréables se remplissent. Les membres décharnés s'arrondissent gracieusement. La peau flétrie devient claire et belle.

Ce n'est que lorsque la Levure est **Ferrugineuse** qu'elle est le plus efficace — car le Fer est nécessaire pour donner à la Levure ses qualités vivifiantes et engraissantes. Tablettes agréables dans une bouteille commode. Ne cause jamais de gaz ou de gonflement. Sûre — pas de drogues dangereuses.

Allez chez n'importe quel pharmacien et procurez-vous un traitement complet de Levure Ferrugineuse. Si, après cet essai généreux, vous n'êtes pas satisfait, votre argent vous sera remis par le pharmacien ou le fabricant. S'il ne vous est pas facile d'en acheter chez le pharmacien, envoyez $1.25 directement à Canadian Ironized Yeast Co., Ltd, Fort Erié, Ont., Desk 271-BW.

Ce mois-ci nous amène 1,000 abonnés de plus

Rendez à vos Yeux leur Mobilité Naturelle

avec notre nouveau verre "ORTHOGON" Bausch & Lomb.

Leurs surfaces sont scientifiquement déterminées de façon à rendre à l'oeil défectueux la perfection de l'oeil normal.

CARRIERE & SENECAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

271, RUE STE-CATHERINE EST TELEPHONE: LANCASTER 7070

LE COURRIER DU MOIS

Par ROSEMONDE

YVONNIC.— J'attends votre adresse, car j'ai déjà pour vous, heureux mortel, quelque chose qui doit être délicieux à lire. Une de mes plus gentilles correspondantes (elles le sont toutes d'ailleurs... gentilles) vient à vous. Vous n'aurez donc pas frappé en vain à la porte du Courrier, voilà quelque chose de tout à fait féminin (un esprit et un cœur) qui vient à vous. Accueillez, chapeau bas. Votre belle confiance et votre non moins belle audace méritaient toutes deux une récompense... vous l'avez, et belle. Je pars en vacances comme une écolière, mais avant même que vous n'ayez lu ces lignes, je serai de retour. La Gaspésie et ses beautés me garderont bien une dizaine de jours; en attendant, je vous salue amicalement.

AILE DE MOUETTE.— Votre jeune fille bourgeoise et 'snob' imbue de sots préjugés, qui refuse de travailler, préférant une vie médiocre, fait preuve d'un esprit pauvre en courage, surtout si elle est forcée, comme vous le dites, d'accepter des subventions de ses frères et sœurs chargés de famille. C'est en effet un peu lâche à moins que ce ne soit tout simplement: bêtise. Encore du 'snobisme', hein, mon petit? La plaie du siècle. Petite aile de Mouette, remerciez le Ciel de vous avoir faite... si raisonnable, pour la plus grande joie de mon cœur.

CLAIRE DES OMBRES.— Si court que soit le billet doux et parfumé qui me vient de vous, dites-vous que sa clarté douce m'est chère, et son ombre rafraîchissante; dites-vous aussi que je vous aime bien, et qu'une pensée de vous m'est "joie". Vos messages sont toujours fidèlement faits, et vous vous en rendez parfaitement compte, n'est-ce pas? Oui, en effet la belle saison s'empare de nous tous et met un frein de paresse aux confidences de l'amitié. Mais le retour au foyer nous ramènera les douces causeries. Je vais moi-même respirer l'acre parfum de la mer et laisser ma pensée se bercer au balancement doux de sa vague. Je ne cesserai pas un instant de penser à mes Courriéristes et de les associer à ma joie. J'ai tant besoin du partage pour me sentir heureuse. Bonjour, Claire!

FRAGILE.— Petite fille, marquise fragile, je ne puis que vous dire un bonjour écourté, car je pars... A mon retour, peut-être accepterai-je votre si gracieuse "invite"?... Vous êtes si gentille... si gentille. Vous savez, je suis toujours sans nouvelles de Goutte d'Eau et je m'en étonne, ne pensez-vous pas que j'aie un peu raison?... Si vous saviez, petite mie, comme j'ai du mal à lire votre chère épitre: cette encre pâle sur ce papier mince a pris tous mes yeux. J'ai dû m'y reprendre en trois fois. Hélas, mon cœur a quinze ans, mais mes yeux... pas. Heureusement, je n'ai pas besoin de vous relire pour vous dire que je vous aime et que je vous espère.

SUZEL.— C'est vrai, jeune Suzel, que la jeune fille moderne est bien plus armée que nous ne l'étions... L'époque des petites oies blanches est déjà bien reculée. Je vois d'ici ma Suzel, "Chauffeur", je me demande si ma poltronnerie s'accomoderait de sa science? Une mienne amie me disait hier: Je vous amène en Europe, l'an prochain. J'ai dû lui paraître effrayée, car elle ajoute aussitôt: Je vous donnerai au départ un bon narcotique, et vous ne vous éveillerez qu'à destination! Comme elle me connaît bien. J'ai toujours la frousse... la peur d'avoir peur... Je me console, j'ai lu et je crois que c'est dans Pascal... que cette peur est la peur des braves!... Comme vous allez rire au dépens de cette grand'maman, qui vous livre ses faiblesses, mais pour vous voir vos jolies fossettes, le jeu en vaut bien la peine. Au prochain Courrier nous causerons plus longuement, celui-ci, je dois le précipiter. A bientôt, petit trésor.

MYONNE.— L'impuissante fée vous vient dire un bonjour très affectueux, elle va promener sa baguette dans des pays nouveaux pour elle, mais la rapportera pour faire encore et toujours renaître la joie et le sourire de sa petite amie Myonne.

GRILLON.— Il est vraiment facile de vous donner un peu de joie, et bien coupable serait Rosemonde de vous la refuser. Ma promesse n'est pas un vain mot. Un de ces beaux matins, je prends le train et je vous tends les bras. Vous y tombez, et je ne sais plus quelle joie dépassera l'autre, mettons que les deux joies seront de même essence. Ce sera après ma vacance car je pars, mais oui, moi la sédentaire, je ne sais pas résister au désir d'aller contempler ce rocher de Percé, cette merveille de chez-nous... et aussi tous les environs. Je vous amène en pensée, ma part est plus belle que la vôtre tout de même et j'en ai presque de la peine. Comme je vous aime!

CRIQUET LAURENTIEN.— Comme vous vous voisinez souvent mon Grillon et vous dans ce Courrier... C'est assez amusant car votre chant se ressemble et vous goûts pour la prairie le sont à peu près de même. Vous aimez tous deux les blés et le foyer. Le monde est un grand rêve, dites-vous? Je vais en vivre un rêve... ces jours-ci; au retour je vous en parlerai. En attendant ce Courrier précipité (je pars demain) vous apporte seulement un bonjour, mais tout d'affection et de tendresse.

LIERRE.— Il y a du soleil dans nos cœurs comme vous le dites, car il y en a peu sur la ville depuis quelque temps... Le premier suffit à notre quiétude et à notre joie. Vous montez vers le nord, moi je descends tout en bas... et voilà que nos yeux verront des beautés diverses, la nature du Québec a de si éloquentes surprises. Vous aurez la senteur parfumée des sapins, moi l'âcre odeur saline de la mer; les deux sont vivifiantes. A votre idée le Courrier est de plus en plus charmant? Petite flatteuse qu'on sent le besoin de remercier dans une chaude étreinte.

NUIT D'ETE.— Votre pseudo me laisse rêveuse?... il est féminin. Le ton de votre lettre est masculin. Votre écriture?... un peu les deux... Alors je suis perplexe. Vous n'en êtes pas moins bien accueilli... puisque vous cherchez un refuge. Mon cœur vous est ouvert, il est inépuisable comme la course de votre rivière qui ne s'arrête jamais. Le meilleur de moi est à la disposition de ceux que le poids trop lourd des pensées accable. Vous pouvez revenir, et dissiper l'équivoque, si vous le désirez; quoique vous fassiez, je serai votre amie.

FLEUR DES NEIGES.— J'attends toujours avec anxiété ce moment qui doit nous réunir. Vous vous faites désirée... est-ce la peur d'être déçue?... tant il est vrai que pour les joies terrestres le plus beau jour c'est la veille... Je trouverai peut-être les mots magiques qui banniront la désillusion. Mon cœur de maman m'inspirera, et mon amitié se fera si chaude, si chaude que peut-être vous serez tentée de revenir. La paix est attirante, et chez-nous... c'est la paix... et puis vous m'êtes chère, vraiment chère, alors souriez pour mon bonheur. Comme le dit Victor Hugo:

Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles
qui sent plier la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.....

DECUE.— Hélas, la vie vous semble cruelle, ne l'accusez pas, c'est Lui qui le fut. Vous me dites: "Le cœur est un pauvre joujou avec lequel la vie s'amuse." On accuse souvent la vie à tort, c'est la créature qui la complique. Celui qui rejette un cœur tendre comme le vôtre, pour épouser une dot... est un mufle. Oubliez sa félonie. Chassez le souvenir de ce qui fut... et espérez dans ce qui sera. Vous aurez votre part de bonheur, je vous l'affirme et elle sera belle à l'en rendre jaloux. N'enviez pas celle qu'il va épouser. Ses beaux deniers n'achèteront pas le bonheur. Tant pis pour lui... mais elle? pauvre petite. Je penserai longuement à vous, sûrement jusqu'au prochain billet.

MADAME C.-A. B.— Puisse après les joies pures de la réunion, ce cher pays vous paraître hospitalier et doux. C'est un des chers désirs d'un cœur de Canadienne française.

CASCADE FLEURIE.— Je pars, au retour si vous le voulez bien nous causerons de tout cela; mon Courrier ce mois-ci se fait entre des colis, je fais mes paquets, j'emballe et je ne songe qu'à cela. J'ai le cœur en joie et la tête en feu comme une toute petite fille qui rêve... d'horizons. Je sens ma joie près de moi et si jeune.

UNE FEMME.— Je ne veux pas partir sans venir vous sourire un peu. Si vous saviez comme je pense à vous. Toujours comme la maman au plus malheureux de ses enfants. Je vais me griser d'infini, et je veux vous associer à ce bonheur qui m'arrive, imaginez-moi dans ces grandeurs si imposantes de la nature, et en pensée partagez mes enthousiasmes. Comme votre pensée m'absorbe, je sens que même là-bas, elle ne me quittera pas. Mon amitié vous est si fidèle!

P'TITE ANNE.— J'ai une envie folle de rire comme à quinze ans, tant je m'amuse de ce faire-part reçu ces derniers jours. Je ne te vois pas dans ce rôle. Voilà ce que c'est qu'être trop précoce. Oui, j'ai eu la visite de Tonton Dear... Hélas, ce fut court... comme toutes les joies de la terre... Moi qui rêve d'éternité quand je me sens heureuse. Pour une fois la vie m'entraîne... m'entraîne, où s'arrêtera-t-elle? Moi qui ne rêve que de repos, je me sens précipitée à en perdre le souffle, mais pas l'amitié que je te garde.

CORINE.— Comme vous avez exprimer avec d'infinies délicatesses les compliments délicats, et comme tout mon cœur vous remercie de m'assurer que mon faible talent peut faire du bien aux cœurs et aux âmes et que ce sont les sentiers de mon Courrier qui vous attachent à *la Revue*. Il est si doux de croire aux jolies et douces choses qui nous visent, que je tremble d'avoir la faiblesse d'y attacher plus d'importance qu'il ne faut. Priez Dieu qu'il m'éclaire, Corine, et qu'Il me fasse voir sous leur vrai jour, tous mes gros défauts et même les petits, cela compensera la belle indulgence de mes si chères lectrices. Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais vous êtes presque toujours le couronnement de mon Courrier. Un auteur, très psychologue a dit qu'une femme ne met sa pensée la plus chère qu'à la fin de ses lettres... Qu'allez-vous en conclure? sans risque de vous tromper? Ainsi l'Europe vous attend dans quelques semaines? Puissent les vents vous être favorables, heureuse Amie, qui saurez si bien me narrer toutes les beautés sur lesquelles s'ouvriront vos doux yeux. Nos rêves, hélas, ils sont quelquesfois nos joies, mais si souvent nos déceptions. De vous voir partir, je suis de l'avis du poète: Partir, c'est mourir un peu... et cependant, moi aussi je pars, pour une quinzaine au plus et il me semble "que c'est un jeu". Tant je vais me sentir vivre intensément en communion avec la nature. Je rêve de la chanson de la mer, de sa vague enveloppante, d'un ciel mouvementé, d'un vol d'oiseaux incomparables, de sable fin, de coquillage... et je me sens jeune. Il me semble que lui et moi en serons rajeunis. Est-ce un conte de fée que je vous raconte?... Il faut que je vous traite en véritable amie, pour penser ainsi tout haut avec vous. Vous incarnez vraiment le don précieux de l'amie, je sais à peine vous le dire comme je le pense tant c'est profond.

Nos Collaborateurs en vacances remettent forcément en septembre leurs courriers respectifs. Le COURRIER DU MOIS a du être fermé le 9, et le COURRIER GRAPHOLOGIQUE ne paraîtra qu'en septembre.

LA SECRETAIRE

Mon Cygne

(Suite de la page 45)

si minime accident la secoua, d'une façon déraisonnable.

Alors, elle abandonna son travail et s'assit, épuisée. Mme Berger revint vers la cuisine.

— Qu'avez-vous, ma chère dame? Etes-vous malade? Votre mari est-il ici?

— Oui!... Ce blond près de la fenêtre... pas celui qui a un binocle... l'autre, qu'on voit le profil!

Madame Berger contempla, curieusement, l'officier.

— Mes compliments! Il est fort bien, votre capitaine. Je comprends que l'on fasse beaucoup de choses pour un mari comme celui-là!

Son ton était peu flatteur pour le pauvre Berger.

— C'est lui, je crois, qui m'a demandé de quoi écrire... Comment faire pour vous l'amener?... Dire qu'il va peut-être écrire à sa femme, sans se douter qu'elle est là, si près!... Le prier de passer dans la salle voisine, pour y écrire plus tranquillement?... Non, il faudrait inviter aussi son camarade, ou celui-ci s'inviterait lui-même!... Lui dire alors que quelqu'un demande à lui parler?... Oui, mais...

Madame Berger réfléchit, profondément.

— Ecoutez! je trouverai bien un moyen de vous l'envoyer! Allez dans la "chambre"! Vous y serez tranquilles, tous deux!

Geneviève obéit, sans discuter. Mme Berger appelait "chambre" une pièce très vaste, pourvue d'un grand lit à rideaux rouges, et de vieux meubles solennellement disposés contre les murs.

C'était la chambre des époux Berger. Etant bizarrement située au milieu de cette maison profonde, elle était assez mal éclairée par une seule fenêtre, placée très haut et qui devait donner sur une cour étroite, ou sur une ruelle.

Geneviève se laissa tomber dans l'unique et large fauteuil. Elle défaillait, et les bruits du dehors, les voix des soldats, dans l'autre salle, n'arrivant presque plus ici, elle s'imaginait entendre, comme un grand bruit, les battements affolés de son cœur.

Des minutes... des heures ou des siècles?

La porte s'ouvrit.

— Veuillez entrer, Monsieur le capitaine! dit la voix contenue de Mme Berger. Vous serez ici comme chez vous. Vous pourrez écrire ou vous reposer, tout à votre aise. Personne ne vous dérangera!

— Merci, Madame, je serai parfaitement bien! répondit, très poliment, une voix d'homme qu'il fit tressaillir Geneviève.

La porte se referma. Sans voir la jeune femme immobile, l'officier s'approcha de la fenêtre. Il s'apprêtait à prendre possession de cette chambre, qui devait sembler un lieu de délices à tout soldat revenant des tranchées.

Alors, se décidant par un grand effort, Geneviève se dressa, jaillit de l'ombre...

— François-Régis!

L'officier sursauta et se retourna vivement. Une stupeur incrédule se peignit sur son visage. Il regarda la jeune femme, comme s'il l'eût prise pour un fantôme.

— Ah! fit-il, dans un cri étouffé.

Peut-être pensa-t-il que l'excès de fatigue amenait, chez lui, de la fièvre et de l'hallucination... ou fut-il trop écrasé par cette vision inattendue. Il ne bougea point.

Mais Geneviève se jeta dans ces bras qui ne s'étaient pas tendus; elle noua ses mains autour du cou de l'officier et cette faible étreinte suffit à faire ployer la haute taille de François-Régis.

— François-Régis! François! C'est bien toi! fit-elle, avec des sanglots.

— Comment es-tu venue? balbutia-t-il, enfin, dans sa stupeur.

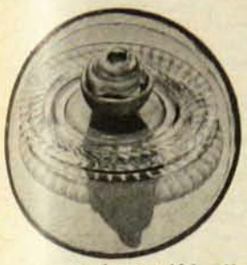
Geneviève le sentait trembler d'émotion. Il ne la repoussait point, comme elle l'avait redouté parfois, dans ses heures de découragement. Non, au contraire!

Sans lui laisser le temps de solliciter ce pardon qu'elle était venue chercher, il le lui accorda, entièrement, généreusement. Oui, c'était François-Régis! Comme cela arrive à ces êtres supérieurement

(Suite à la page 48)

TOUJOURS LA CREME A LA GLACE!...

Relevez vos menus d'une pointe d'originalité. — Que votre personalité s'affirme dans vos desserts glacés.



On appelle l'Amérique le pays des crèmes à la glace, des sorbets et des mousses... n'y a-t-il pas là une petite pointe d'envie? n'est-ce pas plutôt notre amour du confort qui a rendu notre génie culinaire vraiment inventif? d'où les glaces diverses pour les jours de grandes chaleurs. Si on ne peut fuir la ville pour la campagne ou la mer, la vallée pour la montagne, nous avons bien droit d'user de nos triomphes culinaires.

Pourquoi aussi l'unique crème à la glace? N'est-il pas en notre pouvoir de varier nos desserts glacés à l'infini? de leur donner du goût et de la couleur? Autant de fruits, autant de saveurs.

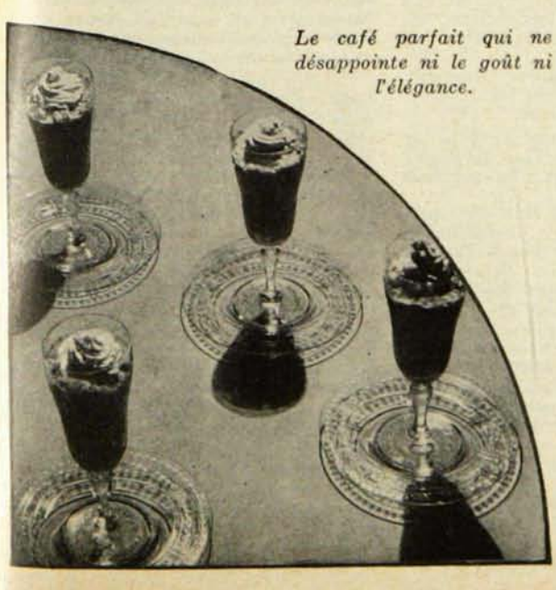
Les bombes glacées font de luxueux et délicieux desserts, et les sauces exotiques leur donnent une touche aussi délicate en couleur qu'en saveur. Et les mousses, si facilement congelées dans la glacière automatique, sont elles-mêmes incomparables comme richesse. Et le sorbet qu'on apporte à l'heure qui nous plaît le mieux au cours du repas est si facile à préparer et si agréable à déguster.

Une belle glace à l'ananas, abondante en fruits et servie dans les deux portions de l'ananas ouvert est une façon originale et jolie de présenter ce dessert glacé. Quel intérêt pour vos convives.

Que dire du parfait au café? Couronné d'une belle et bonne crême fouettée, il ne peut être que le bienvenu. L'arôme du café s'accomode d'autres arômes et on peut le relever d'une touche de pistache. Cet amalgamme d'un café au lait et du vert de la pistache est toute une révélation et pour l'œil et pour le goût. De même on peut au petit bonheur marier le chocolat et l'orange.

Les fruits glacés méritent aussi une mention d'honneur. Une salade de fruits congelés et que l'on coupe en tranches, ensuite recouvertes de crême fouettée; qui donc oserait résister à l'attrait d'un tel dessert?

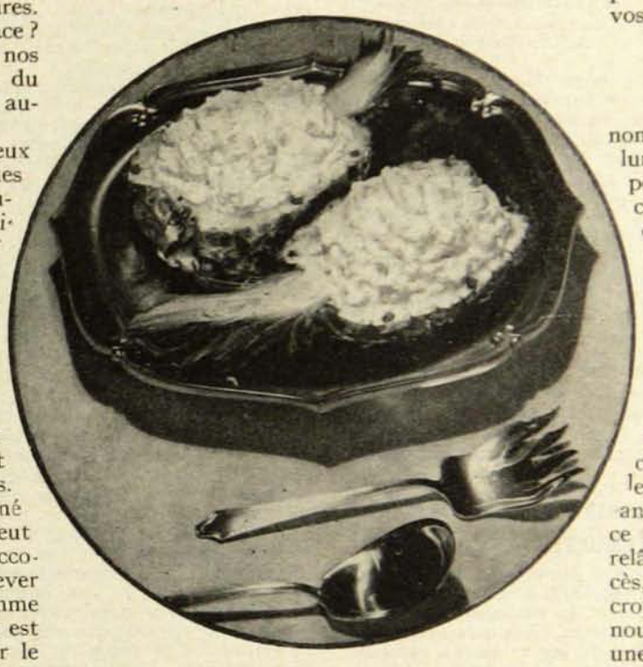
Les macarons et les noix ne doivent pas être relégués dans l'oubli. Ils ont droit à notre respect, ils sont si utiles pour la décoration et le goût. Usons aussi, mais avec discrétion, des pâtes colorantes, pour donner à nos crêmes des teintes opalines.



Le café parfait qui ne désappointe ni le goût ni l'élégance.

Cafe Frappe

Battez légèrement le blanc d'un œuf, ajoutez-y une demi tasse d'eau froide et une demi tasse de café moulu, ajoutez le tout à quatre tasses d'eau bouillante et laissez bouillir quelques minutes. Joignez-y une tasse de sucre, passez à la passoire et refroidissez. Gelez jusqu'à consistance de bouillie et servez dans de grands verres avec un chapeau de crême fouettée.



Un service de glace à l'ananas aussi attrayant que délicieux.

Glace a l'Orange

12 grosses oranges	Jus de 2 citrons
1 pinte d'eau	2 tasses de sucre

Joignez le sucre au jus d'orange et laissez dissoudre. Ajoutez de l'eau et congelez, servez dans les demi-écorces en couvrant d'une méringue brunie, ainsi composée:

Battez très ferme les blancs de quatre œufs et ajoutez-y un quart de cuillerée à thé de crême de tartre. Laissez-y tomber graduellement une demi tasse de sucre pulvérisé, ajoutez un quart de cuillerée à thé de vanille et un autre quart d'essence d'amandes. Laissez tomber d'une large cuillère sur une tôle à cuire recouverte de papier huilé, donnez la forme voulue et cuisez dans un four lent (deux cent soixante-quinze à trois cents degrés Fahrenheit). Après les avoir enlevées de la tôle faites-les sécher au four quelques minutes.

Bombe aux Framboises

Doubler un moule d'une crême à la glace à la vanille, trois-quart de pouce d'épaisseur. Emplir le moule d'une glace de framboises, couvrir fermement et mettre dans le sel et la glace pendant trois heures.

Biscuits Glaces

1 pinte de crème	1½ tasse de sucre
5 jaunes d'œufs	Essence de vanille

Chauffez une chopine de crème, ajoutez les jaunes d'œufs et le sucre en battant constamment. Cuisez au bain-marie jusqu'à épaississement. Laissez refroidir. Battez et aromatisez l'autre chopine de crème. Congelez la crème de la première opération et quand elle sera à peu près gelée, ajoutez-y la crème fouettée et terminez la congélation. Placez dans de petits récipients ou moules. Couvrez de papier huilé, et entourez de sel et de glace pendant deux ou trois heures. Saupoudrez vos biscuits de macarons ou d'amendes brisées.

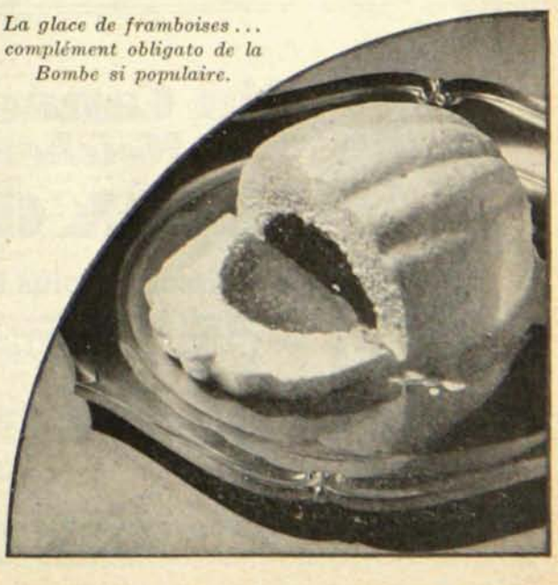
GASTRONOMIE EN SERIE

Le temps n'est plus de savoir si la gastronomie est, oui ou non, un art, et depuis belle lurette les esprits les plus subtils ont conclu pour l'affirmative. Je dirai même plus: que c'est un art double: art de fabrication pour celui qui la compose; art de dégustation pour celui qui en profite. Mais là n'est pas la question.

Retour d'un long voyage, il m'a été, hélas! donné de constater que, de même que les autres arts, celui de la gastronomie tombe peu à peu, lui aussi, dans la série et dans la confection. Telle bonne maison, dont le propriétaire avait à cœur de cuisiner lui-même, est passée entre les mains de quelque puissante société anonyme et n'est plus qu'un pâle reflet de ce qu'elle était naguère. Ailleurs, le chef se relâche. Notre réputation suffit à notre succès, pensent celui-ci et celle-là. Ah! ne le croyez pas, bonnes gens! Songez plutôt que nous formons, gastronomes et automobilistes, une sorte de franc-maçonnerie et qu'il suffit que l'un des nôtres communique le renseignement pour que la nouvelle fasse immédiatement boule de neige. La cuisine, fût-elle de luxe, faite en grande série, n'est point pour nous, messieurs, et vous verrez combien facilement en deux ou trois années, vous ferez tomber votre hôtel. Réfléchissez-y bien! Il est si simple à nous de changer une étape et d'aller là où le fricot continue d'être mijoté!

Courtoisie du Delineator

La glace de framboises... complément obligato de la Bombe si populaire.



MON CYGNE

(*Suite de la page 46*)

bons, un flot de bonté plus grande sortait de la blessure de son cœur.

Il embrassa tendrement Geneviève et elle sentit toute la signification de ce baiser. Il la vit défaillante, la fit s'asseoir et s'assit lui-même à côté d'elle. Il attendit qu'elle fût en état de parler et elle se sentit rassurée comme enveloppée par la douceur de son regard.

— C'était donc un complot ? demanda-t-il, enfin, avec un sourire et un coup d'œil vers la porte.

— Un complot... oui, certes! Et tu n'imagines pas quelles difficultés j'ai dû surmonter pour arriver jusqu'à toi! Voilà quatre jours que je suis ici et que je joue le rôle de fille d'auberge!

L'officier fronça les sourcils.

— C'est toi, qui portais des verres, hier au soir ? demanda-t-il, vivement.

— Oui, j'ai fait toutes sortes de choses et j'aurais fait plus encore pour arriver jusqu'à toi... Je viens en messagère... — Mais, auparavant, François-Régis, dis-moi bien que tu me pardonnes... J'ai tant regretté, j'ai tant souffert, j'ai racheté ma faute et je la rachèterai encore!

L'officier posa sa main brunie, aux longs doigts nerveux, sur les cheveux soyeux de la jeune femme inclinée.

— Rappelle-toi, Geneviève!... A Lyon déjà, je t'ai dit que François-Régis et pardonnait... Mais, dis-moi, comment t'es-tu enfin décidée à me reconnaître?... Ah! c'est mon père qui te l'a dit?... Où est-il?...

François-Régis disait, tout naturellement, mon père, en parlant de M. Baskirief.

— Il est très heureux de ce qui te concerne... Et moi... et moi... Ecoute, François-Régis, je te jure que, depuis des années, je croyais en toi, je te pensais innocent!... Et c'était mon remords sans fin, le tourment de toutes mes heures!... Quand je songe à ce que tu as souffert!

— Oui, j'ai abominablement souffert!... Mais tais-toi, Geneviève, car je ne suis pas délivré encore! Quand je pourrai reprendre mon vrai nom, si ce jour vient jamais...

— Il est venu! dit Geneviève, avec une effusion de joie. Voici ce que j'ai voulu t'apporter moi-même!

Elle mit entre les mains de son mari un journal froissé, qu'elle déplia, indiquant du doigt, un article souligné au crayon rouge.

François-Régis devint mortellement pâle. Il regarda, mais, comme s'il n'y voyait plus, il se dressa et s'approcha du rayon de clarté tombant de la haute fenêtre.

Il lut et relut. Lorsqu'il eut bien compris, lorsque la vérité bienheureuse eut enfin pénétré son esprit, il revint s'asseoir, en silence, et, accoudé, à la table voisine, il pleura. Un flot d'indicible amertume s'échappait ainsi de cette âme d'homme. Toute la douleur ancienne s'en allait.

Cette façon de prendre la joie, de recevoir sa délivrance acheva de révéler, à Geneviève, la profondeur de l'abîme d'où, à force de volonté, François-Régis avait dû sortir.

Et elle n'osa rien lui dire. Mais, lorsqu'il se redressa, ayant repris son calme ou, du moins, une partie de son calme habituel, elle se mit à lui conter comment elle avait appris la grande nouvelle et le voyage qu'elle avait entrepris, avec M. Baskirief.

Le front appuyé dans sa main, François-Régis réfléchissait.

— Le misérable! murmura-t-il. Je l'avais un peu soupçonné. Mais sans avoir la moindre preuve!... Je vais écrire à mon père. Il s'occupera d'obtenir ma réhabilitation et de rétablir mon état civil.

Ils causèrent encore quelques instants sur ce sujet qui leur paraissait inépuisable Une grande joie éclatait sur le visage viril de l'ancien accusé. Et, après la première défaillance, causée par une émotion trop forte, François-Régis reprenait cette expression de force fière et tranquille, qu'il avait acquise en s'fforçant de vaincre la destinée.

Tout à coup, on frappa à la porte. Une toux discrète se fit entendre.

— C'est Mme Berger! fit Geneviève, en courant ouvrir.

C'était elle, en effet, elle voulait prévenir le capitaine que son ordonnance venait le chercher, de la part du colonel.

— Déjà, s'écria Geneviève!

Madame Berger sourit et déclara que l'officier reviendrait ici et qu'il leur serait encore possible de se revoir. Elle s'en alla, pressée par son travail.

— Tu es là contre tous les règlements et je dois te renvoyer! dit François-Régis à sa femme.

— Je ne veux pas m'en aller! Tu vas passer ici quelques jours! Quand tu partiras, je partirai! j'ai fait trop de choses pour ne te revoir qu'un instant! Et nous avons encore tant à nous dire!

Cela était vrai. Visiblement, François-Régis trouvait très dur de laisser si vite cette chère âme reconquise. Passionnément, dans l'exaltation croissante de son triomphe, de sa joie de délivrance, il pressa Geneviève contre son cœur. Puis il sortit, presque en courant.

***

Madame de Bréaux trouva l'après-midi interminable. Elle aida son hôtesse autant qu'elle le put. Elle se tint, de préférence, dans la cuisine. Elle lava et rinça la vaisselle, les verres, tout en surveillant, à travers le vitrage, la salle où les hommes s'attablaient tour à tour.

Le papa Berger, l'air de belle humeur, allait et venait entre les tables. Sa femme passait de la salle à la boutique.

Tout à coup, une violente détonation se fit entendre. Les vitres, la vaisselle, tout trembla.

— Bon! voilà la musique! s'écria un soldat, dans la salle.

Une deuxième détonation se fit entendre, plus proche, celle-là... si proche, que Geneviève ne put retenir un cri. Une troisième lui succéda, très vite, mais sur un autre point du village... Puis, ce fut une quatrième, une cinquième... De sinistres miaulements emplirent l'air.

Il y eut, dans la maison, un remue-ménage subit. Mme Berger vint auprrès de Geneviève.

— Vous avez dû avoir peur, ma petite! dit-elle, d'un ton maternel... Vite aux caves! Berger et des soldats ont tout fermé. Allons! c'est souvent comme cela, quand nous avons des troupes! Elles ont été signalées!

Ces caves, où l'on avait fait beaucoup de travaux, communiquaient toutes par des couloirs numérotés, ou marqués de plaques de rues.

Bien que ce coup d'œil l'intéressât, Geneviève ne poussa pas plus loin sa visite. Mme Berger s'installa avec elle dans une cave assez indépendante, où, dit la brave hôtesse, on était bien chez soi.

L'installation fit sourire Geneviève. Deux sacs vides servaient de portière. Tout le reste était à l'avenant.

Cependant, l'inquiétude torturait la jeune femme. Où était François-Régis? Parfois, le sol tremblait sous les explosions incessantes.

Le cœur de Geneviève était donc partagé entre l'angoisse et la joie profonde, indicible, que lui avait donnée l'accueil de François-Régis. Tout l'après-midi, elle avait savouré cette joie. Mais, maintenant, elle ne pouvait s'y abandonner. Mme Berger, bavarde, l'empêchait de se replier, jalousement, sur elle-ême. Et puis, le fait trop anormal d'être dans ces salles souterraines, l'anxiété au sujet de son mari, le bruit du bombardement!... Elle sursauta, lorsque la voix connue et chère dit, derrière elle:

— Eh bien! c'est donc le baptême du feu?

Viril et souriant, François-Régis était debout, dans la vague clarté de la petite lampe. Il salua Mme Berger et lui demanda si sa femme avait eu très peur.

Madame Berger répondit que sa jeune compagne s'était comportée en femme de soldat.

— Je n'ai pas eu peur du tout! affirma Geneviève, prévoyant ce que François-Régis allait dire.

— Eh bien! c'est moi qui ai eu peur! dit l'officier, dont le sourire disparut. Si chaque officier, chaque soldat devait trembler pour sa femme, je ne sais où nous en serions! Je me suis occupé de toi, plus encore que de mes hommes... Je t'ai cherchée! Et, sans le flair de mon ordonnance... un garçon sur qui je peux compter!... Geneviève, tu partiras, sans retard!

— Mais, Monsieur le Capitaine, votre "dame" ne peut pas partir tout de suite! plaida l'hôtesse, apitoyée. Pas cette nuit... demain seulement!... En attendant, je vous laisse!

Après quelques recommandations, elle se retira, sûre que ses hôtes étaient peu désireux de jouir de sa conversation. La porte refermée sur elle, François-Régis et Geneviève se regardèrent.

Ils goûtaient, en ce moment, une joie plus recueillie. Plus de stupeur entre eux, plus de malentendu. Avec l'émotion d'un homme jeune encore qui a frôlé la mort, François-Régis jouissait de ce semblant de foyer. Il savourait la douceur d'une tendresse partagée, avec d'autant plus de joie que ces longues années avaient été, pour lui, plus tristes et cruelles.

— Geneviève, dit-il, avec un étonnement plein d'ivresse, je me croyais incapable d'être encore heureux!

Son ton seul disait assez de choses. Et ce bonheur actuel avait, peut-être, d'autant plus de prix, que c'était du bonheur de contre-bande, précaire et destiné à être bref.

Sur les instantes prières de François-Régis, la jeune femme se mit à lui conter son histoire. Au commencement, elle fut brève, car elle n'avait à dire que des choses pénibles. Mais elle fut humblement sincère et ce fut lui qui, miséricordieux, lui trouva des mots d'excuses. D'ailleurs, elle avait été malheureuse; elle avait toute perdu, l'enfant d'abord, puis sa mère et sa petite fortune.

La pensée de cette enfant, de cette toute petite fille qu'il n'avait pas connue, émouvait visiblement François-Régis. De cette paternité immolée, il avait souffert, dans sa prison d'abord, puis sur les routes de l'exil, comme d'un surcroît inouï d'infortune imméritée.

Geneviève conta son entrée chez les Montcharmin, sa stupeur de rencontrer Vassili, en qui elle ne pouvait reconnaître François-Régis, que, d'ailleurs, elle croyait mort... son émoi de cette ressemblance, qui l'avait troublée et tourmentée.

François-Régis sourit. Il conta sa propre stupeur d'être traité par elle de cousin — ce à quoi, cependant, il eût pu s'attendre. Il est vrai qu'il ignorait sa propre mort.

... Lorsque l'émissaire de son oncle l'avait rejoint, il s'apprêtait à s'embarquer sur le *Lida*. Il changea donc de résolution, ce qui lui évita une mort fatale, et causa l'erreur officielle.

Sombre, désespéré, il arriva auprès de son oncle, qui portait le deuil de Vassili, son fils unique, mort trois ans auparavant.

Monsieur Baskirief, triste et sévère, souffrant de cette douloureuse ressemblance avec un mort, se montra d'une froideur glaciale envers ce neveu qu'il ne savait comment juger.

"... Un jour — il y avait déjà des mois que je vivais auprès de mon oncle — nous passions, en voiture légère, sur une chaussée, tracée entre deux étangs. Les chevaux, effrayés par l'apparition d'un vagabond, assis entre les joncs de la rive, se cabrèrent et, d'un bond formidable, se jetèrent du côté opposé. Je me trouvai debout, sans savoir comment, tandis que chevaux et voiture clapotaient dans la vase. Mon oncle, lancé la tête en avant, ne se fût pas sauvé seul. J'eus cette chance de le retirer à temps, pendant que le domestique, de son côté, se tirait d'affaire.

"— Et ma valise? demanda mon oncle, en ouvrant les yeux.

"J'avais oublié la valise, qui contenait, cependant une somme considérable. L'oncle Alexis se dit, sans doute, qu'un coquin de neveu eût laissé son vieux parent barboter une minute de plus, afin d'être ensuite maître de la belle valise et de tout le reste.

"Il ne dit rien de cela. Mais, depuis ce jour, progressivement, il changea d'at-

Un remède souverain pour les maladies des femmes. Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix $2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Un traitement d'essai de 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 10 cents et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.

Gin Canadien Melchers

Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.65
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie: Berthierville, Qué. Bureau chef: Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

MON CYGNE

titude envers moi. Il me fit prendre le nom de son fils. Il fut mon soutien, ma providence. Il fit procéder, en France, à de minutieuses enquêtes. Et, avant la guerre, ce fut toujours dans le but de découvrir la vérité que nous vînmes en France — moi, protégé par son nom sans tache et par sa fortune.

"Te dire ce qu'il a fait pour moi, Geneviève, je ne le puis! Il a été un vrai père... Et moi, j'ai cherché de mon mieux à le consoler... On ne remplace pas un fils et je ne suis pas le vrai Vassili... Mais il m'aime, en souvenir de Vassili, qui m'aimait aussi et à qui je ressemble... Pauvre Vassili!... Il m'a laissé tout ce qui lui appartenait, jusqu'à son père, jusqu'à son nom!"

Geneviève éprouvait une émotion presque jalouse. Comme François-Régis parlait de M. Baskirief! Comme il avait été soutenu par celui-ci! Tandis qu'elle, Geneviève...

— Je ne t'ai point cherchée! reprit l'officier. Tu m'avais repoussé si durement! Je ne pensais à toi qu'avec colère. Quand je te revis, chez les Montcharmin, j'étais dans ces mêmes dispositions... Elles changèrent peu à peu... Quand on a bien aimé, Geneviève, on a peine à détester... Il faut si peu pour toucher un cœur qui se souvient... Un air de tristesse, d'isolement, d'humiliation... Une parole de regret... Ces choses-là ne peuvent pas se dire!

François-Régis souriait, avec un reste de mélancolie.

"Nous ignorions, l'un et l'autre, certains faits... Il y a eu des malentendus... Si j'avais continué à te mépriser, comme une poupée sans cœur, je ne me serais souvenu d'être ton mari que pour te tirer du travail qui devait t'être insupportable... Nous n'aurions pas repris la vie commune... j'avais trop souffert, te dis-je!"

— Mais, fit Geneviève, oppressée, tu es parti, sans rien me dire, me laissant dans cette inconcevable erreur... C'est moi qui suis venue à toi!

— Et c'est mon père qui t'a tout révélé, souviens-t'en! répliqua le pseudo-Vassili, en souriant tout à fait... Lorsque notre entrevue de Lyon fut terminée, je commençai déjà à regretter de n'avoir rien dit. Lorsque je vis qu'il était trop tard et que, pris dans l'engrenage militaire, je ne pouvais plus songer à te revoir, je fus saisi d'une envie désespérée de te rejoindre... Mon père le soupçonna, peut-être... Tu lui as plu tout de suite, Geneviève!... Il ne cessait de me conseiller de ne plus lutter contre moi-même... L'orgueil est bien fort, dans l'âme de l'homme, puisqu'il est, parfois, plus fort que l'amour...

"Et, maintenant, Geneviève, je t'ai dit tout ce que tu voulais entendre de ma bouche... Mais va-t-en, parce que tu ne dois pas être ici... Je ne suis pas libre, je suis soldat!... Laisse-moi tout mon courage!"

Comme à Lyon, il la repoussait encore, mais, cette fois, en lui laissant voir qu'il lui appartenait de nouveau, sans conteste.

...Une secousse plus violente ébranla les assises de la maison. Effrayée, la jeune femme se pressa contre son mari. Et, pendant quelques instants, en silence, ils écoutèrent...

Ils furent saisis, soudain, par l'étrangeté de leur entretien, en pareil lieu, à pareille heure. Une impression solennelle leur vint, à sentir leur humanité impuissante et fragile, jetée comme un atome, dans la prodigieuse tourmente qui, déjà, avait emporté tant d'êtres.

Et ils prièrent tout bas, sans se le dire.

XXI

Le lendemain, au commencement de l'après-midi, le capitaine Baskirief et la compagne de Mme Berger se retrouvèrent dans une maison voisine, vide de ses propriétaires. Le bombardement avait cessé et une certaine sécurité était revenue dans le village.

Mais François-Régis était nerveux et inquiet. Il conjura encore Geneviève de partir. Elle n'était pas en sûreté, ici. Et puis, au milieu de ces soldats!...

Enfin, si on la découvrait, l'impression serait fort mauvaise, car les chefs doivent donner l'exemple de la soumission à l'ordre établi.

— Laissez-moi jusqu'à demain! On dit que vous allez tous partir demain! suppliait Geneviève, obstinée.

— Je voudrais être à demain! soupira, anxieusement, l'officier.

— Oh! comme c'est méchant de me dire cela, à moi! Je t'assure que l'on ne me découvrira pas! que tout se passera bien! Ensuite, tu partiras et je m'en irai aussi! Est-ce que tu ne comprends pas qu'après avoir tout appris, je n'aurais pu vivre sans te revoir?

Ces arguments apaisèrent un peu les craintes de l'officier. Il parla de prier Mme Berger d'accompagner Geneviève, pendant la première partie de son voyage. La brave femme méritait d'être récompensée.

Puis, cette fois, pressé par l'heure, François-Régis s'apprêta à se retirer. Un peu ému, il essaya de plaisanter.

— Quoique nous n'ayons plus quinze ans, dit-il, en souriant, il me vient une réminiscence de *Roméo et Juliette:*

De cet adieu, si douce est la tristesse,
Que je voudrais te dire adieu jusqu'à demain!

A cette minute, la porte de la salle s'ouvrit brusquement et le colonel parut sur le seuil.

Sans rien dire, l'air froid et sévère, il regarda le couple — la jeune femme, rougissante, dont le front était, tout à l'heure, sur l'épaule du capitaine Baskirief — et le capitaine lui-même, qui, soudainement redressé, saluait, d'un air de surprise et de confusion.

Le colonel rendit, sèchement, le salut de son subordonné. Celui-là avait, vraiment, grand air, un air de chef.

— Capitaine Baskirief, je suis aise de vous rencontrer. De ma fenêtre, je vous avais vu entrer ici. J'ai des ordres urgents à vous communiquer. Nous avons des soucis qu'il ne nous est pas permis d'oublier.

— Mon colonel!

Le colonel, qui avait esquissé un mouvement de retraite, s'arrêta.

— Mon colonel, je vous prie d'ordonner à ma femme, que voici, de quitter le village, dès demain! dit brusquement, le capitaine Baskirief, après un coup d'œil à Geneviève, qui ne savait quelle attitude garder.

Elle se sentit, à la fois, vexée et soulagée, infiniment.

— A votre femme?

— Oui, mon colonel!

— Colonel, je suis venue à l'insu de mon mari, je vous le jure!

Le regard scrutateur du colonel s'arrêtait, cette fois, sur la fausse bonne. Il remarqua, sans doute, son indéniable distinction, son air de femme bien élevée.

Comme il avait déjà remarqué ces détails, la veille,— et comme les femmes ont essayé de se livrer à maints stratagèmes,— le colonel ne fut, peut-être, pas surpris outre mesure.

— Eh bien! Madame! C'est donc ainsi que l'on se joue des règlements militaires? dit-il, après avoir courtoisement salué.

Geneviève vit que, en dépit de son air sévère, le chef avait envie de sourire.

Enhardie, elle retrouva son aisance de femme du monde.

— Colonel, je vous en supplie, laissez-moi chez Mme Berger, jusqu'au départ de mon mari!... Mme Berger compte sur moi... Et je gagne très bien mon pain, je vous l'assure!

— Ma femme lave la vaisselle et sert les soldats! dit le capitaine Baskirief, avec un accent de rancune.

Cette fois, le colonel ne put s'empêcher de rire. Néanmoins, il dit, avec fermeté:

— Madame, vous obéirez aux règlements et à votre mari! Cette nuit, vous quitterez X... Il n'y a pas de privilèges pour les femmes d'officiers!... Où en serions-nous si chacune de vous, mesdames, pour prouver son amour à son mari, s'avisait d'installer son ménage dans la zone des armées!

"Quelques femmes entreprenantes ont réussi à déjouer la surveillance militaire. Elles s'en vanteront ensuite, comme d'une chose glorieuse. Et, cependant, aussi aimantes et bien plus méritantes encore sont les braves petites mamans qui sont restées chez elles à soigner leurs enfants et à faire marcher leur maison! Elles ont accepté tous les sacrifices... Elles n'y ont pas pensé à obtenir par fraude ce

TOUJOURS OUVERT

Kerhulu & Celiau

1284 SAINT-DENIS - Tél.: HArbour 7104

MAGASIN ouvert de 7 a m. à 12 p.m.

de pâtisseries, confiseries, boulangerie de luxe, croissants, brioches, charcuterie, glaces, et tous les produits fins français d'alimentation.

RESTAURANT FRANÇAIS

A la Carte de 7 h. a.m. à 1 h. du matin

Table d'Hôte: Lunch 12 h. à 2.30 h..... .75
Dîner 6 h. à 8.30 h..... .90

ORCHESTRE ET CHANT

CABARET — SOUPER — DANSE

Attractions diverses, chant, de 9.30 h. à la fermeture

COUVERT, 50c

Prière de commander les vins avant 10 h.

SPECIALITE : Banquets, Mariages, Réceptions, Anniversaires

HOTELLERIE — CHAMBRES : $1.50 et plus
GARAGE : 50c

"Votre voisin — Baptiste"

(*Suite de la page* 12)

"Nous dominons encore les Canadiens français au point de vue numérique". poursuit M. Holmes, "mais voici quelques chiffres sur lesquels il est bon que nous réfléchissions: en 1665 il y avait au Canada 3,215 Canadiens français; en 1925 il y en avait 2,452,720, sans compter les 2,000,000 établis dans la Nouvelle-Angleterre! Aurons-nous à envisager, dans cinquante ans, la prophétie de Lord Elgin, qui prétendait que la dernière main à brandir le drapeau anglais sur le sol d'Amérique serait une main canadienne-française? Et que perdrions-nous à être moins nombreux que les Canadiens français? Un peu d'orgueil et c'est tout. Nous avons vu qu'ils s'accomodent très bien de notre mentalité.

Il ne faut pas critiquer à tort et à travers, mais plutôt chercher à comprendre nos concitoyens, à nous gagner leur confiance et leur amitié. Ne nous attendons pas à ce que *notre* façon de voir soit nécessairement la leur. *Baptiste* est un Latin. *Johhny Canuck,* un Anglo-Saxon. Que les deux fassent la moitié du chemin et se donnent une poignée de main qui soit non pas le salut distrait de tous les jours, mais la poignée de main fraternelle et définitive."

M. Charles Holmes avait à peine repris son siège que sir Archibald Cameron MacDonnell, commandant de la 1ère division canadienne en France, se levait de lui-même et confirmait les paroles de M. Holmes touchant le fractionnement des régiments canadiens-français. Il raconta que dans une avance de leurs troupes notre 22è régiment, s'étant aventuré plus loin qu'il n'était convenu, avait pris possession d'une tranchée allemande et venait de s'y installer. Sir MacDonnell dépêcha un officier de liaison. L'homme revient en annonçant que tous les officiers du 22è ayant été tués, c'est un médecin-major qui avait pris le commandement et ordonné la capture de la tranchée. Or un médecin major n'a pas droit de commandement; d'où émoi contradictoire parmi les officiers en charge de la division: fallait-il lui donner la Victoria Cross ou le passer au conseil de guerre? On finit par lui donnr le D.S.O. (Distinguished Service Order). Le médecin-major était le Dr Albéric Marin, de Montréal.

"On s'imagine à tort", nous certifiait M. Holmes, "que les Canadiens anglais manifestent encore une antipathie aveugle à l'égard des Canadiens français. Maintes preuves du contraire nous sont données tous les jours." Sans doute il y a les Orangistes, mais n'avons-nous pas également notre groupe extrémiste?.... Et qui voudrait dire que les opinions et les vues de ce groupe particulier sont l'apanage de la race entière? De même il ne faut pas juger l'ensemble des Canadiens anglais par les manigances des Orangistes.

— Le souverain d'Afghanistan vient de faire présent au Roi d'Angleterre d'un manuscrit persan qui est un des plus beaux spécimens du genre. Ce manuscrit écrit il y a deux cents ans, sur un papier de bambou d'un blanc laiteux est artistement relié en or ciselé et n'est formé que d'une cinquantaine de pages bordées d'or. C'est avec l'ongle taillé de l'index de la main droite qu'ont été tracés les caractères qui y figurent,et l'exécution de ce travail n'a pas demandé moins de cinq ans de labeur.

que ne pouvaient obtenir toutes leurs sœurs.

— Colonel, je suis en faute, je le sais! Et doublement, car mon mari n'a cessé de m'ordonner de partir! Mais j'ai de bien grandes excuses, car je me suis trouvée dans un cas exceptionnel.

— Mon colonel, cela est vrai! dit le capitaine, sur un geste incrédule de son chef. Sachez qu'il s'agissait de mon honneur et que ma femme m'a apporté la grande joie de voir toute injuste suspicion détournée de moi.

Le caractère du capitaine Baskirief inspirait, évidemment, confiance à son supérieur, car le colonel eut un geste d'indulgence et conclut:

— Vous n'êtes pas moins en faute, Madame. Et je vous prie d'agir de façon que personne ne puisse soupçonner qui vous êtes. Il ne faut pas que cet incident soit connu. Les officiers doivent donner l'exemple de l'obéissance aux règlements! Vous savez que je serais obligé de punir le capitaine... si je vous trouvais encore ici!

***

Geneviève ne partit pas la première. Dès que la nuit fut venue, ce fut le régiment qui se disposa au départ. De ordres étaient donnés, à l'improviste, et le temps pressait.

La jeune femme revit son mari, dans la grande chambre crépusculaire des époux Berger. Le capitaine avait pris des mesures pour assurer la sécurité de sa chère voyageuse. Mme Berger, qui avait reçu une récompense inespérée, s'apprêtait à accompagner Geneviève.

Les deux époux se dirent donc adieu, dans cette pièce inconnue et pauvre, au

L'ARCHITECTURE MODERNE

(*Suite de la page 9*)

Le devoir de l'heure, c'est encore de décourager les mauvais constructeurs, les architectes sans idéal et sans goût, mettant bien en vedette le ridicule de leurs conceptions, la puérilité de leurs styles néo-grecs, néo-gothiques ou néo-ce-que-l'on-voudra! Le devoir, c'est surtout d'aimer et de faire aimer la simplicité. La vue d'une habitation de style moderne nous surprend-elle? gardons-nous d'en rire. Il ne faut jamais rire de ce que l'on ne comprend pas. Tâchons, au contraire, de percevoir, par l'analyse, le caractère propre de cette maison, considérant qu'une œuvre simple a plus de chance d'être belle qu'une autre surchargée d'orneme tations, même les plus riches. Souvenons-nous, avec Ernest Tisserand, qu'une chose est éternelle et ne se démode pas: la simplicité. Il ajoute: "Plus une œuvre est simple, plus elle a de chance de survivre à son auteur. La plus belle simplicité est la chose la plus difficile et qui coûte le plus d'efforts."

Saluons donc l'œuvre des grands architectes modernes, les frères Perret, Le Corbusier, Saarinen, Corbett, sans oublier les canadiens Ernest Cormier et J.-Cecil McDougall. Il est à craindre que l'humanité s'aperçoive trop tard qu'ils furent, à un tournant dangereux de l'histoire, ses plus fidèles amis. J'aimerais à citer aussi le nom de Lucien Parent, qui dotera certainement Montréal d'œuvres sagement modernes. C'est un des jeunes architectes en qui on doit avoir foi.

Malheureusement certains artistes se font un devoir de décrier l'art moderne. Ils rêvent de Raphael, regrettent Michel-Ange et affichent partout leur dégoût pour les créateurs d'aujourd'hui. Pourquoi regretter? Le passé aux œuvres éternellement jeunes et vivantes est mort hier. Il vaut donc mieux comprendre notre époque et exquise sensibilité, que s'attarder à la contemplation stérile des ans révolus. Le passé fut bien et le présent n'est pas si détestable. Heureux l'homme qui sait goûter, dans toutes ses manifestations, l'extrême raffinement de notre siècle! Qui sait? Les grands hommes des temps écoulés envient peut-être notre "modernisme", si la perspective de l'histoire est reversible et s'il leur est loisible d'étudier notre vie, comme nous voulons étudier la leur!

HENRI GIRARD

La Revue Moderne a expédié par courrier ordinaire les prix de son récent Concours. Deux de ces prix nous sont revenus. Les deux gagnants:

Mlle Annette SAVOIE, gagnante du 33e prix;

M. Armand SYLVESTRE, gagnant du 69e prix;

auraient-ils la bonté de nous faire connaître leur nouvelle adresse?

MON CYGNE

grondement, assourdi et presque ininterrompu, du canon.

L'idée de a guerre et de a mort était entre eux. Appuyée contre ce cœur nob e et généreux, Geneviève pensait que, demain peut-être, il pouvait cesser de battre.

Après toutes es épreuves et leurs grandes dou eurs, elle sentait qu'elle et François-Régis s'aimaient d'une profonde tendresse, solide et définitive. Ils aspiraient à jouir de leur foyer reconstruit. Hélas! i s devaient déjà se séparer, eux qui avaient tant souffert!... Se reverraient-i s en ce monde?

François-Régis était debout, dans la lumière déc inante. Geneviève regar--dait, avidement, cette tête blonde; accentuée et fine, ces yeux bleus, fiers et pensifs, qui gardaient, du passé triste, une douloureuse douceur.

— Si je ne reviens pas, Geneviève!... tu t'en iras auprès de mon père. Je te lègue à lui... je vous lègue l'un à l'autre! dit-il, très bas.

— Oh! fit Geneviève, défaillante. Crois tu que Dieu ne te ramènera pas à moi?... Tant de honte imméritée, tant de douleur, ton martyre... notre jeunesse brisée... une tombe d'enfant!... Non, non, ce serait trop!

François-Régis serra plus fort contre lui la jeune femme qui s'abandonnait.

— Je puis mourir! dit-il encore, avec la même douceur, qui transperçait le cœur de Geneviève... Dieu a été bon pour moi. De grandes joies m'ont été données... Tu m'es revenue et mon nom va être réhabilité... A la volonté de Dieu, Geneeieve!... Il me semble que le lien qui nous unit est devenu si fort!... Crois-tu que la mort pourrait le rompre?

— Non! fit-elle, sur le ton d'un serment. Mais j'ai déjà été ta veuve... Nous pourrions être si heureux!... Une autre maison, une autre petite Marie!... Tu n'as pas de mauvais pressentiments, dis?

— Non, répondit, très vivement, François-Régis, en fermant les yeux. Il faut toujours espérer, Geneviève!

Il lui dit encore quelques mots, très tendres, très rassurants. Puis, il tira sa montre. Geneviève le retint, avec des phrases entrecoupées.

Il ne résista point; il ne s'arracha pas de ces bras qui l'enlaçaient éperdument. Immobile, peut-être à bout de force, ou bien voulant obliger la jeune femme à le donner elle-même au grand devoir, il murmura seulement, d'un ton de prière:

— Geneviève, laisse moi partir!

La jeune femme ouvrit ses deux bras, qui retombèrent. Et, très vite, sans tourner la tête, François Régis de Bréaux s'en alla, dans les ombres de la nuit... vers l'inconnu.

. . . . . .

Mais sa destinée n'était pas de tomber sur les champs de bataille. Il était de ceux qui devaient voir la Victoire et rentrer dans leur foyer.

XXII

MADAME DE BREAUX lut lentement une lettre et resta pensive.

La fenêtre était ouverte aux tiédeurs, aux parfums, à la lumière du grand parc. Dans l'allée, une nurse promenait, à pas lents, une voiture où dormait la toute petite Marie-Françoise de Bréaux... la sœur de cette Marie née dans la tristesse et si vite remontée vers les anges.

Celle-ci, née dans la joie s'épanouissait comme une fleur vigoureuse, sous le regard ravi de ses parents.

La villa Dosia, située aux environs de Lyon, sur ces ravissants bords de la Saône, peuplés de si jolies bourgades, appartenait, depuis peu, à M. Baskirief, qui l'avait offerte à son neveu.

Le vieillard faisait de fréquents séjours à l'heureux foyer de François-Régis. Il réchauffait la tristesse glacée de son âme, au contact de ce bonheur renouvelé.

L'ingénieur de Bréaux n'était pas devenu un oisif. Il dirigeait une importante usine, fondée par son oncle, aux environs immédiats de Lyon.

...A cet instant même, il rentrait en auto. Il vit la jeune femme à la fenêtre et, quelques instants après, il était auprès d'elle.

— Quoi de nouveau, Geneviève? demanda-t-il, en la baisant au front, avec une affectueuse douceur.

— Du nouveau?... Oui... Indirectement, par une amie, j'apprends qu'Eve Montcharmin est fiancée à son cousin Michel Ferrier... Tu sais, ce jeune lieutenant, tu l'as vu à la villa des Cèdres...

— Ah! fit François-Régis, avec indifférence.

— Ce mar age sera très b en, je t'assure! reprit la jeune femme, qui, elle, savait plus de choses.

Cependant, depuis son départ, datant déjà de trois années, elle avait perdu de vue les Montcharmin. La colonelle n'avait pas écrit, par indolence. Et la jeune fille s'était bien gardée de conserver le moindre lien avec cette Mme Andrial qu'elle n'aimait pas.

Mais Geneviève savait que, sans l'avoir voulu, sans s'en être même douté, François-Régis avait fait du mal à cette petite âme s ncère et capr'c'euse.

Un po'ds s'envola't de sa consc'ence, devant la cert tude de la réparation de ce mal involontaire.

— Très bien, ce mariage?... fit l'ingénieur. Oui, s'il m'en souvient, le jeune Michel Ferrier doit être un garçon sérieux. Mais cette petite Montcharmin... une peste, une poseuse!

Geneviève ne put s'empêcher de sourire.

— Poseuse, Eve?... Oui, autrefois... Elle est peut-être changée à son avantage... Car son cousin Michel est revenu de la guerre, presque aveugle... Alors, si Eve l'accepte...

François-Régis écoutait distraitement. Il avait des préoccupations d'affaires ou de science.

L'histoire de cette secrète et lointaine évolution d'une âme qui lui avait été étrangère ne l'intéressait pas.

Mais il leva un profond regard, qui enveloppa la jeune femme et s'en alla ensuite, par la fenêtre ouverte, chercher la vague petite forme blanche de l'enfant, ses deux amours.

FIN

LES MARIS SONT RARES

Un statisticien anglais s'est amusé à dresser la liste de toutes les jeunes princesses à marier. Il y en a dix exactement qui sont: Ileana de Roumanie, 18 ans; Giovanna d'Italie, 20 ans; Béatrice d'Espagne, 17 ans; Marie-José de Belgique, 19 ans; Louise de Hollande, 17 ans; Eudoxie de Bulgarie, 28 ans; Hilda de Luxembourg, 29 ans; Féodora de Danemark, 17 ans; Marthe de Suède, 25 ans; Irène de Grèce, 22 ans.

De par leur rang et leur naissance, ces jeunes personnes devraient épouser un futur roi; or, il n'y a actuellement que deux princes celibataires: le prince de Piémont et le prince de Galles, qui montre d'ailleurs peu d'enthousiasme pour le mariage.

Autrefois, les rois épousaient des bergères; les filles de rois seront-elles réduites de nos jours à épouser des bergers?

CONSEILS

N'ayez pas l'air de vous apercevoir que vos convives arrivent en retard — ou en avance — et quelle que soit l'heure, accueillez-les comme si leur venue était parfaitement exacte.

***

Astreignez-vous, si quelqu'un semble éprouver de la difficulté à vous ouir, à bien articuler et aussi à élever quelque peu votre voix: s'obstiner à ne pas hausser légèrement le ton, serait faire preuve d'un manque de complaisance.

***

Autant que possible ne faites pas usage à table d'un cure-dents; si vous l'employez, tâchez que cela soit rapidement et furtivement.

LE PROFESSEUR DE PIANO

(*Suite de la page 8*)

la toile qui recouvrait leur charge, ils pénétrèrent dans la cage du conducteur pour faire démarrer le camion. Le moteur étant froid faisait quelques tours puis s'éteignait. Au bout de quelques minutes, cependant, il se mit à ronronner régulièrement. Avant de partir, Arthur mit la main dans sa poche et dit à son compagnon:

— Oh bateau, j'ai oublié ma montre. Attendez-moi, je vas aller la chercher. Ça sera pas long. Faites attention au moteur.

Il revint au bout de quelques minutes et l'on se mit en route.

C'était un jour de gros marché. Aux premières heures on avait vendu aux femmes d'ouvriers pauvres qui venaient chercher leurs provisions dans des sacs de papier, de toile, de coton ou même dans leurs bras. C'étaient les plus faciles à servir parce qu'elles ne connaissaient pas la valeur des produits et qu'elles ne marchandaient pas. C'étaient donc celles à qui on vendait le plus cher. Ensuite étaient venus les petits rentiers et leurs femmes. Ces gens-là veulent toujours tâter ce qu'ils voient, rechignent toujours devant le prix des choses. C'étaient les plus capricieux, les plus malaisés à servir. Maintenant, c'étaient les femmes riches, venues en limousine et accompagnées de leur chauffeur. Celles-ci ne prenaient que les meilleurs morceaux mais ne marchandaient pas trop, sauf quelques vieilles malcommodes, qu'Arthur connaissait et qu'il servait lui-même.

Quand la charge fut toute vendue, on remit les toiles, les barils et les sacs vides dans le camion.

— Ça été mieux que je pensais, dit Arthur; on avait une bonne charge... Combien est-ce que je vous dois, Alexis?

— Ah! c'est rien, Arthur... Ça m'a fait plaisir.

— Bon, bien moi je vas m'en aller chez nous, à cette heure. Je vas vous dire, M. Godin, je vous ramènerais bien avec moi mais voyez-vous je suis souvent obligé de partir comme ça la nuit, et puis vous laisser tout seul avec ma femme ça ferait jaser les voisins. Vous savez comment ça jase le monde dans les campagnes, hein? Vous connaissez ça?

— Bien oui, Arthur, je comprends bien ça et puis je vous approuve. Je vas aller chercher mon linge chez vous puis je m'en irai après.

— C'est pas nécessaire de revenir jusqu'à la maison... Votre linge, je l'ai emporté... Il est là dans le coin, en arrière du siège. Allez vous changer dans le marché et je vous donnerai un billet de char pour vous rendre à la gare.

OLIVIER CARIGNAN

LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

Les Menus de la Revue Moderne

(Les dîners d'une semaine entière)

RECETTES EPROUVEES

COQUILLES DE THON MILANAISE.— Achetez du thon en conserve; pour une grande boîte qui permet de servir quatre personnes il faut un quart de gruyère râpé. Egouttez le thon de l'huile et mélangez-le avec le gruyère. Remplissez de ce mélange des coquilles Saint-Jacques, saupoudrez de chapelure blanche couronnée d'un flocon de beurre et mettez au four pendant quelques minutes. Agréable hors-d'œuvre chaud qui corse un déjeuner un peu court où des convives arrivent à l'improviste.

ŒUFS SOUBISE.— Faites cuire doucement au beurre des oignons émincés, un par œuf; d'autre part, préparez une béchamelle à la farine de riz et au lait et faites durcir des œufs que vous épluchez et coupez en deux, en travers. Prenez un plat à gratin, étendez sur le fond beurré la purée d'oignons, mettez ensuite côte à côte les moitiés d'œufs, nappez le tout de la béchamelle, couvrez de fromage râpé et de chapelure blanche et passez au four, dix minutes environ. Servir dans le plat à gratin.

SAUCE GRAND'MERE.— Faites durcir deux œufs; laissez-les refroidir et ensuite épluchez-les et séparez les jaunes des blancs. Hâchez les blancs que vous réservez dans une tasse. Dans une terrine, écrasez les jaunes en pâte fine et ajoutez-leur peu à peu de la moutarde, de l'huile, du sel, du poivre, un peu de vinaigre. Ajoutez ensuite les blancs hâchés, une ou deux échalotes, écrasées et quelques câpres. Mélangez bien pour rendre homogène cette sauce qui est excellente avec la viande ou le poisson froids. Elle remplace la sauce mayonnaise.

TOURNEDOS PORTUGAISE.— Mettez dans une sauteuse une cuillerée d'oignons hachés pour quatre tournedos et la chair de quatre tomates épluchées et épépinées et coupées en morceaux. Faites cuire en plein feu en assaisonnant de sel, de poivre et d'un demi-verre de vin blanc. D'autre part, faites cuire dans du beurre cinq minutes de chaque côté les tournedos taillés dans le filet, mettez-les dans un plat chaud, ajoutez, en les déglaçant d'un peu de bouillon, leur cuisson à la sauce portugaise que vous versez dessus. Servez avec des assiettes chaudes.

TARTELETTES AU SIROP D'ERABLE.— 2 tasses de sirop d'érable, 4 cuillerées à soupe d'eau, une demi-cuillerée à thé de sel, quatre cuillerées à soupe de farine, deux œufs entiers ou bien quatre jaunes. Façon de procéder: mélangez la farine avec l'eau et incorporez le sirop d'érable. Cuisez jusqu'à ébullition et incorporez en brassant les œufs battus. Cuisez jusqu'à ce que le mélange soit épaissi et retirez du feu immédiatement. Remplissez les croûtes préalablement cuites. Couronnez d'une meringue ou d'une crème fouettée.

GATEAU AUX AMANDES ET AU CHOCOLAT — 1 tasse de sucre, 1 tasse de beurre, 1 tasse de chocolat râpé (un quart de livre de chocolat en palette), 2 tasses d'amandes moulues, 1 tasse de farine, 2 cuillerées à thé de poudre à pâte, 1 pointe de couteau de cannelle, autant de clou de girofle moulu, 6 blancs d'œufs, 6 jaunes, 3 cuillerées à table de Kirsch ou de cognac. Défaire le beurre en crème, ajouter graduellement le sucre, les jaunes battus, la farine tamisée avec la poudre à pâte, les amandes moulues, les épices, le cognac ou le kirsch, puis les blancs battus en neige ferme. Verser cette préparation dans un moule beurré et la cuire à four très doux 40 à 60 minutes.

TETE DE VEAU A L'AMERICAINE.— Une demi-tête de veau, 2 onces de beurre, sel, poivre, chapelure, court-bouillon.

Faites cuire la tête de veau au court-bouillon. Quand elle est bien cuite, retirez-la, enlevez les os; mettez la moitié de tête dans un plat allant au four. Ajoutez dans le plat cinq ou six bonnes cuillerées de la cuisson. Ajoutez aussi 1 once de beurre. Assaisonnez de sel et poivre. Couvrez la tête de chapelure et arrosez-la avec le reste de beurre fondu. Faites grainer au four, jusqu'à ce que les mets ait pris belle couleur. Servez dans le même plat.

OEUFS BROUILLES A L'ITALIENNE.— Battre huit œufs avec sel et poivre et les faire cuire dans une sauteuse avec deux cuillerées à bouche de bon beurre. Les tourner à la cuillère de bois et les tenir très mœlleux. Au dernier moment ajouter deux cuillerées à bouche de parmesan râpé ou de gruyère. Dresser les œufs sur un plat en formant une couronne. Mettre au milieu une sauce tomate très épaisse et disposer autour des tomates de petites escalopes. On aura préparé, sauce et jambon d'avance, car les œufs brouillés n'attendent pas.

POULET SAUTE A LA MINUTE.— Prendre un poulet très jeune, le découper en morceaux (les membres et la carcasse divisée en deux parties). Assaisonner d'une pincée de sel et d'une pincée de poivre. Mettre ces morceaux à rissoler dans une casserole plate avec 30 grammes de beurre. Retourner les membres, afin qu'ils cuisent également. Les ailes et l'estomac, de chair plus délicate, seront cuits avant les cuisses. On aura soin de les retirer et de les tenir au chaud. Lorsque le tout est parfaitement cuit, l'égoutter et le dresser sur un plat rond en ayant soin de placer les carcasses en dessus, puis les cuisses croisées et enfin, par-dessus, on mettra les blancs et les ailes. Déglacer la casserole avec ½ verre de vin blanc; faire réduire, ajouter 2 cuillerées de jus de rôti ou glace de viande, le jus de ½ citron et incorporer hors du feu, environ 25 grammes de beurre. Verser la sauce sur le poulet et servir brûlant.

LE DIPLOMATE PRINCESSE.— Il faut une ½ livre de biscuits à la cuiller. Couvrez chacun de marmelade d'abricots et disposez-les par rangées dans un moule à timbale largement beurré. Entre chaque rangée mettez des raisins de Corinthe lavés et essuyés, des écorces de fruits confits coupées en petits dés et finissez par une rangée de biscuits. D'autre part, mélangez cinq jaunes d'œufs avec un litre de lait bouilli sucré et parfumé au rhum ou au marasquin. Remplissez le moule avec la moitié de cette crème qui ne doit pas être cuite et faites prendre au bain-marie. Cuisez tout doucement le reste de la crème. Démoulez le gâteau sur un compotier creux, decorez-le de fruits confits et versez autour la crème anglaise. Servez froid.

TARTE A LA MINUTE.— Prenez une demi-livre de farine, autant de sucre en poudre et autant de beurre. Travaillez bien le tout et étendez ensuite cette pâte vite, préparée à l'aide du rouleau. Disposez-la sur une plaque beurrée, roulez les bords et emplissez-la de haricots secs pour qu'elle ne gondole pas en cuisant. Faites cuire, enlevez les haricots et garnissez la tarte d'une bonne confiture: mirabelles, cerises ou fraises. Saupoudrez de sucre et servez sur le plat à tartes.

POTAGE BRUNOISE.— Couper en dés, par parties égales: carottes, navets, blanc de céleri, blanc de poireaux et d'oignons. Ces dés devront avoir un demi centimètre environ. On les mettra dans une casserole avec du beurre et on les fera dorer. Quand ils auront pris belle couleur on les saupoudrera avec deux cuillerées à bouche de sucre en poudre. Mouiller ensuite en quantité voulue pour le nombre de convives avec du bon bouillon gras. (Le bouillon de poitrine de mouton ou d'agneau pourra très bien être employé à cet effet). Laisser mijoter jusqu'à complète cuisson des légumes.

GIGOT D'AGNEAU RÔTI A LA BRESILIENNE.— Mettre un joli gigot d'agneau à la broche et l'arroser souvent avee la graisse qui en découle. Vers la fin dc la cuisson, le saupoudrer de mie de pain rassis râpée et mêlée d'un peu d'échalotte finement hachées; remettre au four ou, mieux, à la broche, faire dorer le gigot ainsi pané en même temps qu'une sauce à l'échalote servie dans une saucière.

Aux Mamans des Poupons

Mettez ce coupon à la poste:

LA CIE BORDEN LTEE, Dépt. RM 140 Ouest, rue St-Paul, Montréal.

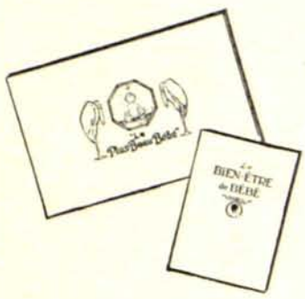
Veuillez m'expédier GRATIS les livrets "Bien-être du Bébé" et "Record du Bébé"

NOM.....

ADRESSE.....

21F

Si vous aimez avoir ces livrets utiles--GRATUITS



LAIT CONDENSÉ EAGLE BRAND

Pur Sain

Facile à Digérer

Il n'y a qu'une qualité de POUDRE A PATE MAGIQUE et c'est la plus haute qualité

Fabriquée en Canada

NE CONTIENT PAS D'ALUN

LA CIE E.W. GILLETT LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC

"Les Cuisines Clark vous aideront"

Servez cette Soupe spéciale

Riche, savoureuse, exquise, tout le monde est friand de la soupe CLARK Queue de Boeuf, une des 13 délicieuses soupes CLARK qui coûtent si peu et sont tellement appréciées.

Achetez-en un assortiment — La variété plaira à votre famille. La variété comprend Poulet, Légumes, Tomates, Consommé, Pois, etc.

En vente partout.

Faites au Canada — des Produits Canadiens.

W. CLARK LIMITEE, Montréal, P. Q.

Etablissements à Montréal, P. Q. St-Rémi, P. Q. et Harrow, Ont.

LES CONSEILS DE MANETTE

Manette parle modes et savoir-vivre

SACS ET SOULIERS

Une femme de goût ne saurait accorder trop d'attention à ce qu'il est convenu d'appeler: les accessoires de la toilette, car, seuls, ils lui peuvent conférer cet aspect raffiné, "achevé", caractéristique de la véritable élégance. Un costume parfait sera absolument éteint s'il s'accompagne d'un sac et de souliers négligés ou défraîchis. On trouve aujourd'hui, à des prix assez raisonnables, de jolis sacs, de forme et de matière aussi variées qu'étudiées.

Le sac de box-calf est pratique, et se peut aisément nettoyer avec la crème blanche qui sert à l'entretien de nos chaussures. Le chevreau, l'antilope, le crocodile foncé, le veau grainé, sont également en faveur. Et notre goût des ensembles nous présente le sac de tissu, semblable à notre costume ou, du moins, à quelqu'un des détails de notre toilette.

Le mélange de cuir mat et brillant, dans le corps même du sac, se fait en ton sur ton. Si vous préférez un effet contrasté, choisissez un sac foncé, bordé d'un liséré de cuir vif. Cette formule est surtout employée pour la forme pochette, toujours élégante. Voici encore: le sac droit, le trapèze, le tambourin, le cabas, la mallette...

Le fermoir sera de métal brillant. On a créé de jolis effets de cadenas émaillés. La fermeture éclair a ses fidèles, de même que le fermoir extensible, rappelant le *square mouth* des sacs de voyage. Les poignées en cuir tressé sont très nouvelles, ainsi que la petite anse pour passer le pouce.

S'il s'agit du trapèze ou du tambourin que vous voudrez certainement confectionner vous-même, montez-le sur un fermoir de bois ou de galalithe (blonde, de préférence) et doublez-le d'une soie de nuance vive, munie des indispensables pochettes.

Au moyen d'une piqûre à la machine, vous pourrez intercaler dans votre tissu une large bande de peau: chevreau ou daim de même ton.

La mode des jupes courtes ayant donné à la chaussure une importance primordiale, les fabricants se surpassent pour nous offrir des modèles, fréquemment renouvelés et la chaussure de ville s'est un peu arrondie du bout et nous offre, en général, des talons de hauteur très modérée (cuir ou demi-cubain, selon les genres). Un mot de la formule: sport. C'est toujours le triomphe du box-calf, d'un seul ton ou mélangé, utilisant toute la gamme des beiges, bruns, havane, fauves. Le Richelieu partage la vogue du soulier à barrette. Un talon de cuir, peu évidé, est obligatoire, en ce genre.

Le chevreau donne un soulier aussi léger qu'agréable au porter, en de délicates nuances: noisette, champagne, mais, gris. Il sera, parfois, finement perforé ou bien travaillé en lanières, en cuir tressé, montrant de séduisantes oppositions de couleurs. Quant au vernis noir, de forme Charles IX, il est classique et rien ne saurait le détrôner. Strictement uni, il peut s'allier au daim. L'empeigne est en vernis, le quartier en daim, ou bien cette union se réalise par des effets de barrettes, de bordure.

Signalons, enfin, pour terminer, le grand succès des souliers de daim, bordés de chevreau, et celui des boucles plates d'émail fantaisie, ou de cristal.

La tenue de sport n'admet que les bijoux sobres, tels que collier en boule d'argent, gros bracelet rond en argent massif, épingle plate à la cravate, broche discrète au feutre souple. C'est par tous ces menus détails que se révèle la distinction.

***

L'ampleur des jupes est à l'ordre du jour, soit que celle-ci soit obtenue par de l'en-forme, des godets rapportés, de larges et de fins plissages ou que, sur les robes du soir, cette ampleur soit plus marquée encore par des volants ondulés, des masses froncées, des pans flottants taillés dans le biais, des panneaux superposés.

Parfois l'ampleur s'épanouit au bas du fourreau, parfois la jupe est étoffée à partir de la ceinture.

***

Du noir et blanc toujours, parce que l'association de ces couleurs est distinguée. Mélanges de fourrure: loutre et hermine; mélange de tissu: velours et crêpe de Chine; mélange de fourrure et étoffe: fourrure noire, étoffe blanche; étoffe noire, fourrure blanche selon que le manteau et la robe sont destinés au jour ou au soir. Pour la ville et le sport rien n'est mieux que le costume noir complété par un impeccable chemisier d'éclatante blancheur. La jaquette trois-quarts garnie d'hermine peut servir de manteau.

***

Le soir les écharpes sont fort élégantes. Quand elles sont très larges, on les drape à la manière des châles ou des capes, tantôt en un ou deux volants, tantôt rejetées sur l'épaule.

La mousseline transparente d'une tonalité plus soutenue que la robe offre beaucoup d'intérêt, mais les fourrures plates, dites fourrures d'été, sont ravissantes quand elles atteignent la souplesse d'une étoffe.

***

N'abordez pas deux personnes semblant avoir plaisir à causer ensemble, de manière à couper leur entretien car, neuf fois sur dix, tout en répondant à votre "bonjour" inopportun, une des deux interlocutrices tout au moins, maudira votre interruption.

***

Ne vous croyez pas tout permis, du fait que vous êtes une jeune mariée.

Persuadez-vous bien et persuadez votre époux qu'il est inutile de vous livrer devant tout le monde à l'échange de manifestations de tendresse, que la décence conseille de réserver pour le tête-à-tête. Vos sentiments n'y perdront rien, et chacun vous saura gré d'avoir le bon goût et la pudeur d'éviter de vous donner en spectacle.

LES PARFUMS

De même que les fards légers ne sont plus interdits à la jeunesse, les parfums sont de plus en plus en vogue.

Mais là, comme pour la poudre et le rouge, il faut savoir conserver une juste mesure. Choisir un parfum est un art de grande coquette. Il en est même qui marient plusieurs essences et se composent des mélanges inédits.

Sans aller jusque-là, une jeune fille ne portera sur elle nul parfum violent, car elle doit s'efforcer de ne point se faire remarquer, et rien n'est plus provocant que les essences trop capiteuses.

L'essence de violettes, de rose ou de lilas, voire de muguet, mais à peine, suffit à parfumer légèrement et discrètement. Point n'est besoin de chypre ou d'ambre réservés aux femmes plus âgées.

Quelques gouttes sur le mouchoir, une légère vaporisation sur les vêtements, ou mieux des sachets d'iris ou de violette dans les armoires et penderies, et vous voilà entourée d'une brise fraîche et embaumée.

Il serait du dernier mauvais goût de ne point assortir le parfum de votre poudre de riz (car qui d'entre vous n'en met point ?) à celui de l'essence employée.

Le papier à lettres d'une jeune fille est rarement parfumé; en tout cas, s'il l'est, ce ne sera que très légèrement.

Un très bon moyen est d'utiliser une feuille de papier buvard sur lequel on vaporise quelques gouttes de parfum habituel.

En aucun cas on ne portera sur soi, on ne placera dans le papier à lettre de ces papiers violemment parfumés, distribués comme réclame, et dont les effuves sont excessifs et s'harmonisent rarement avec les essences préférées.

Un mot pour finir, jeunes filles aux bourses légères: mieux vaut ne point utiliser d'autre parfum que l'eau de lavande ou de Cologne, que d'adopter des parfums vulgaires, bon marché, dont les violences peu agréables offusquent l'odorat et donnent, à qui les porte, une note de vulgarité fort déplaisante.

Ne pas être parfumée n'est point une tare, l'être trop et à bon marché se remarque et peut nuire plus qu'on ne le pense.

PROPOS ET LEGENDES SUR LE SOMMEIL

Le sommeil, le bienfaisant repos du corps et de l'esprit nous est indispensable à tous. Nous ne pouvons nous passer de dormir, comme il n'est pas possible que nous restions un trop long temps sans prendre de nourriture. Sans doute n'avons-nous pas tous besoin d'un même temps de sommeil. Les uns se contentent de cinq ou six heures, un peu moins quelquefois; les autres, au contraire, en veulent huit ou neuf pour se bien porter. Cela est affaire de tempérament. Les enfants s'endorment généralement avec la plus grande facilité. Après une journée de grande fatigue physique, le sommeil s'empare de nous impérieusement. Mais il arrive souvent que l'affreuse insomnie nous tienne dans ses griffes, nous tourne et nous retourne dans notre lit, comme saint Laurent sur son gril, sans nous accorder grand répit. Bien des causes peuvent nous livrer à cette fée malfaisante. Tout d'abord, la digestion qui se fait mal; ensuite, les soucis ou la surexcitation cérébrale. Et puis, il y a aussi les nerveux qui presque toujours, trouvent difficilement le sommeil. Toutes ces causes exceptionnelles mises à part, il reste un grand nombre de personnes qui tantôt dorment bien, tantôt moins bien. Toutes les circonstances étant semblables et sans qu'ils puissent trouver une explication à ce fait. Ils ne peuvent que le constater.

***

Le professeur Coué, de Nancy, qui prétendait, très justement d'ailleurs, que l'auto-suggestion fait des miracles, recommandait aux malheureuses victimes de l'insomnie de répéter un certain nombre de fois — dix ou vingt — dès après s'être mis au lit, la courte phrase suivante: "Je sens que je vais dormir". L'effet était magique, paraît-il, de l'aveu même de nombreux admirateurs du célèbre guérisseur. Un autre, dont j'ai oublié le nom, ce qui au demeurant a peu d'importance, préconisait de compter lentement, un, deux, trois, quatre, etc., etc. Avant que d'être arrivé à quatre cents (ce qui est un maximum) le doux sommeil s'est emparé du récalcitrant.

***

On prétend aussi que l'orientation influe sur le sommeil. Comment donc devons-nous orienter notre corps ou tout au moins le lit dans lequel nous nous couchons, si nous voulons trouver un bon sommeil? Il y a longtemps que les Japonais qui sont observateurs patients et tenaces, ont trouvé la solution du problème. D'après eux, la position la plus favorable est celle dans laquelle le corps est couché de façon que la tête soit dirigée vers le nord et les pieds vers le sud. Dans ces conditions le sommeil vient plus facilement: il est plus doux et plus reposant. Vous donc qui, peut-être, connaissez les affres de l'insomnie essayez un de ces procédés. Ils possèdent au moins un avantage: c'est d'être à la portée de toutes les bourses. Et rien ne nous empêche, étant couché les pieds vers le sud de répéter machinalement la phrase chère à Coué ou de compter lentement. Deux remèdes valent mieux qu'un, n'est-ce pas?

Les Japonais attribuent — attribuaient plus exactement, car ils ont aujourd'hui d'excellents physiciens — le résultat qu'ils obtiennent en orientant le lit de la façon que je vous ai indiquée, à des génies invisibles. Mais des expériences précises permettent de dire que cette question relève du magnétisme, donc du domaine scientifique. Hâtons-nous de quitter ce domaine sévère pour celui plus aimable de la fantaisie.

Ici, il ne s'agit plus de se procurer le sommeil, mais d'endormir les autres. C'est ainsi qu'un jeune Gabelarusse qui veut, en toute sécurité, faire un brin de cour à une jeune fille prend une poignée de terre d'une tombe et, d'un geste précis, l'envoie sur le toit de la maison, juste au-dessus de la chambre des parents de la belle endormie. Leur sommeil devient aussitôt plus profond et ils ne s'éveillent pas tant que dure le doux entretien de ces autres Roméo et Juliette. Ce procédé est, chez certains peuples, commun aux amoureux et... aux cambrioleurs. A Java, par exemple, le voleur éparpille de la terre funéraire tout autour de la maison qu'il a décidé de visiter: ceci plongeant la maisonnée dans un sommeil de plomb. Gageons qu'il lui faut malgré tout ne pas faire trop de bruit, s'il veut opérer sans être dérangé.

***

Chez les Slaves du sud les voleurs — car c'est encore d'eux qu'il s'agit, — n'opèrent qu'après avoir lancé un os de mort sur la maison qu'ils ont choisie en prononçant, la bouche tordue par le sarcasme, cette phrase magique: "Puissent ces gens s'éveiller comme cet os s'éveille". Le moyen est infaillible, paraît-il, pour tenir closes les paupières de ceux qui sont dans la demeure. Ah! si nos cambrioleurs le connaissaient. Les Ruthènes, inventifs et mélomanes également, font d'un tibia une flèche et jouent avec cet instrument pour le moins macabre. Et, si nous en croyons la légende, les sons qu'ils en tirent ne manquent pas de charme puisque tous ceux qui les entendent s'assoupissent... tout comme la Belle au bois dormant.

***

Une croyance commune à plusieurs peuples veut que l'âme quitte momentanément le corps de celui qui dort, va voir

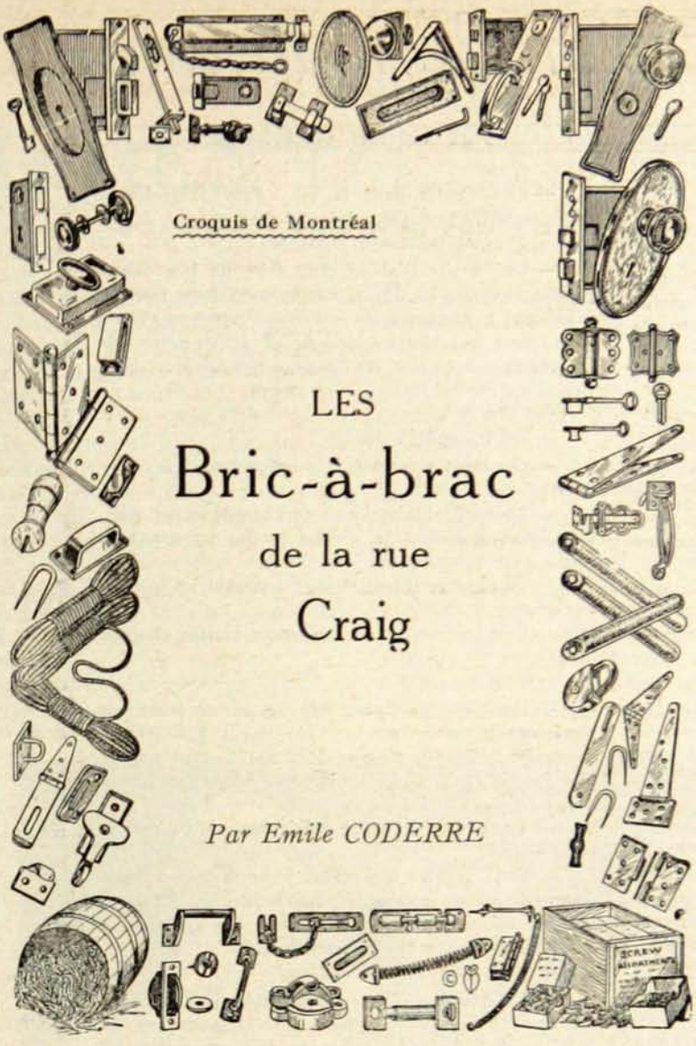
(*Suite à la page 57*)

Rideaux de Luxe
(faits sur mesure)
Dentelles de Bruges Point de Venise
Garnitures pour salons, salles à manger, chambres.
Articles étampés de tous genres.
AUBES ET SURPLIS
faits à la main et sur mesure, exposés chaque jour de 1 h. à 6 h.
Dentellière Belge
Tél. LAncaster 8012 2071, KIMBERLEY

Croquis de Montréal

LES Bric-à-brac de la rue Craig

Par Emile CODERRE



CET après-midi là, Robert Tanguay avait quitté son bureau de bonne heure, et, descendant de la rue Saint-Jacques, s'était mis à errer au hasard, rue Craig. Pour un homme hanté par l'image d'une femme, une rue ou une autre importe peu s'il veut rêver. Mais pour un pessimiste, la rue Craig était des plus mal choisies. Cette rue, en effet, depuis la rue Saint-Pierre à la rue Saint-Denis, est bordée du côté nord par une suite presque ininterrompue de masures à un étage, à vieux toits pointus où s'abritent des centaines de regrattiers juifs, marchands de seconde-main et prêteurs sur gages. C'est dans ces échoppes sordides que la haute et basse pègres viennent écouler le produit de leurs vols. Outre cela, ces braves Israélites achètent et vendent de tout. Leurs enseignes le proclament en lettres d'un demi pied peintes en blanc ou en noir sur les vitres poussiéreuses de leurs étalages. Les gueux, les bohêmes, les étudiants à court de fonds, les ouvriers sans travail, les pauvres honteux, enfin, les malheureux de toutes les classes et de tous les acabits viennent ici vendre des meubles, des livres, des habits, des bijoux et mille autres choses, ou, au besoin, viennent en acheter.

Rien de plus intéressant que ces bazars pour quiconque ne croit pas aux microbes et ne redoute pas la poussière. On peut voir là, groupés dans la promiscuité la plus inattendue, les objets les plus hétéroclites. C'est un peu le paradis des collectionneurs de vieilleries. Les étalages des vitrines ne manquent pas d'intérêt tout d'abord. Parfois même, si le stock est considérable, on verra, pendue à des crochets fixés au bord de la toiture, toute une série de manteaux, de complets, de vestons de toutes sortes. Au beau milieu de cette installation peu banale, on voit briller les trois sphères de métal doré disposées en forme de griffe. Ah! ces griffes, quel symbole bien choisi!

Dans l'embrasure de la porte, assis sur une chaise mi-défoncée ou sur une simple caisse d'emballage, surveille, d'ordinaire, le propriétaire de l'établissement. Il a l'air de sommeiller mais c'est à la façon du chat qui guette sa proie ou de l'araignée qui semble morte au milieu de son piège de fil. Règle générale, c'est un petit vieillard encore allègre, en habits sordides, chaussé de savates difformes. Il n'a pas de veston, ni de gilet s'il fait chaud. En tout temps, il n'a pas de faux-col; la chemise étant fermée au cou par un bouton de cuivre à tête ronde dont le dos laisse une tache ver-de-grisée sur la peau jaunâtre au bas de la pomme d'Adam. Ce que l'on voit de la figure derrière les broussailles d'une barbe inculte et des cheveux mal brossés vaut d'être examiné. C'est d'abord invariablement le classique profil sémitique bien accusé: front fuyant, nez épaté, long et recourbé vers le bas en bec de cane, comme s'il allait tomber dans la bouche aux lèvres épaisses et sensuelles. Les joues sont ridées comme une vieille pomme, les yeux sont bistrés et le front, hachuré de rides aussi. Mais, ce qui vous saisit au milieu de cet ensemble, ce sont les yeux abrités derrière d'antiques petites lunettes à monture de cuivre, de petits yeux jaunes, clairs, vifs où l'on devine toute la ruse, l'astuce, la rouerie, la bassesse, la vilenie, l'esprit sans scrupule, la haine du gentil et la peur de la police.

Quand un miséreux entre ici vendre des outils ou sa montre pour se procurer quelques sous afin que lui et sa famille ne périssent pas de faim, il est la pauvre mouche qui se jette dans les fils de l'araignée. Le Juif regarde l'objet à la loupe, le soupèse, le tourne et le retourne en tous sens avec un dédain d'autant plus accentué qu'il flaire un marché plus avantageux. Puis, il offre un prix dérisoire. Le pauvre diable proteste, explique, discute, sanglotte, pleurniche même un peu. Le Juif ne lâche pas prise, ne se laisse ni attendrir ni persuader. Il argumente, les deux bras élevés en forme de lyre chaque côté de la tête. Enfin, voyant que tout est inutile, l'homme accepte les quelques sous offerts et sort de là, la rage au cœur, malheureux comme les pierres. Ce n'est pas "une livre de chair taillée le plus près possible du cœur" qu'il vient de livrer pour quelques pièces de monnaie, c'est bien souvent un morceau même de son cœur.

***

C'ETAIT donc au milieu de ces échoppes de malheur que Tanguay se promenait. Machinalement il s'arrêta devant une vitrine, regardant les objets en montre. Des révolvers de toutes les marques et de tous les calibres soutenus par des clous qui les tenaient par le canon étaient rangés au bord de la vitrine. Un peu en arrière, des bijoux, des montres, des chaînes, des médailles et des vieux sous étaient pêle-mêle dans des plateaux d'argent bossés. Plus au fond, s'amoncelaient, s'étageaient les uns sur les autres des lunettes marines, des appareils photographiques, des miroirs détamés, des sacoches, des outils, des chaussures, des clavigraphes, le tout, poussiéreux, sale et dans un désordre indescriptible.

Tanguay regardait tout cela, ou plutôt, les yeux rivés à un de ces objets, il demeurait là, sans le voir, sans rien entendre, sans penser à rien. Il demeurait sans penser à rien, et cela valait peut-être mieux pour un pessimiste comme lui! Car, si une partie de ces objets sont le fruit du vol et du recel, beaucoup d'entre eux ont chacun leur histoire, histoire navrante de tristesse, de misère cachée, de désespoir et de deuil. Il suffit de jeter un coup d'œil parmi les médailles pour en trouver de toutes récentes, celles de la dernière guerre. Chacune d'elle porte gravés sur la tranche les noms, prénoms et rang du héros inconnu qui l'a gagnée au péril de sa vie en défendant un pays qui se soucie assez de ces dévouements pour élever des cénotaphes de marbre blanc aux morts et distribuer des médailles à ceux qui n'ont pas même de pain! Pauvres inconnus si heureux un jour, d'épingler à votre poitrine ce signe de dévouement, et quelques mois plus tard devenus assez dénués de tout pour en être rendus à vendre vos médailles aux regrattiers de la rue Craig!...

Le Juif propriétaire du magasin en face duquel Tanguay s'était arrêté vint le tirer de sa rêverie en l'invitant à entrer voir de l'argenterie et des faïences anciennes. Le marchand flairait un amateur et un client riche. Machinalement toujours, Tanguay se laissa conduire dans l'échoppe noire, enfumée, basse de plafond. En entrant, il fut suffoqué par une forte odeur de poussière, d'humidité, de vieux cuir, de papiers jaunis et de moisissure qui s'exhalait de toutes ses vieilleries entre lesquelles il marchait en trébuchant. Il heurta presque de la tête une multitude de cannes, de parapluies, d'électroliers, de fusils de chasse et d'autres objets qui pendaient du plafond...

(Extrait de "La première jupe", roman-nouvellle en préparation.)

MARGES D'HISTOIRE — L'ART AU CANADA", par Olivier Maurault (Montréal, Arbour & Dupont, 1929).

L'esthétique est à l'ordre du jour du Canada français. Des quatre coins de la province, des voix autorisées tant religieuses que laïques, invitent les intellectuels à étudier les données d'un problème dont la solution influera dans une large mesure sur la destinée intellectuelle de la minorité française d'Amérique. Pour ne parler que des plus récentes dissertations à ce sujet, rappelons que la livraison de décembre de l'*Action canadienne-française* renfermait un substantiel article de l'abbé Hamelin, du séminaire des Trois-Rivières; cet éducateur soutenait que "nos maisons d'éducation ne doivent pas croire qu'elles ont rempli leur mission en permettant aux jeunes gens d'aborder avec espoir de succès l'étude du droit, de la médecine et de la théologie ou en formant des mathématiciens, des ingénieurs, voire des logiciens. Leur tâche est plus entière. Il leur incombe de façonner des *hommes complets* en cultivant la sensibilité et le goût des élèves." Quelques semaines plus tard, à l'occasion de la soirée d'Action intellectuelle organisée à Montréal par l'A.C.J.C., M. Edouard Montpetit félicitait tout particulièrement cette association d'avoir souligné l'importance de la culture artistique en accordant un prix à l'ouvrage remarquable de M. Jean Chauvin intitulé "Ateliers". Enfin en février 1929, M. Duncan McArthur professeur d'histoire à l'université Queen's de Kingston, ne craignait pas d'affirmer, devant l'auditoire anglo-saxon du Canadian Club d'Ottawa, que l'un des plus précieux legs de la Nouvelle-France, c'est le culte de l'art, hérité de la vieille France, développé par l'Eglise romaine et transmis à la nation canadienne du XXe siècle.

Ainsi il semble bien que le récent ouvrage de M. l'abbé Olivier Maurault: "Marges d'histoire — *L'art au Canada*" arrive au moment psychologique: il aiguillonnera les artistes canadiens d'aujourd'hui en rappelant à leur souvenir les nombreuses tentatives — et quelquefois même les succès — de leurs devanciers; il permettra aux profanes de prendre connaissance d'un chapitre vraiment trop ignoré de notre histoire.

L'abbé Maurault préconise la diffusion de la culture esthétique et répète à dessein des conseils qui méritent d'être colligés et qu'on voudrait entendre tomber plus souvent des lèvres d'un prêtre.

Le style clair, souple et nuancé de l'abbé Maurault ajoute à l'attrait d'une saine doctrine le prestige de l'art. Il convient de renvoyer à ce livre les doctes penseurs qui se demandent encore si l'art ou la littérature existe chez nous.— Séraphin MARION

(La Revue Dominicaine)

La vocation de mon ami Auguste

Par Laure GERMAIN

Auguste Charlier, musicien de son état, était mon ami depuis longtemps. Agé d'environ trente-huit ans, il ne paraissait guère que trente, malgré une calvitie précoce qui lui dégarnissait les tempes. Grand de taille, les cheveux roux coupés ras, les yeux petits et gris, les épaules équarries, avec une allure dégingandée répandue dans toute sa personne, voilà pour le physique. Quant au moral: pas pratique pour deux sous; il se serait passé de dîner pour entendre un concert; patient comme un ange; gai comme un pinson, toujours en quête de faire une bonne farce aux amis; et pour saler le tout, célibataire endurçi.

Nous habitions tous deux un appartement rue Saint-Denis, composé d'une petite salle à manger, d'une mignonne chambre à coucher, et d'un cabinet de travail lilliputien où l'on ne travaillait jamais. Notre loyer, assez minime du reste, nous semblait horriblement cher car notre bourse, sauf respect, était plate comme une vieille galette de Juif.

Ce soir-là, nous étions tous deux assis dans la salle à manger, la moins petite, la moins froide, et la moins laide de nos trois pièces. Lui, s'était installé sur un siège bas, dans l'attitude favorite du héros des *Trois* Mousquetaires, défiant toute description; moi dans celle plus modeste des gens ordinaires fatigués par une longue journée de labeur, savoir: les coudes appuyés sur la table, la tête dans les mains, le corps chaudement enveloppé dans une robe de chambre, et confortablement enfoui dans un large fauteuil.

Auguste avait terminé récemment la cinquantième lecture des *Aventures de monsieur Picwick* de Charles Dickens, livre qui le plongeait dans le ravissement. Il avait conçu une telle admiration pour Sam Weller, qu'il ne jurait plus que par lui, et émaillait sa conversation de phrases imitées du langage de ce joyeux personnage. Quant à moi, j'avais un article promis depuis longtemps à composer, et les idées ne venant pas, cela me rendait l'humeur morose. Je me torturais l'esprit depuis quelque temps déjà, quand Auguste, qui s'était jusque-là occupé à chanter à tue-tête, en clef de *fa*, et sur un air lugubre de sa composition, le refrain populaire il y a quelque trente ans:

"Prenez-vous celte femme pour votre épouse légitime?"
— "Ben non!"

laissa échapper un formidable éclat de rire qui ébranla les vitres.

— Eh bien! qu'est-ce encore? fis-je, impatienté. Ne peux-tu pas te tenir tranquille pendant que je travaille. Je t'assure que pour un musicien...!

— Journaliste, mon ami, dit-il (c'était sa manière de montrer le dédain qu'il ressentait pour les gens de ma profession), journaliste, dit-il donc, quand son hilarité fut calmée, laisse là ton travail ennuyeux et écoute ce que je vais te conter, c'est très drôle.

Pour le coup, j'éclatai:

— Tiens, Auguste, laisse-moi tranquille, et va conter tes histoires à la police. J'en ai une qui me donne assez de travail, sans que tu te mettes de la partie.

— Tiens, c'est une histoire?

— Oui, répondis-je d'un ton rogue.

— J'ai ton affaire! Tu écriras ce que je vais te conter. Ça intéressera autrement tes lecteurs que n'importe quelle sottise qui pourrait te passer par la tête.

— Quelle est cette nouvelle lubie? demandai-je, vexé de son allusion à mes talents inventifs.

— Ecoute et tu verras.

— Puisqu'il est impossible de te faire taire, je me résigne, repris-je avec humeur, tout en grommelant des allusions directes aux gens qui veulent conter leurs "peurs" de force.

— Voilà, commença-t-il, tu sais que mon oncle Charles, quand il mourut, me légua (drôle de corps tout de même, comme dirait Sam) une fortune de $500,000, que je dois recevoir seulement le jour de mon mariage, autant dire jamais. Tu sais que je refusai l'héritage à cause de la condition, comme disait l'ami du condamné à mort, quand celui-ci lui offrit un million pour prendre sa place...

— Laisse là les "wellerismes" et tâche de rendre ton langage aussi intelligible que possible, je suis bête ce soir.

— Bien j'entre dans le vif. Pour l'occasion, je m'efforce d'être pratique, même logicien.

— Toi? interrompis-je, incrédule.

— Oui, moi. D'abord pour faire un bon calcul, je compte toutes les tracasseries qu'une femme pourrait m'infliger: m'amener dans le monde, prêter mes livres à ses amies, me perdre ma musique, et surtout m'écorcher les oreilles avec du jazz, des fox-trots, que sais-je... Bref, j'en ai compté 967...

— 967 quoi?

— 967 tracasseries donc!

— Comment, tu as passé ton temps à cela? m'écriai-je interloqué.

— Mais oui, et toi qui me reprochais de ne rien faire.

J'étais stupéfié. Je n'avais jamais vu une telle sottise s'afficher au grand jour.

— Tu es incorrigible, fis-je en haussant les épaules. Continue...

— Il y en avait donc 967 que j'évaluai chacune $1,000.

— Tant que cela?

— Pense que c'est pour toute la vie, car je ne suis pas partisan du divorce... Cela faisait $967,000... soustraire $500,000, réponse $467,000!!! Plus que je n'ai jamais épargné dans toute ma vie, continua-t-il avec admiration.

— Tu es fou, déclarai-je dédaigneux, enfin où veux-tu en venir?

— Voilà, comme célibataire, je ne vaux rien, mais comme homme à marier je vaux beaucoup. Et bien, imagine-toi que Maxime Brien, notre ami commun, a décidé de me donner en sacrifice à Junon.

— Max! Ah ça, il est donc fou?

— Je crois qu'il l'a toujours été. Ce n'est pas étonnant, un poète! De plus, je n'ai jamais vu un pareil enragé pour les femmes. Il veut toutes les épouser! Je me demande comment il se fait qu'il ne soit pas encore pris au piège. C'est peut-être parce qu'il a un peu trop le caractère de l'âne de Buridan. En tous cas, il correspond avec une jeune fille qu'il ne connait même pas, et...

— Oui, oui, mais revenons à nos moutons.

— C'est vrai. Donc Max veut me marier... Il y a une semaine nous avons fait tous deux un pari de $5,000...

— Hein! m'écriai-je ahuri, es-tu devenu millionnaire!

— Mais non! écoute et tu verras. Lui, Max, s'est engagé à me faire amouracher d'une jeune fille dans l'espace d'une semaine, ou à me verser au bout du même temps $2,000 et $3,000 le jour de son mariage. Ça ne lui est pas difficile, il est riche, lui. Mais de mon côté je devrai lui donner la même somme le jour de mon entrée dans le conjungo... Il avait pris ses précautions pour me faire perdre la gageure: il avait engagé sa cousine, experte en la matière, à lui procurer une jeune fille parfaite sur tous les points, l'idéal quoi!... C'est une grande blonde, l'air romantique...

— Tiens, tiens, tu la connais, demandai-je intéressé.

— Mais oui, nous nous sommes rendus tous les deux chez sa cousine Mme Després, nous devions lui être présentés ce même soir.

— Max ne la connaissait donc pas?

— Non, c'était une parente éloignée de Mme Després et elle demeurait en quelque part dans les Etats-Unis, et elle venait à Montréal en visite...

— Et puis...?

— Eh bien, imagine-toi ce qui est arrivé?

— Dis-le, je n'ai aucun goût pour les énigmes.

— Eh bien... commença Auguste; mais le rire qu'il essayait de comprimer depuis quelques instants lui coupa la parole.

— Voyons, ne t'étouffe pas!

— Voilà, cette fille d'Eve, que Maxime voulait me faire épouser, c'était... Ah! ah, ah...

— C'était?

—...sa correspondante inconnue dont il avait la photo!

Du coup, je me déridai: 'Bigre, ce bon Maxime! et quelle tête fait-il?

— Dame, tu comprends, ce n'est pas rose pour lui. Mais c'est ce soir que je dois rendre ma décision. Il sera ici dans quelques instants. Tu le recevras, car j'ai affaire à sortir. Tu lui diras qu'il a gagné la gageure; je suis prêt à convoler en justes noces, comme disait Barbe-bleue après avoir étouffé sa cinquième femme.

— Comment, toi te marier? haletai-je, stupéfait.

— Pourquoi non? Je suis encore vert, Dieu merci!

— Mais enfin...

— Imbécile, tu ne comprends donc pas?

Et se penchant vers moi, il me dit quelques mots à l'oreille qui amenèrent aussitôt le rire sur mes lèvres.

— Bonsoir donc, reprit-il en s'habillant vivement.

Et avant de fermer la porte: "Surtout, n'oublie pas ma commission".

— Compte sur moi! lui criai-je.

***

Maintenant, je vais pouvoir "bucher" en paix, fut ma première pensée en me remettant au travail.

Mais, zut! à peine m'étais-je installé, que j'entendis frapper à la porte. "Au diable les importuns! Ce doit être Maxime", murmurai-je en allant ouvrir. C'était lui en effet. Il entra vivement, ferma la porte avec bruit, et s'informa d'une voix agitée:

— Où est Auguste?

— Sorti, répondis-je laconiquement.

— Sorti! mais comment se fait-il! Il devait m'attendre!

— Mais il m'a laissé une commission pour toi.

— Vraiment, et tu ne pouvais pas me le dire avant?

— Dis donc, toi, tu pourrais prendre le temps d'entrer...

— Enfin, dis-le, j'ai perdu, n'est-ce pas?

Sa voix tremblait légèrement en prononçant ces mots. J'eus pitié de lui: j'hésitais à répondre, quand il s'écria:

— Mais, réponds donc, animal! Ai-je gagné ou perdu?

— C'est suivant comment tu l'entends. Tu as gagné le pari, car Auguste se décide à...

Mais il ne m'écoutait plus, et marchait fébrilement, en s'arrachant les cheveux.

— Ce n'est pas possible! Allons donc! C'est tout bêtement ridicule, Auguste se marier! Voyons, c'est bien vrai, au moins?

— Mais oui! puisque je te dis que tu as gagné...

— Sacredié! Dire que j'ai gagné! ah, si j'avais su ça!...

— Et bien, observai-je, retournant le fer dans la plaie, puisque tu as gagné, pourquoi cries-tu si fort? Tu devrais être content.

— Vraiment! Voilà qui est un peu fort, par exemple!

— Ça se complique, murmurai-je, faisant l'innocent. Mais tu ne peux accuser Auguste, car il aime la jeune fille.

— Ah! il l'aime! vociféra-t-il, et je ne l'aime donc pas, moi? Dévouez-vous pour vos amis! continua-t-il en se promenant à grands pas comme unours en cage.

Et tout à coup il saisit ma plume sur la table (laquelle plume il m'avait lui-même donnée la semaine précédente) et la brisa d'un coup sec.

— Ah ça! criai-je, fâché, éloignant prudemment mon écritoire, est-ce que tu deviendrais fou furieux, par hasard? Faudrait le dire, tu sais. Je te savais fou mais pas à ce point-là. Pas la peine de m'apporter des plumes pour venir me les briser la semaine suivante.

— Oh! Michel, ne raille pas, si tu savais comme je suis malheureux!

J'eus quelque remords que j'étouffai traitreusement en songeant à ma plume cassée.

— Pauvre vieux, lui dis-je hypocritement, il faut en prendre ton parti.

— Si tu penses cela facile! Ecoute un peu. Tu sais que Auguste m'a rendu plusieurs services, pour lesquels il ne voulait pas être payé; et j'avais pensé à ce moyen-là de lui passer $5,000.

— Seigneur, m'écriai-je, si tu as de l'argent de reste, donne-le moi, et je t'assure que...

(Suite à la page 57)

LIVRES D'ENFANTS

Par le R. P. Paul-Emile Farley, c.s.v.

L'IMAGINATION étant, chez les enfants, la faculté la plus vive, l'auteur désireux de leur être agréable doit satisfaire leur besoin de rêves, remplir le monde de merveilleux, dresser, à chaque coup de plume, un tableau plein de lumière et de couleurs. Qu'il ne craigne pas de les lancer à travers les étoiles, quitte à leur permettre, comme au personnage mythologique, de reprendre leurs forces en touchant du pied la terre.

D'ailleurs ils y reviennent d'eux-mêmes avec une facilité étonnante. La petite fille de monsieur Henry Bordeaux, qui a de l'imaginative avec le sens des chimères, et qui aime à vivre dans le commerce des fées, "voulait un jour éblouir sa soeur cadette par le récit des rêves flatteurs, où elle tenait rang de princesse et portait de belles toilettes." Mais l'autre, d'un mot, l'a ramenée au sens de la réalité:

— "Moi, quand je rêve, je rêve que je mange."

N'importe, toutes les petites filles et les petits garçons aiment à rêver. Rien ne les charme comme les promenades sur les nuages ou dans la lune. Et, pour ces randonnées vertigineuses, le meilleur coursier, c'est Pégase. Un de mes vieux professeurs disait un jour: "Voulez-vous satisfaire vos lecteurs? donnez aux adultes de la psychologie, aux jeunes gens, de la logique, aux enfants, des images".

"Age de la mythologie," a-t-on écrit de l'enfance. Voilà pourquoi elle se plaît tant dans les contes de fées. Tant pis! déclarent les sages. C'est là une école dangereuse où nous ne devons pas conduire nos petits. Et de ce chef, les contes de la Mère l'Oye furent mis à l'index. Ce sont des mensonges, et personne n'a le droit de mentir surtout à ceux qui ne savent pas découvrir l'erreur par eux-mêmes.

C'est très grave, mais est-ce bien vrai? N'y aurait-il pas d'autre vérité que la vérité des faits? Par exemple, la vérité logique, la vérité morale, la vérité humaine. Croit-on que les enfants soient tout à fait inaptes à distinguer ces diverses vérités? Monsieur Maurice Bouchor écrivait récemment dans la préface d'un livre pour les bambins, un avertissement aux petits lecteurs qui pourraient lui demander:

"Et les histoires racontées dans ce livre, est-ce qu'elles sont vraies?" — Je vous répondrai que je ne désire pas que vous le croyiez, et je vous suppose assez malins pour discerner vous-mêmes ce qui a pu arriver. Nos histoires ne sont pas faites pour vous renseigner exactement sur le temps passé mais pour charmer votre esprit.

Les fées, des menteuses? Pure calomnie. Les unes sont belles, portent des robes en dentelle, des chapeaux de soie; d'autres sont vieilles, capricieuses et parfois inexorables; mais toujours, à travers leurs gestes, il y a une vérité profonde qui transparaît: elles sont les gardiennes de la justice, les protectrices des orphelins. Leur puissance est ordinairement d'accord avec leur bonté.

Subtiles, éthérées, lumineuses, elles sont nées d'un rayon de lune ou de la vapeur humide d'une source fraîche. Elles voltigent, apparaissent et disparaissent avec leur baguette magique qui, d'un coup léger, fait surgir de terre des princes charmants ou des bergères adorables. Un peu susceptibles et ombrageuses, elles ne supportent pas qu'on cherche à violer leurs secrets; elles s'enveloppent d'un mystère qui ajoute d'ailleurs à leurs attraits.

Madame Lucie Faure-Goyau a raconté *La vie et la mort des Fées*, et leur a fait une touchante oraison funèbre. En réalité, les fées ne sont pas mortes, elles se sont simplement voilées à cause de l'indiscrétion qui déborde chez les écrivains de nos jours. Elles sont prêtes à reparaître au premier appel.

* * *

Plus haut que les bois où règnent les fées, il y a un autre domaine dans lequel le merveilleux peut s'étendre à loisir. C'est le royaume des saints. Littérature d'histoire et de légendes éminemment propre à réjouir les imaginations enfantines, sans compter qu'elle peut, toujours en dehors de toute austère prédication, contenir un enseignement moral.

Francis Jammes vient d'écrire le *Livre de saint Joseph*. Mais ce grand saint a été le héros d'une longue séries d'épopées qu'il importerait maintenant de recueillir. On sait combien de fois il a joué des tours à saint Pierre en ouvrant discrètement aux pécheurs, ses dévots, la porte de derrière au paradis du bon Dieu. Dans une altercation avec le concierge du ciel, il aurait, paraît-il, pour avoir raison de l'irréductible attitude de celui qui possède les clefs, menacés de partir, mais évidemment avec son épouse et son Fils. Le coup porta, saint Pierre s'adoucit à l'instant et l'affaire s'arrangea pour le mieux.

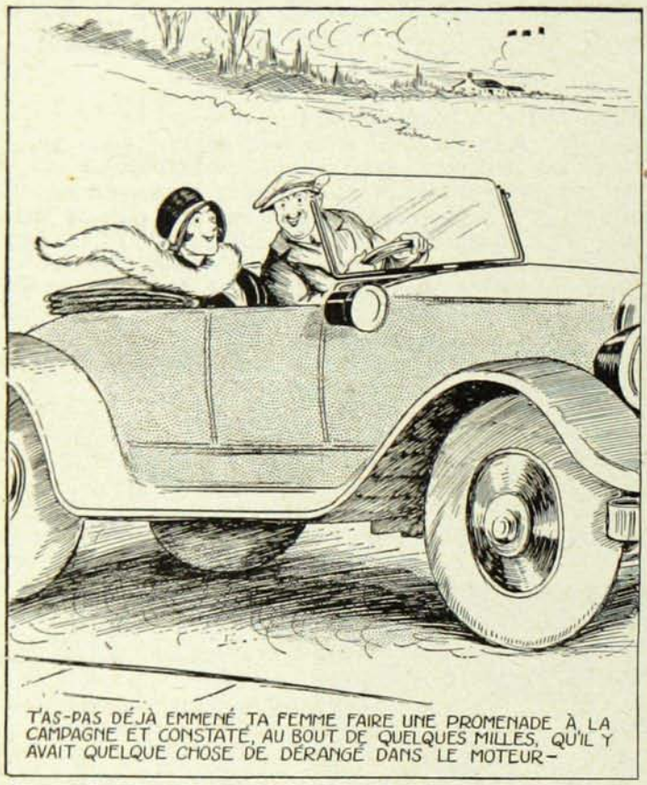
N'y a-t-il pas jusqu'au Saint-Esprit qui possède ses contes? Jean et Rosette décidèrent, un soir de Noël, de voir le petit Jésus quand il descendrait par la cheminée. Comment faire? Impossible de rester dehors: le temps était froid, et d'ailleurs la maman avait ordonné de se coucher de bonne heure. Sans malice, ils tendirent sur le sommet de la cheminée, un noeud coulant où ne manquerait pas de se prendre le petit Jésus qui crierait et qu'aussitôt on irait délivrer. Jean et Rosette s'endormirent. Les étrennes arrivèrent sans qu'on entendît mot. Le matin, tout inquiets en s'éveillant, les deux bambins, avant même de regarder dans leurs bas, coururent au piège tendu. Quelle ne fut pas leur stupéfaction! Une petite colombe blanche gisait morte et gelée. "C'est le Saint-Esprit qui est venu, cette année, dit Jean; le petit Jésus a peut-être la rougeole". Mais le sacrilège était là! Les deux enfants, consternés, portèrent très respectueusement le Saint-Esprit à monsieur le Curé, afin qu'il le ressuscitât à la première messe.

* * *

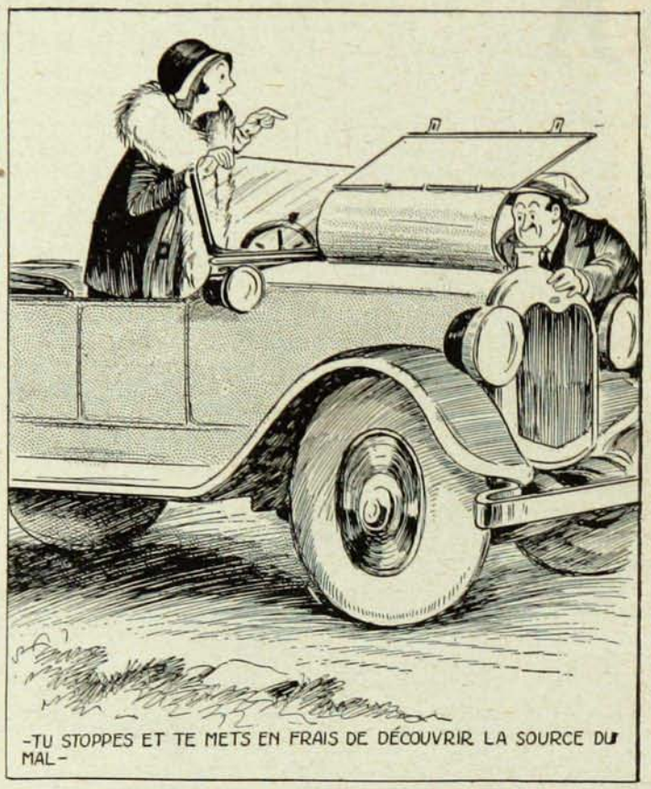
D'autres êtres peuvent encore servir de héros aux récits enfantins: les animaux. Compagnons ordinaires des enfants dans leurs jeux, ils intéressent beaucoup leurs petits maîtres qui les associent à leurs occupations et leur prêtent volontiers des sentiments humains.

T'a'pas ?

par — Racey —



T'AS-PAS DÉJÀ EMMENÉ TA FEMME FAIRE UNE PROMENADE À LA CAMPAGNE ET CONSTATÉ, AU BOUT DE QUELQUES MILLES, QU'IL Y AVAIT QUELQUE CHOSE DE DÉRANGÉ DANS LE MOTEUR—



—TU STOPPES ET TE METS EN FRAIS DE DÉCOUVRIR LA SOURCE DU MAL—

—LORSQUE SOUDAIN, EN RELEVANT LE SIÈGE D'ARRIÈRE, TON ÉPOUSE DÉCOUVRE TROIS BOUTEILLES VIDES DE **BLACK HORSE**—DERNIERS VESTIGES DE TA SOIRÉE PRÉCÉDENTE, SOI-DISANT "PASSÉE À TRAVAILLER AU BUREAU"—

T'AS-PAS ALORS ESSAYÉ UNE **BLACK HORSE**? RIEN DE TEL POUR CUIRASSER CONTRE LE FEU DES REMONTRANCES CONJUGALES.

55.P.1

dites simplement—
"Bière Black Horse Dawes
s·v·p·"!

LA PETITE POSTE

ATTENTION — A l'avenir, nous n'accepterons plus de formules fantaisistes pour les colonnes de la Peite Poste. La Direction espère ainsi enrayer des abus. Nous aurons donc un prix fixe pour chaque annonce. Il suffira de nous adresser la somme de 50 sous (Bon postal ou timbres), accompagnée d'un pseudonyme et du nom véritable, ou de ce dernier seulement, suivi de l'adresse en détail. C'est-à-dire Rue, Numéro, ou Casier postal, Ville et comté. La rédaction sera la même pour tous.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à la Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours, sera détruit.

On devra adresser comme par le passé: La Petite Poste,

La Revue Moderne,
320, Notre-Dame Est
Montréal.

Désire des Correspondants . . .

Mesdemoiselles —

Mlle A. DEMERS.— (Corrs Inst., Dist., de 35 à 45 ans), 320 Notre-Dame Est, Montréal.

JEANNON.— (Corrs, entre 25 et 30 ans), 320 Notre-Dame Est, Montréal.

R. L. DUBOIS.— (Rép. assurée. Corrs, de 36 à 45 ans). Gatineau Mill, Qué.

CLAUDE DE COTELLE.— (Corrs de 24 à 30 ans), 320 Notre-Dame-est, Montréal.

VIOLETTE.— Corrs Instruits, sér., de 40 à 50 ans, veufs de préf., 320 Notre-Dame-est, Montréal.

LISE LEBLANC.— Corrs, Poste Restante, Rigaud, Qué.

HUGUETTE LAFONTAINE.— (Corrs dist., de 25 à 40 ans), 320 Notre-Dame-est, Montréal.

FLEURETTE MONTCLAIR. — (Corrs. rép. assurée), 167, Laurier, St-Jean, Qué.

CARMEN.— (Corrs, 35 ans et plus), 185, Avenue Grey, Notre-Dame de Grâce.

GABY GUIMOND. — 6227, Des Ecorces, Montréal.

MARCELLE CHOPIN. — (Des Corrs inst., 25 à 35 ans.) St-Jérôme, Co. Terrebonne, Qué.

PIERRETTE VAUDREUIL.— B. P. 185, St-Jean ,Qué.

BELLY DLROY.—(Des Corrs, de 16 à 21 ans.) Boîte 141, Joliette, Qué.

JOAN LOY.— (Des Corrs, de 16 à 21 ans.) Boîte 141, Joliette, Qué.

FRANCIS MCC. GURREN.— (Des Corrs, de 16 à 21 ans.) Boîte 141, Joliette, Qué.

CHARMAINE. — (Jeune fille sér., dist., des Corrs français.) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

MDE CAMILLE.— Veuve, 35 ans, inst., dist., des Corrs, de 40 à 45 ans, veufs ou célibataires.) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

LOUISETTE LA BRUYERE.— (E. G. M.), Drs, Prof. ou autres pers. dist. Rép. ass. 320, Notre-Dame-est, Montréal.

FLEURETTE DES PRES.— (Dés. correspondre avec étrangers et étrangères.) C. P. 7, Waterville, P. Qué.

SPIRATA.— (Dés. Corrs de 20 à 30 ans, français.) Boîte 402, Kénogami, Co. Champlain, Qué.

NINA.— (Dist., inst., de 20 à 30 ans.) 320, Notre-Dame est, Montréal

LA PETITE RIEUSE.— 320, Notre-Dame-est, Montréal.

GISELE B.— (Correspondants et correspondantes.) 8237, rue Casgrain, Montréal.

YOLANDE A LAJEUNESSE.— (Rép. ass.) Casier 133, Montmagny, Qué.

Désirent des Correspondantes . . .

Messieurs —

J. LARIVE.— (Veuf, 40 ans, dés. Corrs sér. de Montréal, 35 ans et plus.) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

LOUIS PAPINEAU.— (Dés. Corrs, de 18 à 22 ans.) Casier 521, Haute Ville, Québec.

PAUL LALONDE.— (Jeunes filles ou veuves, 25 à 31 ans.) 1999 Blvd Rosemont, Montréal.

M. BEAUDOIN.— (Veuf, 45 ans, sér., des Corrs, filles ou veuves, sér.) 790, Beaubien-est, Montréal.

JEAN DERY.— (Corrs, dist.) Casier Postal. 583, Jonquières, Co. Chicoutimi, Qué.

Nrd. FARRELL.— (But sér., 18 à 22 ans, rép .ass.) Hôtel Beauceville, Co. Beauce, Qué.

JOHN MOORE.— (But sér., 18 à 22 ans, rép. ass.) Casier 28, Beauceville, Co. Beauce, Qué.

A. J. D'AMOUR.— (Des Corrs.) C. P. 516, Rimouski, Qué.

ROBERT NAISSE.— (Corrs, 18 à 25 ans, françaises.) Springfield Mines, N.-E.

MIREL ARVER.— (Demande des Corrs.) Beauceville-est, Qué.

EUGENE.— (Corrs, inst., 18 à 25 ans.) Metabetchouan, Qué.

CHARLO.— (Dés. Corrs, inst., 18 à 25 ans.) Metabetchouan, Qué.

PAUL HETU.— (Désirerait Corr., avec jeune fille de 17 à 20 ans.) Coppel, Ontario.

M. E. D'AMOUR.— (Dés. Corrs.) C. P. 516, Rimouski, Qué.

LA VOCATION DE MON AMI AUGUSTE

(*Suite de la page* 54)

— Tais-toi donc, imbécile! Donc je me disais:

A supposer qu'Auguste tombe dans les filets de la jeune fille que je lui présenterai (je ne savais pas encore qui c'était, hélas!) il y gagnera encore les millions de son oncle Charles . . .

— Tiens, c'est donc une fortune à extension? Chaque fois qu'on m'en parle, elle augmente.

— Enfin, tu n'as donc pas compris, trombone à coulisse [c'était une de ses injures familières], que je désigne par là l'héritage . . . Eh bien, vois ce que ça coûte de vouloir aider ses amis. Je reconnais dans la jeune fille avec qui je voulais le faire convoler (ô ironie du sort!) une correspondante dont je cherchais l'identité depuis quelques mois. Si tu savais, continua-t-il avec une note tendre dans la voix, comme elle est jolie et intelligente, et je l'aime à la folie . . .

Je chantonnai à mi-voix:

Je l'aime pour ma folle ivresse,
Je l'aime pour son amour
Et je l'ai-ai-me . . .

— Te tairas tu! tonitrua Maxime exaspéré.

— Je veux bien, moi, mais tu devenais lyrique et j'ai fait chorus.

— Oh, gronda-t-il entre ses dents, je voudrais pouvoir me venger sur quelque chose!

Je songeai à ma plume, et enlevai *subito presto* un crayon-réservoir, une règle, ainsi que quelques feuillets oubliés sur la table, que j'allai déposer avec soin sur un dressoir, loin des mains de cet Attila improvisé. Il me lança un regard furieux et allait m'apostropher vertement quand Auguste qui entrait lui coupa la parole.

— Bonsoir les amis, fit-il en accompagnant ses paroles d'une chiquenaude sur le nez de Maxime, ce qui fit bondir ce dernier.

— Ah, c'est comme ça, tonna-t-il, tu me donnes rendez-vous ici et tu te sauves, et pour toute excuse tu me donnes une chiquenaude!

— Attends, mon petit, je t'apporte une grande nouvelle.

— Laquelle, haleta notre victime, pressantant quelque nouveau malheur.

— Je suis allé DEMANDER SA MAIN et on ME L'A ACCORDEE !

— Hein, qu'est-ce que tu dis?

— C'est comme ça, mon garçon. Moi je fais les choses rondement, comme disait l'écolier après avoir mis une heure à réussir un cercle convenable.

— Ah! mon Dieu! non seulement tu l'aimes, mais elle t'aime aussi . . .

— Comment, je l'aime, moi! s'écria l'émule de Mozart, et pourquoi l'aimerais-je, s'il te plaît? Peut-être parce qu'elle joue *Humoresque* en fox-trot ou qu'elle commet des ballades mauves sur un sujet éthéré, continua-t-il avec rancune, comme si c'était une insulte personnelle.

— Comment, monstre, tu me la voles et tu ne l'aimes même pas!

— Je te la vole! Mais tu t'imagines donc que tout le monde a aussi mauvais goût que toi? Je ne t'aurais pas cru aussi fou que cela! Il est vrai

. . . qu'aux ânes bien nés
La sottis' n'attend pas le nombre des années!

— Mais alors, tu ne l'as donc pas demandée en mariage? articula Maxime, qui ne comprenait plus.

— Certainement, mais en tes noms et qualité.

— Pour moi! Bien vrai? Ah, tu me rends la vie. Cher Auguste! Et elle veut?

Et Maxime esquissa un pas de danse extravagant.

— Mais, ajouta-t-il, quand son exubérence fut passée, pourquoi me faisais-tu dire par Michel que tu voulais l'épouser?

— Dame, je voulais te faire languir un peu, te punir aussi d'avoir eu si peu confiance en mes convictions de célibataire.

— Tu m'as joué là un sale tour! Qu'importe, je te pardonne. Le bonheur me rend magnanime. Même que voilà le chèque de $2,000 que j'avais préparé et je t'assure que tu n'attendras pas longtemps pour les autres $3,000. Je n'ai pas l'intention de mourir fiancé, tu sais . . . Mais, as-tu parlé à Blanche elle-même?

— Oui, à elle et à ta cousine, Mme Després.

— N'ont-elles pas été étonnées de te voir arriver en ambassadeur?

— Quelque peu, mais j'ai su arranger ça.

— Tu as du me faire passer pour un idiot. J'y cours!

— C'est ça, va-t-en! cria Auguste et n'oublie pas que Michel et moi seront tes garçons d'honneur. Nous te devons bien ça.

J'acquiesçai et Maxime, après une vigoureuse poignée de main à chacun de nous, s'en alla joyeusement rejoindre sa Dulcinée.

— Journaliste, mon ami, conclut Auguste, je n'ai pas perdu ma journée, comme dit le bandit après avoir achevé sa troisième victime. J'ai fait deux heureux et j'ai gagné $5,000. Sur ce, je vais dormir, bonsoir.

LAURE GERMAIN

Les conseils de Manette

(*Suite de la page* 52)

les personnes, visiter les lieux, et en un mot, accomplit les actes dont il rêve. Par exemple, quand un Indien s'éveille, il est persuadé que son âme est allée à la chasse, à la pêche ou s'est livrée à une quelconque occupation, selon le rêve qu'il a fait pendant son sommeil. Une croyance transylvanienne veut que l'âme s'échappe par la bouche du dormeur sous la forme d'une souris ou d'un petit oiseau. Il ne doit pas faire bon avoir un chat dans la maison. Car, si la souris ou l'oiseau venait à être croqué, la personne mourrait, bien entendu.

Arrêtons-nous ici, quoique le sujet ne soit pas épuisé. Il existe, en effet, un très grand nombre d'autres légendes sur le sommeil. Parmi celles que nous connaissons, nous avons choisi les plus curieuses ou qui nous ont paru telles, en souhaitant, bien entendu, que leur lecture . . . ne nous empêche pas de dormir.

GABRIEL BOURDEAU

Une nouvelle lame courbée pour votre rasoir de sureté

LAMES COURBEES SPECIALES

WADE & BUTCHER

—SPECIAL—

Curved Blades

3 fois aussi épaisse qu'une lame gaufrée. Non pas une imitation, une Lame Brevetée.

UN RASOIR DE SURETE n'est aussi bon que sa lame. Voici enfin une lame de rasoir de sûreté faite d'un morceau d'acier trois fois aussi épais qu'une lame gaufrée ordinaire — aiguisage en creux — et trempée à l'huile au même degré de dureté que notre fameux rasoir de barbier Sheffield. Courbée pour s'adapter à votre rasoir de sûreté, elle ne peut se fendre.

Les Lames Courbées Wade & Butcher vous donnent tous les avantages d'un tranchant de rasoir droit dans votre rasoir de sûreté. Une inspection individuelle sévère assure de bonnes lames uniformément dans chaque paquet.

Paquet de cinq, 50c.

Paquet de douze, $1.00.

Lame d'essai pour 10c chez vos marchands, ou envoyez ce coupon à:

WADE & BUTCHER, CANADA, Ltd
50 Pearl Street, Toronto, Can.

Ci-inclus 10c pour une Lame Wade & Butcher pour mon rasoir.

NOM .....

ADRESSE .....

LES VRAIS CONNAISSEURS

Ce qu'ils préfèrent dans
DOW OLD STOCK ALE
C'est l'exquise saveur de cette bière qui fortifie l'action des organes.

Dow

Old Stock Ale

mûrie à point

Prime par la force et par la qualité

Confiez au
RED INDIAN
le soin *de* votre automobile!

QUE vous soyez dans la Province de Québec ou celle d'Ontario, dans les Provinces Maritimes ou les Prairies de l'Ouest—l'enseigne du "Red Indian" vous indique ou vous pouvez vous procurer les meilleures huiles et essences du Canada.

Pour tous les automobilistes, l'enseigne du "Red Indian" symbolise *le service supérieur* de la Maison McColl-Frontenac. Vous y trouverez des salons de repos, confortables et bien tenus, un personnel expert et poli, des employés empressés à vous offrir les services qui ont fait la renommée des postes de ravitaillement McColl-Frontenac.

ESSENCE
MARATHON
HI-TEST

Démarrez . . . débrayez . . . voilà tout, si vous avez de la Marathon dans votre réservoir. La réponse à l'allumage est instantanée, parce que la Marathon a une combustion lente et un point d'ébullition extrêmement bas. Cette essence volatile et parfaitement distillée est toujours propre et pure.

HUILE A MOTEUR
RED INDIAN

Préparée dans le but de combattre la chaleur la plus extrême—plus durable et résistante que les huiles ordinaires. Elle accentue la souplesse du moteur. Un essai vous convaincra

ESSENCE A MOTEUR
Cyclo Gas
(NO-KNOCK)

Le dernier et le plus parfait des pétroles à moteur à haute compression—il n'est vendu qu'aux postes de ravitaillement McColl-Frontenac et représentants. Son usage a un triple résultat: il fait cesser la percussion intérieure, décrasse le moteur, et vous apporte une conception nouvelle de ce que peut être une irrésistible puissance mécanique.

9CF

McCOLL-FRONTENAC
McCOLL-FRONTENAC OIL COMPANY LIMITED

Bureaux et Usines à Montréal, Winnipeg, Régina, Calgary, Vancouver et Toronto.
Nombreux entrepôts de distribution répartis entre d'autres localités.

Les petits en raffolent

"Hum, hum!" s'écrient les jeunes enchantés quand apparaît la casserole chargée d'un monceau de Nouilles "Eggweat" (aux oeufs) fumantes que couronne un monticule de beurre doré en fusion . . . Les petits raffolent tout simplement de ce régal nouveau si *rapide d'apprêt* et les adultes partagent cet engoûment. - - - - -

Catelli a donné une vogue nouvelle aux nouilles en d'innombrables foyers; c'est parce que les Nouilles "Eggweat" (aux oeufs) sont infiniment supérieures aux nouilles à la farine et à l'eau. Douces comme velours au palais, les Nouilles "Eggweat" (aux oeufs) vous font savourer le jaune succulent des oeufs et la substance crémeuse du blé canadien.

Chaque boîte de Nouilles "Eggweat" (aux oeufs) achetée à votre magasin préféré contient d'autres recettes alléchantes pour la préparation de ce mets de plus en plus populaire.

1 gal. d'eau, 1 cuil. à table de sel.

1 cuil. à table de beurre.

Ajoutez les Nouilles "Eggweat" à l'eau bouillante.

Faites bouillir rapidement (5 à 6 min.).

Passez au tamis.

Filtrez parfaitement tel qu'indiqué.

Nouilles aux Oeufs Catelli

CATELLI MACARONI PRODUCTS CORPORATION LIMITED